



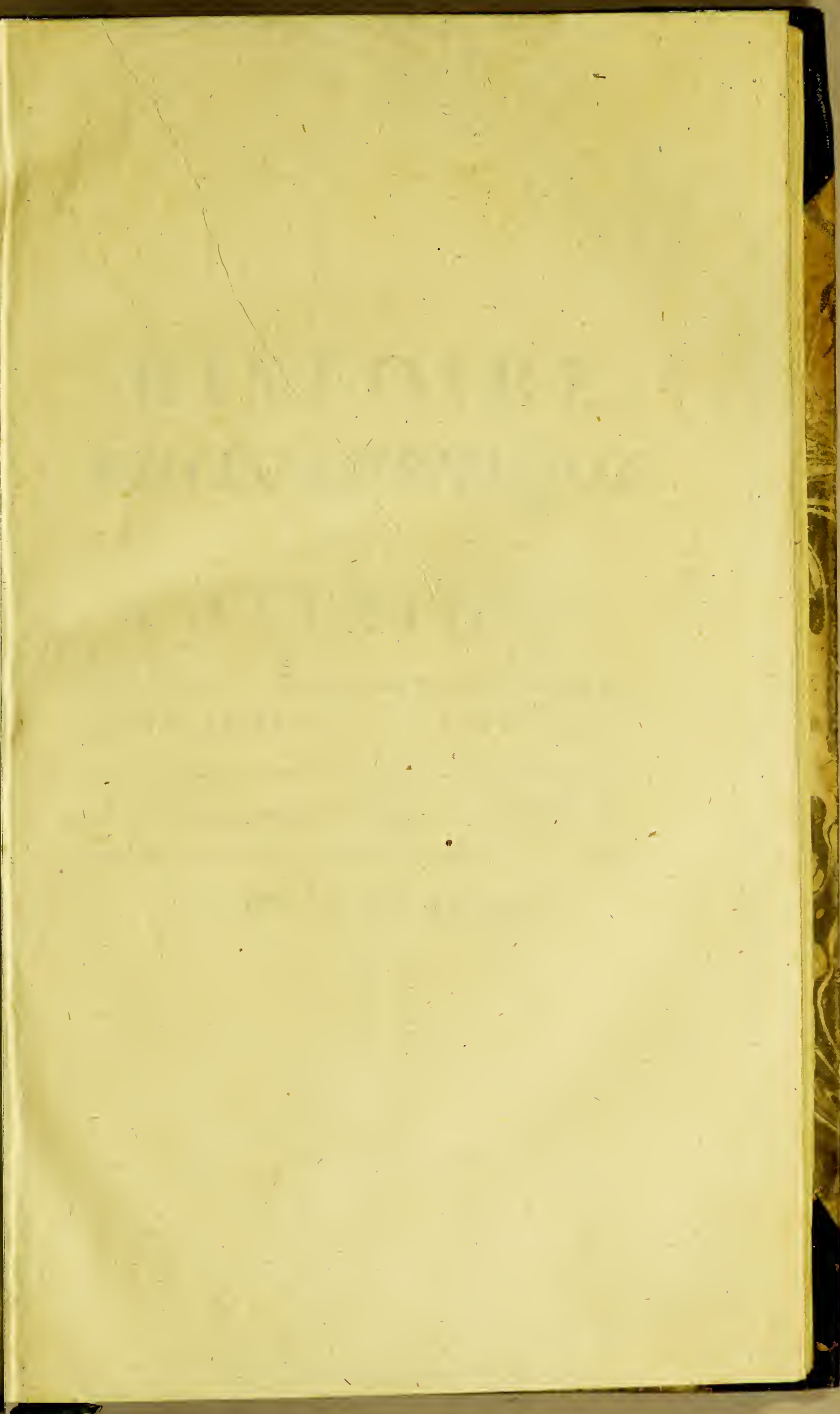
K. III. L. 1.

5.62
2



John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



К.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIÈME.

К.



Penn achette des Sauvages le pays qu'il veut occuper ^{de la Rue St}

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

E T

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par *GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.*

TOME NEUVIÈME.



A GENEVE,

Chez *JEAN-LÉONARD PELLET*, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXIII.

κ

T A B L E

D E S

I N D I C A T I O N S .

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissements.

I. <i>P</i> ARALLELE d'un bon & d'un mauvais gouvernement.	Page 1
II. <i>Principes des Anabaptistes.</i>	3
III. <i>Origine & caractère des Quakers.</i>	6
IV. <i>Fondation de la Pensilvanie par Penn. Bases de sa législation.</i>	9
V. <i>Prospérité de la Pensilvanie.</i>	14
VI. <i>Etat actuel de Philadelphie.</i>	24
VII. <i>Origine du Maryland. Nature de son gouvernement.</i>	30
VIII. <i>Evénements arrivés dans le Maryland.</i>	32
IX. <i>Etat actuel du Maryland. Ses cultures.</i>	33
X. <i>Ce que le Maryland peut devenir.</i>	38

a ij

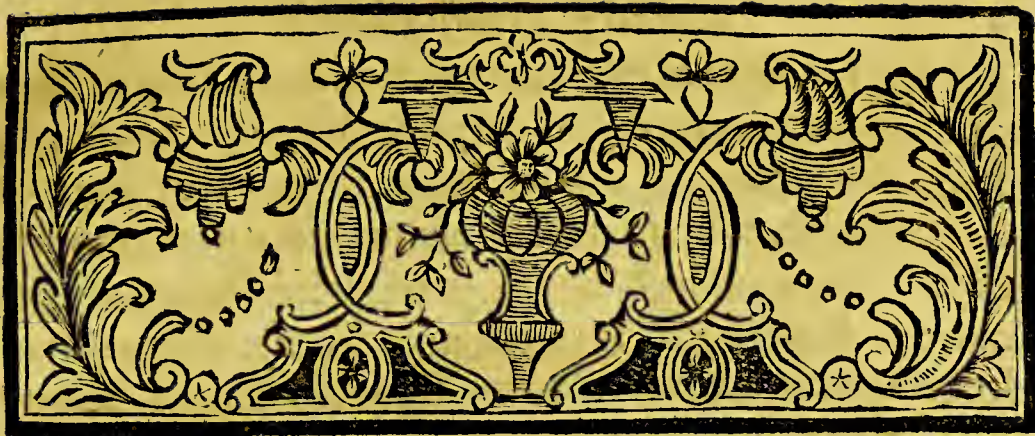
XI. Par qui & comment a été établie la Virginie.	39
XII. Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.	42
XIII. A quel point la Virginie a poussé sa population & son commerce. Quelles sont ses mœurs.	48
XIV. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.	53
XV. Ce que les deux Carolines ont de commun.	58
XVI. Ce qui distingue la Caroline Septentrionale.	59
XVII. Ce qui distingue la Caroline Méridionale.	64
XVIII. Par qui, à quelle occasion, & de quelle manière fut fondée la Georgie?	68
XIX. Obstacles qui s'opposèrent aux progrès de la Georgie.	71
XX. Situation & espérances de la Georgie.	76
XXI. La Floride devient une possession Espagnole.	77
XXII. La Floride est cédée par la Cour de Madrid à la Grande-Bretagne.	82
XXIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.	83
XXIV. Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique.	88
XXV. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.	91
XXVI. Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.	94
XXVII. L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.	96
XXVIII. Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.	97
XXIX. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.	99

DES INDICATIONS. vij

- XXX. *Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.* 102
- XXXI. *Peut-on espérer que le vin & la soie réussissent dans l'Amérique Septentrionale ?* 104
- XXXII. *De quelles especes d'hommes se sont peuplées les Provinces de l'Amérique Septentrionale.* 107
- XXXIII. *A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale ?* 118
- XXXIV. *Quelles sont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles ?* 120
- XXXV. *Nature des gouvernements établis dans l'Amérique Septentrionale.* 122
- XXXVI. *Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale.* 131
- XXXVII. *Regles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.* 132
- XXXVIII. *Etat de détresse où se trouve l'Angleterre en 1763.* 136
- XXXIX. *L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.* 138
- XL. *L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.* 144
- XLI. *Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies. Mesures qu'elles prennent pour lui résister.* 147
- XLII. *Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.* 154
- XLIII. *Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies.* 170
- XLIV. *L'Angleterre se détermine à réduire ses colonies par la force.* 179

- XLV. *Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre , & s'en déclarent indépendantes.* 187
- XLVI. *La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.* 193
- XLVII. *Pourquoi les Anglois ne sont point parvenus à soumettre les Provinces confédérées.* 198
- XLVIII. *Pourquoi les Provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.* 205
- XLIX. *La France reconnoît l'indépendance des Etats - Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette Couronne & celle d'Angleterre.* 212
- L. *L'Espagne n'ayant pas réussi à réconcilier l'Angleterre & la France , se déclare pour cette dernière Puissance.* 224
- LI. *Quelle doit être la politique de la Maison de Bourbon , si elle est victorieuse.* 229
- LII. *Quelle idée il faut se former des treize Provinces confédérées.* 233

Fin de la Table du Tome neuvieme.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.



LIVRE DIX-HUITIÈME.

*Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie,
dans le Maryland, dans la Virginie, dans la
Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride.
Considérations générales sur tous ces établissements.*

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même-temps & le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à plaindre, &

I.
Parallele
d'un bon &
d'un mau-
vais gouver-
nement.

Tome IX.

A

par les sentiments qu'il auroit inspirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre. On se feroit réjoui de ses malheurs; on se feroit affligé de sa prospérité. Un jour les nations se feroient réunies pour l'exterminer; mais le temps auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit suffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'Etat. Animés de l'esprit de leur institution, tous se feroient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. C'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus sema sur la terre aussitôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destinée d'un Empire fondé sur la vertu! L'agriculture, les arts, les sciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oïveté, l'ignorance & la misère. Le chef de l'Etat en protégeroit les différents ordres, & en seroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la société ne pourroit souffrir, sans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité présideroit à l'observation des traités qu'elle dicteroit à la stabilité des loix qu'elle auroit simplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les Puissances voisines, intéressées à la conservation de celle-ci, au moindre péril qui la menaçeroit, s'armeroient pour sa défense. Mais au défaut de secours étrangers, elle pourroit elle-même opposer à l'agresseur injuste la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne seroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux sortes de gouvernement sont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce sublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant sur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, présenterent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus sages dans leurs constitutions, plus simples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur secret, s'il est permis de parler ainsi, paroissent ressembler davantage au second. Entre ces derniers, on peut compter la Pensilvanie.

Le Luthéranisme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occasionné dans les esprits une fermentation extraordinaire, lorsqu'on vit sortir de son sein orageux une religion nouvelle, qui paroissoit bien plus une révolte conduite par le fanatisme, qu'une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent un système lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorsque la persécution les irrite & les révolte jusqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptistes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette secte avoient bien enseigné qu'il étoit inutile & ridicule d'administrer le baptême aux enfants, ainsi qu'on le pensoit, disoient-ils, dans la primitive église : mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce seul article de croyance, qui servoit de prétexte à leur séparation. L'esprit de sédition

II.
Principes
des Anabap-
tistes.

suspendoit chez eux les soins qu'ils devoient aux dogmes schismatiques, sur lesquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'Eglise & de l'Etat, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inscrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon, c'étoit leur devise, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les Anabaptistes songerent à donner quelques fondement & quelque suite à leur créance, à marquer leur confédération par un signe visible qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inspiration pour former un corps d'armée, ils se liguerent en 1525 pour composer un corps de religion.

Dans ce symbole, mêlé d'intolérance & de douceur, l'église Anabaptiste étant la seule où l'on enseigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre église.

L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fideles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faisoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fideles : un chrétien n'en a pas besoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre ; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les serments en justice sont défendus à des disciples du Christ, qui leur a dicté

pour toute réponse devant les juges, OUI, OUI;
NON, NON.

Le baptême des enfants est une invention du diable & des Papes. La validité du baptême dépend du consentement volontaire des adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans son origine, le systême religieux des Anabaptistes. Il paroît fondé sur la charité & la douceur; il ne produisit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce systême au peuple, ce n'est pas lui rappeler ses droits, c'est l'inviter au meurtre & au pillage; c'est déchaîner des animaux domestiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduisent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les sauvages même ne sont pas égaux, dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois; & alors même celui qui se laisse prendre sa chasse, n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partisans que dans le peuple. Les payfans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les déliroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux Seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au Magistrat, réunit contre eux toutes

les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succomberent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'Empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun Etat, elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

III.
Origine &
caractere
des Qua-
kers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un Roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécanique, & lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le temps même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des Prophetes & des Apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps & dans un pays où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples, qui, par la bizarrerie de leurs idées sur des

objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les ames sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures que l'orgueil & la tyrannie imposent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils condamnoient les titres fastueux, comme orgueil dans ceux qui les usurpoient, comme bassesse dans ceux qui les déferoient. Ils ne reconnoissoient nulle part ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raison: mais ils se refusoient aux égards réciproques, qu'on appelle politesse; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, disoient-ils, ne devoit se refuser à personne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, c'étoit manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur arracher aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les Rois, & ils justifioient cette licence par l'usage de ceux même qui s'en offensoient, & qui tutoyoient leurs saints & leur Dieu.

L'austérité de leur morale ennoblissoit la singularité de leurs manieres. Porter les armes leur paroissoit un crime: si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité: si c'étoit pour se défendre,

on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker, il présentoit l'autre joue: lui demandoit-on son habit, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigeoient pour leur salaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l'Être saint, pour des misérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politesse dans la vie civile se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cene & le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel se levoit, & révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces freres en Dieu parloient en même-temps; mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie pour les en guérir à la longue; mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on pour-

suivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espece. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un des plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive; Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération. Mais on éluda ou l'on rejetta ses invitations, & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un Amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du Protecteur & des deux Stuarts, qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des temps n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner au-lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en

IV.
Fondation
de la Penn-
sylvanie par
Penn. Base
de sa légis-
lation.

faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dixme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposition ecclésiastiques, demandoient à le fuivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du Ministère Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne fait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légittima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin, il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son Empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il

fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des Etats & de la félicité des citoyens: la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée remontée au ciel depuis si longtemps, en est descendue, & que le regne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est temps de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille: mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être

élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il falloit que les représentants dussent leur élévation à des suffrages secretement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 livres mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfants au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres, à la charge d'une rente perpétuelle d'un sol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore assurés à tous les citoyens qui, devenus majeurs, consentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq sols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher

de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source, l'indigence & l'oïveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce règlement assuroit la subsistance au pauvre, & préparoit une ressource au riche contre les revers de la fortune. En même-temps, elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappelant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inspiré de législation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les sentimens, les mœurs corrigerent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & suppléerent à ce qu'elle laissoit d'imparfait. Aussi la prospérité de la Pensilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné, devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliser & renouveler les temps héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux sans maîtres & sans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, sans doute, les méchants Rois ont besoin de dieux cruels, pour trou-

ver dans le ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont besoin de Prêtres , pour faire adopter des dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son pere , des égaux qui le chérissent , & des loix qui le protegent.

V.
Prosperité
de la Pen-
sylvanie.

La Pensilvanie est gardée à l'Est par l'Océan ; au Nord , par la Nouvelle-Yorck & la Nouvelle-Jersey ; au Sud , par la Virginie & le Maryland ; à l'Ouest , par des terres qu'occupent les sauvages ; de tous côtés , par des amis ; & dans son sein , par la vertu de ses habitants. Ses côtes fort resserrées , s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur , qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture , embrasse déjà cent quarante-cinq mille d'étendue.

La Pensilvanie propre est partagée en onze Comtés , Philadelphie , Bucks , Chester , Lancastre , Yorck , Cumberland , Berks , Northampton , Bedford , Northumberland , Westmoreland.

Dans la même contrée , les Comtés de Newcastle , de Kent & de Suffex , forment un autre gouvernement , mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat très-sain par lui-même , s'est encore amélioré par les défrichements. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y temperent l'année par une variété marquée. L'hyver qui commence avec le mois de Janvier , n'expire qu'à la fin de Mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages , le froid y est constamment modéré : mais quelquefois assez vif , pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution , aussi courte que subite , est l'ouvrage du vent du nord-ouest , qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies , par une chaleur légère

qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de Juin. Les ardeurs de la canicule feroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, & quelquefois aussi une terre grasse, surtout entre les ruisseaux, qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espèce de grains; mais singulièrement de froment & de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés, on poussa les défrichements avec une vigueur & un succès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira, dans sa retraite, plusieurs de ses compatriotes.

tes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent Euphrate, par allusion aux Hébreux, qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles, agréables, plantés avec symmétrie. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dimpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent les limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le sommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis; mais rejettent, avec raison, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel est, pour eux, un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la Divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut,

lut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés & des injustices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus défintéressés que les Quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part : tant ils sont, par religion, ce que les Stoïciens étoient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hyver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemise grossière, de larges culottes, & des souliers épais. En été, c'est le même habillement, si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux, non que ce soit une loi, mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme, ennemi du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun, pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé, non-seulement une culture, des manufactures, tous les arts nécessaires à la petite société, mais encore un superflu d'échanges proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeunesse & l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des ames & des sens, quittent la ville, & vont former un établissement à la campagne, aux

dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfants sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne feroient que des moines, qui deviendroient, avec le temps, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq : mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même-temps dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui regne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfants d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut sur-tout attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établissement comptoit trois cents cinquante mille habitants, suivant le calcul du Congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisoient partie de cette nombreuse population : mais la vérité veut qu'on dise aussi que, dans cette Province, l'esclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le fera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures, austeres même, en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres

qu'en Europe, elles continuent plus long-temps d'être fécondes. L'inconstance des saisons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température soit plus variable. Elle change par intervalles, jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les animaux, ni même sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Aussi l'abondance est-elle constante, l'aisance est-elle universelle. L'économie particulière aux Pensilvains, n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement. Les familles les moins aisées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-dessus de 280,140 livres. La plupart même destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des sauvages ont occasionné des dé-

penfes extraordinaires. On feroit confolé de ce malheur, fi, comme la juftice le voudroit, & comme les habitants le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques dans les proportions du revenu qu'elle tire de la Province.

Les Penfilvains, tranquilles poffeffeurs, libres ufufruitiers d'une terre qui récompense toujours leurs travaux, ne craignent pas de produire leur efpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la Province. Le mariage en eft plus doux & plus facré. Sa liberté, comme fa fainteté, dépend du choix des contractants : ils prennent le juge ou le Prêtre, plutôt pour témoin que pour miniftre de leur engagement. Deux amants y trouvent-ils quelque oppofition dans leurs familles ? Ils s'évadent enfemble à cheval : le garçon monte en croupe derrière fa maîtrefle ; & dans cette fituation, ils vont fe préfenter devant le Magiftrat. La fille déclare qu'elle a enlevé fon amant pour l'époufer. On ne peut ni fe refufer à ce vœu fi formel, ni la troubler enfuite dans la poffeffion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eft exceffive. Un chef de famille, dont les affaires fe trouvent dérangée, a le droit d'engager fes enfans à fes créanciers : punition bien capable, ce femble, d'attacher un pere tendre au foin de fa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de fervice, une dette de 112 livres 10 fols. L'enfant au-deffous de douze ans eft obligé de fervice jufqu'à vingt & un ans pour la même fomme. C'eft une image des anciennes mœurs patriarcales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitants vivent ifolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a fa maifon au centre d'une vafte

plantation, bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfants au baptême que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatifer, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Être suprême par des vertus plus que par des prières. L'innocence & l'inscience gardent les mœurs plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussi-tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille au moins envoie un de ses membres pour honorer le convoi funèbre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le cadavre dans le cimetière de sa secte; ou si le cimetière est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq cents personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement, conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paroît singulière, c'est que les Pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagère soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même

& pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les parents, une épouse, des enfants, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elle sont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pourquoi les Corfes chasseront tôt ou tard les François de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines de ses brebis, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bierre, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou

d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Pensilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaftres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Jusqu'ici cependant, le résultat de tant d'opérations a été au désavantage de la Province, sans qu'on puisse ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'est une nécessité que les nouveaux Etats contractent des engagements; & celui qui nous occupe doit rester endetté tout le temps que le progrès de ses défrichements exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies qui jouissent de quelques branches de commerce presque exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir assez rapidement des richesses. La Pensilvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité: mais cette prospérité aura des fondements plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout, & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paye 112 livres 10 sols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sols 6 deniers. Il arrive de-là que la Province manque de cet ensemble qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitants épars font la

viçtime du moindre ennemi qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations font défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive, sans secours, un jardin & un champ, suffisants pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines; ils achètent du propriétaire de la Province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichements.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la dernière main à ces établissements encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Pensilvanie s'éleverent à 13,164,439 liv. 5 sols 3 deniers, & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. C'est Philadelphie ou *la ville des Freres*, qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand Empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici l'on n'a bâti que sur les bords de la De-

Etat actuel
de Philadel-
phie.

la *ware* : mais sans renoncer aux idées du législateur, mais sans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la colonie ne fasse pas de très-grands progrès, & que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés regnent des trottoirs, défendus par des poteaux, placés de distance en distance.

Les maisons, dont chacune a son jardin & son verger, sont construites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens qui ne connoissent ni temples, ni Prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est là que les représentants de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de

confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée, en 1732, par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les temps. Les autres payent le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au temps convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissants, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instruments de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument, en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus estimés, & des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuse.

Le college, qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences, dut, en 1749, son origine aux travaux du Docteur Franklin, dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers temps, cette école n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enseigné la médecine, la chymie, la botanique & la physique expérimentale. Les maîtres & les connoissances s'y multiplieront, à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit.

On peut prédire que la théologie fera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumière apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les temps de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du nouveau-Monde que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfants. Ce qui paroît certain, c'est qu'en 1766 il s'y trouvoit vingt mille habitants. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la Province entière, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un

pays dont on n'a défriché que la sixième partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Pensilvanie, est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers. On ne sauroit assez chérir ces sectaires pour leur modestie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaisance. Peut-être seroit-on tenté d'accuser leur législation d'imprudence & de témérité.

En établissant cette sûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la sûreté politique, qui défend un Etat contre les entreprises d'un Etat. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuguier.

Mais d'un autre côté, comment associer la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offensive ou défensive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Pensilvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeassent dans une nuit ou dans un jour tous les habitants de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès; elle se consume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ses aliments. Mais la ver-

tu , quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité , par l'esprit de fraternité , se ranime comme l'arbre sous le tranchant du fer. Les méchants ont besoin de la multitude pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste , le Quaker , ne demande qu'un frere pour en recevoir de l'assistance , ou lui donner du secours. Allez , peuples guerriers , peuples esclaves & tyrans , allez en Pensilvanie ; vous y trouverez toutes les portes ouvertes ; tous les biens à votre discrétion ; pas un soldat , & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez , ou les vexez , ou les gênez , ils s'enfuiront , & vous laisseront leurs terres en friche , leurs manufactures délabrées , leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde , & mourront en chemin , plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné , que la haine du genre-humain & l'exécration des siècles à venir ?

Puisse-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire , & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité ! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse & sage contrée , subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres , & serois-tu ravagée , subjuguée comme elles ? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler , dans mon esprit , la plus consolante des vérités ou des illusions : c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événements qui semblent déposer contre elle.

C'est sur cette perspective que les Pensilvains ont fondé leur sécurité future. Du reste , comme ils ne voient pas que les Etats les plus belliqueux

durent le plus long-temps , ni que la méfiance , qui est en sentinelle , en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte : ils vivent le jour présent sans songer au lendemain. On pense d'une autre manière dans le Maryland.

VII.

Origine du
Maryland.
Nature de
son gouver-
nement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les Catholiques , comme ses prédécesseurs , Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'espérance d'être tolérés par ce Prince , leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce Roi foible qui ne visoit guere qu'au despotisme , il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix , où le schisme de Henri VIII l'avoit condamné. Ces rigueurs déterminèrent le Lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive elle-même , il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la riviere de Potowmak & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus , lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents Catholiques , tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue , le culte pour lequel ils s'expatrioient , la fortune que leur promettoit leur guide , tous ces motifs prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les Etats naissants. La nouvelle colonie vit les sauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits , s'empressez de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré , ces heureux membres , unis par les mêmes principes , & dirigés par les con-

seils d'un chef vigilant, se livrerent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les Catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asyle à toutes les sectes indistinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le regne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en-regle pour la juridiction d'une Province que la Couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce Prince, qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis, ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les Rois son pere & son frere lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une maniere digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus.

Lorsque cette famille , plus indifférente sur les préjugés de religion , rentra dans le sein de l'église Anglicane , elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland ; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII.
Événements
arrivés dans
le Mary-
land.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional , le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley , follement zélé pour l'église Anglicane , expulsa de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la Province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste , ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher ; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de temps , de patience , de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus , pour ramener ces cœurs égarés !

Baltimore écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance , avoit voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les Catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce Lord fut dépouillé de son autorité. Où le Ministère Britannique ne voulut pas , ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés , & qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient sans force en Angleterre.

Le

La Province est très-arrosée. On y voit couler de nombreuses sources, & cinq rivières navigables la traversent. L'air qui est beaucoup trop humide sur les côtes, devient pur, léger & subtil à mesure que le terrain s'élève. Le printemps & l'automne sont de la plus heureuse température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtants.

IX.
Etat actuel
du Mary-
land. Ses
cultures.

C'est une des plus petites Provinces de l'Amérique Septentrionale. Aussi tous ou presque tous les terrains y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-temps en friche ou mal exploités : mais les travaux se font fort accrus depuis que, selon le dénombrement du congrès, la population s'est élevée à trois cents vingt mille habitants.

Beaucoup sont catholiques, & beaucoup davantage sont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne sont pas exclues de la société, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient des troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les besoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la prospérité de l'établissement a été d'une manière plus spéciale l'ouvrage des esclaves, occupés à plus ou moins de distance, de la mer, dans des plantations de tabac.

C'est une plante acre, caustique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui prise intérieurement en

substance , est un véritable poison plus ou moins actif , selon la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles , & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco , dans le golfe du Mexique. Transportée dans les isles voisines , elle parvint bientôt dans nos climats , où son usage devint un objet de dispute entre les savants. Les ignorants même prirent part dans cette querelle , & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont , avec le temps , prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite , velue , gluante , haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & disposées alternativement sur la tige , sont épaisses , mollasses , d'un verd pâle , larges , ovales , terminées en pointe , beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légèrement purpurines. Leur calice tubulé à cinq dents , renferme une corolle alongée en entonnoir , évasée par le haut , découpée en cinq parties , & chargée d'autant d'étamines. Le pistil caché au fond de la fleur , & terminé par un seul style , devient , en mûrissant , une capsule à deux loges , remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte , mais grasse , unie , profonde , & qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal , avide de suc.

On sème les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles , on les arrache doucement , dans un temps humide , & on les porte , avec précaution , sur un sol bien préparé , où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres.

Mises en terres avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle, l'étêter à deux pieds & demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarrasser des rejettons parasites; lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture, celles que les insectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille liv. pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité, le verd riant & vif de ses feuilles prend une teinte obscure. Elles courbent la tête; mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'est alors que la plante est mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse suer une nuit seulement. Le lendemain, ils sont déposés dans des magasins construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de tous les côtés. Ils y restent séparément suspendus tout le temps nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui sont mises dans des barilles, ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à sa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur usage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le Levant, Salonique est le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponnèse, l'Égypte y versent tout leur superflu. De ce port, il est envoyé en Italie, où on le fume, après que la causticité qui lui est naturelle, en a été adoucie par le mélange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux Provinces sont de très-bonne qualité : mais si forts, qu'on ne peut les prendre sans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie seroient assez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Prusse, la Poméranie récoltent une assez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, est mince & n'a ni faveur, ni consistance. Dans la vue de l'améliorer, la Cour de Russie a fait semer dans ses colonies de Sarratow, sur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun succès, ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat est très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleur, & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit aussi des tabacs. Celui que, dans la Province d'Utrecht, produisent Hamesfort & quatre ou cinq districts voisins, est d'une qualité supérieure. Sa feuille est grande, souple, onctueuse & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer son délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières classes sur le territoire de la République. Cependant l'espece qui croît en Gueldre est la plus mauvaise de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de succès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche en Normandie, à Verton en

Picardie ; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté sur quelques frontieres, dont on respecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profiterent peu d'une liberté que la nature de leur sol repoussa opiniâtrément. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alsace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, sans inconvénient, avec des tabacs supérieurs.

Dans l'origine, les isles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent successivement dans toutes, excepté à Cuba, qui est restée en possession de fournir tout le tabac en poudre que consomment les Espagnols des deux hémispheres. Son parfum est exquis, mais trop fort. La même Couronne tire de Caraque, le tabac que ses sujets fument en Europe. On l'emploie aussi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en existe nulle part qui lui soit comparable pour cet usage.

Le Brésil adopta de bonne heure cette production, & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur constante dont son tabac a joui sur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il est assez recherché par les gens qui fument. A raison de son âcreté, il seroit imprenable en poudre, sans les préparations qu'on lui donne. Elles se réduisent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de copal. Ces feuilles ainsi humectées, sont formées en rouleau, & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur nécessaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique ; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut mettre au second rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont

pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la Province. Les crûs de Chester & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & sont consommés en France. Les crûs de Patapfico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak, les tabacs sont excellents dans la partie haute, & médiocres dans la partie basse.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'Etat, n'est rien; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'est guere plus considérable. C'est à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-sept pieds d'eau, que se traitent presque toutes les affaires. Ces trois villes, les seules qui soient dans la colonie, sont situées sur la baie de Chésapeak, qui s'enfonce deux cents cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune est de douze milles. Deux caps forment son entrée. Au milieu, est un banc de sable. Le canal, voisin du cap Charles, n'ouvre un passage qu'à de très-légers bâtiments: mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les temps, les plus grands vaisseaux.

X. Entre les Apalaches & la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles sont trop généralement légères, sablonneuses & peu profondes, pour récompenser les travaux & les avances du cultivateur, le même espace de temps que dans nos climats. La fécondité par-tout inséparable des défrichements, est rapidement suivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le sol est encore plutôt usé par le tabac. Lorsqu'on en a demandé, sans interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de sa force. Pour cette raison, on créa, en 1733, des inspecteurs autorisés à faire brûler

Ce que le
Maryland
peut deve-
nir.

tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette institution fut sage : mais elle semble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la Province, ou qu'insensiblement elle se réduira à peu de chose.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui sont très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou de dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux besoins communiqueront plus de force aux bras, aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront aussi, sans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui servoit aux usages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raisons qui le faisoit gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de soie & de laine, des toiles de coton, toutes les espèces de quincailleries, jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie, maintenant réunies dans un même atelier, avec de grands fraix & une intelligence rare, se disperferont plus ou moins rapidement dans la Province, & passant le Potowmak, iront se naturaliser aussi dans la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même sol, avec le même climat que le Maryland, a sur lui quelques avantages. Son étendue est beaucoup plus considérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires, & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitants ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine Britan-

XI.
Par qui &
comment a
été établie
la Virginie.

La Virginie étoit, il y a deux siècles, tout le

pays que l'Angleterre se propoſoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à cette plage sauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siècle qui ne soupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complète, que deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espece.

L'histoire peint ce Lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son temps. Son désintéressement égaloit ses lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'estime de la prospérité, seconde récompense de la générosité qui se dévoue & s'immoie au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des

hommes déterminés à fuir un fol dévorant ; il les consola dans leurs peines ; il leur en fit espérer la fin prochaine : & joignant à la tendresse d'un pere toute la fermeté d'un magistrat , il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante , le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie , mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit à la Cour , il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privileges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avènement de Charles I au trône. Avant cette époque , l'autorité étoit toute entiere dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La Couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 s. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment , les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hafard , ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit , sans titres ni convention. Enfin , des bornes furent posées ; & des vagabonds devenus citoyens , reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la société fit tout changer de face. Les défrichements se multiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux , qui vinrent y chercher , ou la fortune , ou ce qui en dédommage , la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la constitution Angloise , augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes , qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley , Gouverneur de la colonie , & dévoué comme eux au Roi Charles ,

la décision du destin sur ce Prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce Lieutenant zélé, après que la fortune eut écrasé le Monarque. Mais quelques habitants, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au Protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du Monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un temps où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII.
Obstacles
qui s'oppo-
sent aux
prospérités
de la Virgi-
nie.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau Monarque y accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terrains immenses qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation, imaginé par le Protecteur, & dont le but étoit d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la Province. Pour comble de calamité, les sauvages l'attaqua-

rent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indisposé le peuple indigene par la mauvaise foi qu'ils avoient mise dans leurs échanges avec lui. Ce germe de division pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu consentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en sollicitoit. Mais quoiqu'ils n'eussent pas encore des femmes Européennes, ils repoussèrent ces liaisons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haine se manifesta par des assassinats secrets, par des hostilités publiques; & en 1622, par une conspiration qui coûta la vie à trois cents trente-quatre personnes; qui auroit même creusé le tombeau de la colonie entière, si les chefs n'eussent été avertis du danger quelques heures avant l'instant arrêté pour le massacre général.

Depuis cette trahison, il se commit de part & d'autre des atrocités sans nombre. Les trêves entre les deux nations étoient rares & mal observées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruses & de violences pour dépouiller le sauvage de ses fourrures. Cette insatiable avidité, qui attaquoit sans distinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voisinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, sur des établissemens imprudemment dispersés, & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déses-

poir. Berkley, après avoir été long-temps leur idole ; n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournèrent vers Bacon, jeune Officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irrégulièrement pour Général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le Gouverneur qui, avec ce qui lui restoit de partisans, s'étoit retiré sur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévère, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontents, divisés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songerent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse, & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque temps. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications ; mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages ; les choses ne tarderent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé, que de re-

pouffer de la Province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire passer en Europe. Si les législateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée, & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée, ils se donnerent, dans tous les marchés, des concurrents qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

Ces arrangements étoient à peine faits, qu'au printemps de 1679, il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un règlement qui condamneroit à un an de prison, & à une amende de 1,250 livres, tous les citoyens qui parleroient ou qui écrieroient contre leur Gouverneur; à trois mois de prison, & à une amende de 2,250 liv. ceux qui parleroient ou qui écrieroient contre les membres du Conseil ou quelqu'autre Magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imosoit? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon, puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de se révolter. Comment con-

noîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'espionnage, par les délations, par les voies les plus sûres de diviser les citoyens, & de susciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne se tairont jamais, lorsqu'ils seront persuadés qu'il est de leur devoir de parler. N'en doutons pas: ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, osez-vous les traîner dans une prison? Si vous l'osez, croyez-vous qu'ils tardent long-temps à trouver des vengeurs? Si vous ne l'osez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchise, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtement les transformeroient en libelles violents, amers & séditieux; & c'est votre tyrannie qui les aura rendu coupables. Souverains, ou vous dépositaires de leur autorité, votre administration est-elle bonne? livrez-la à toute la sévérité de notre examen; elle n'y peut gagner que du respect & de la soumission. Est-elle mauvaise? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puisque vous êtes abominables tyrans, ayez du moins assez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes justes, laissez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppresseurs, le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le subirez, à moins que vous ne soyez environnés que de vils esclaves, tels qu'étoient, sans doute, alors les habitants de la Virginie. Les représentans de cette Province accorderent, sans balancer, leur consentement à une loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs. D'autres

malheurs ne tarderent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugements. Une seule Cour prenoit connoissance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'assemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choses laissoit trop peu d'influence aux Gouverneurs sur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchassent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & sous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées jusqu'alors aux représentants de la Province, iroient exclusivement à leur Conseil.

Une innovation plus funeste encore fut ordonnée en 1692, par le Chevalier Andorff. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faisoit un cahos de la jurisprudence Angloise, fût établi dans son gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des statuts si bizarres, si compliqués, souvent si contradictoires. Aussi ces hommes peu éclairés se trouverent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'issue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude ralentit assez long-temps leurs travaux.

Ils ne furent poussés avec vigueur & avec succès qu'après le commencement du siècle. Rien n'en arrêta l'accroissement. Seulement les frontieres de la colonie éprouverent dans les derniers temps quelques dégâts de la part des sauvages, irrités par des atrocités & des injustices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés, sans le discours que tint Logan, chef des Shaweneses à Dunmore, Gouverneur de la Province.

» Je demande aujourd'hui à tout homme blanc ;
 » si pressé par la faim, il est jamais entré dans la
 » cabane de Logan, sans qu'il lui ait donné à man-
 » ger ; si venant nud ou transi de froid, Logan ne
 » lui a pas donné de quoi se couvrir. Pendant le
 » cours de la dernière guerre, si longue & si fan-
 » glante, Logan est resté tranquille sur sa natte,
 » desirant d'être l'avocat de la paix. Oui, tel étoit
 » mon attachement pour les blancs, que ceux mê-
 » me de ma nation, lorsqu'ils passaient près de
 » moi, me montraient au doigt, & disoient : *Lo-*
 » *gan est ami des blancs.* J'avois même pensé à
 » vivre parmi vous ; mais c'étoit avant l'injure que
 » m'a faite un de vous. Le printemps dernier, le
 » Colonel Cressop, de sang-froid & sans être pro-
 » voqué, a massacré tous les parents de Logan, sans
 » épargner ni sa femme, ni ses enfants. Il ne coule
 » plus aucune goutte de mon sang dans les veines
 » d'aucune créature humaine. C'est ce qui a excité
 » ma vengeance. Je l'ai cherchée. J'ai tué beaucoup
 » des vôtres. Ma haine est assouvie. Je me réjouis de
 » voir luire les rayons de la paix sur mon pays.
 » Mais n'allez point penser que ma joie soit la joie
 » de la peur. Logan n'a jamais senti la crainte. Il
 » ne tournera pas le dos pour sauver sa vie. Que
 » reste-t-il pour pleurer Logan quand il ne sera
 » plus ? PERSONNE ».

Que cela est beau ! comme cela est simple, éner-
 gique & touchant ! Démosthène, Cicéron, Bossuet
 font-ils plus éloquents que ce sauvage ? Quelle meil-
 leure preuve de cette sentence si connue, que c'est
 le cœur qui rend l'homme disert ?

XIII. La Virginie, comme la plupart des autres colo-
 nies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'a-
 voient ni famille, ni fortune. Leur travail leur
 donna bientôt quelque aisance, & ils desirerent
 d'en

A quel point
 la Virginie a
 poussé sa po-
 pulation &

d'en partager les douceurs avec des compagnes. son commerce. Quelles sont ses mœurs.
Comme il n'y avoit point de femmes dans la Province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnerent 2,250 livres pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas longtemps. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité, sur la fertilité du pays, des familles entières, même d'une condition honorable, se transporterent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la première, & quelque temps la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passerent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révolterent, & la loi se permit, en 1642, de chasser de la Province ceux des habitants qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste : mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui osassent se fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le temps, les hommes se multiplierent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cents cinquante mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à cent cin-

quante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la Province. La préférence est accordée à ceux de la riviere d'Yorck. On donne le second rang à ceux de la riviere James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak, sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cents un mille cent dix quintaux de tabac; ce qui fit, pour chacune des quatre années, huit cents soixante-quinze mille deux cents quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cents quatre-vingt-neuf mille huit cents quintaux, ou sept cents quarante-sept mille quatre cents cinquante quintaux tous les ans; ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cents trente quintaux.

Depuis 1763 jusques & compris 1770, les deux colonies n'envoyerent à leur métropole que six millions cinq cents mille quintaux de tabac, ou huit cents douze mille cinq cents quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou six cents quarante-trois mille cinq cents quintaux par année; de sorte que la nation en consumma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation

diminua donc, année commune, de soixante-deux mille sept cents quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cents cinquante quintaux; & la consommation angloise augmenta de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux chaque année.

L'usage du tabac n'a pas diminué en Europe. La passion pour cette superfluité s'est même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernements l'ont comme accablée. Si ce qu'en fournissoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'est que la Hollande, c'est que l'Alsace, c'est que le Palatinat, c'est que principalement la Russie en ont poussé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 s. 7 d., somme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établissemens. Le tabac fut la principale des productions, puisqu'une colonie en exporta cinquante-sept millions trois cents trente-sept mille sept cents quatre-vingt-quinze livres pesant, & l'autre vingt-cinq millions sept cents quatre-vingt-un mille sept cents soixante-neuf livres.

En Virginie, les vaisseaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres États commerçans du globe. Ils sont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de distance de l'Océan sur des rivières navigables, depuis cent jusqu'à deux cents milles. Cet usage fatigue les navigateurs, & ralentit leur marche. La Grande-Bretagne, qui ne perd jamais de vue la conservation de ses hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, desira, ordonna

même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où feroient envoyées les productions de la Province. Les voies d'infinuation, la contrainte des loix, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siege du Gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études; quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitants.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux: il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie. Toujours, ses habitants mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours, ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins, & à les recevoir avec ostentation. Toujours, ils aimerent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours, ils se livrerent à cette mollesse, à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagements de la Province furent-ils habituellement très-considérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25,000,000 livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négociants de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur payement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une

situation, en apparence si désespérée. Elle en sortira, lorsqu'elle mettra plus de simplicité dans ses mœurs, plus de modération dans ses dépenses. Elle en sortira, lorsque profitant des ressources d'un sol immense & assez fécond, elle variera, elle perfectionnera ses cultures. Elle en sortira, lorsqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'usage le plus général. Elle en sortira, lorsque ses ateliers ne se borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en sortira, lorsque ses caisses publiques moins expropriées & mieux réglées, permettront la diminution des impôts, beaucoup plus considérables dans cette Province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de temps après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la méprisèrent. L'Amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux Protestants François : mais le fanatisme qui les poursuivait, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du seizième siècle. Un caprice inexprimable leur fit abandonner cet établissement naissant, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les Lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley, & Messieurs Carteret, Berkley & Colleton, obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le système législatif du nouvel Etat fut tracé par le fameux

XIV.

Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

Locke. Un philosophe, ami des hommes, ami de la modération & de la justice, qui ont seules le droit de les gouverner, doit saper jusqu'aux fondements le fanatisme qui les a divisés dans toutes les régions, qui les armera les uns contre les autres jusqu'à la fin des siècles.

L'intolérance, toute affreuse qu'elle nous paroît, est une conséquence nécessaire de l'esprit superstitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits? Or, quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la base fondamentale de la morale? D'après ces principes, l'irreligieux est l'ennemi commun de toute société, l'infraacteur du seul lien qui unit les hommes entre eux, le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la sévérité des loix. C'est lui qui étouffe les remords; c'est lui qui rompt le frein des passions; c'est lui qui tient école de scélératesse. Quoi! nous conduisons au gibet un malheureux que l'indigence embusque sur un grand chemin, qui s'élançe sur le passant un pistolet à la main, & qui demande un écu dont il a besoin pour la subsistance de sa femme & de ses enfans expirant de misère, & l'on fera grâce à un brigand infiniment plus dangereux? Nous traitons comme un lâche celui qui souffre qu'en sa présence on parle mal de son ami; & nous exigerons que l'homme religieux laisse l'incrédule blasphémer à son aise de son maître, de son père, de son créateur. Il faut, ou dire que toute croyance est absurde, ou gémir sur l'intolérance comme sur un mal nécessaire. Saint Louis raisonnoit très-conséquemment, lorsqu'il disoit à Joinville: *Si tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce-lui-en le cœur; je te le permets.* Tant il est important, que, dans

toutes les contrées , ainsi qu'on l'affure de la Chine , les Souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme , à aucune secte , à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son temps , également cimentés par des vertus & par des crimes , il voulut les concilier , autant qu'il étoit possible , avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitants sauvages de l'Amérique n'ont , disoit-il , aucune idée de la révélation , ce seroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie , y chercheroient , sans doute , une liberté de conscience que les Prêtres & les Princes leur refusent en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne foi que de les persécuter après les avoir reçus. Les Juifs & les Payens ne méritoient pas plus d'être rejettés pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser.

C'est ainsi que raisonnoit le philosophe Anglois , avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. Par égard pour leur foiblesse , il mit à la tolérance qu'il établissoit , cette restriction , que toute personne au-dessus de dix-sept ans , qui prétendroit à la protection des loix , feroit inscrire son nom dans le registre de quelque communion. C'étoit une breche à son systême. La liberté de conscience ne souffre aucune sorte de modification. C'est un compte que l'homme doit à Dieu seul. De quelque manière qu'on y fasse intervenir le magistrat , c'est une injustice. Un déiste pouvoit-il se soumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins

favorisée par Locke. Soit par complaisance pour ceux qui l'employoient, espece de bassesse dont on répugne à le soupçonner, soit que plus métaphysicien que politique, il n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & par Leibnitz, cet homme qui détruisit, qui éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Françoisise, même lorsque le despotisme aura brisé tous les efforts & tous les monuments du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même, ne s'est pas apperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernements, au-lieu de faire des gouvernements pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-seulement les prérogatives de la Couronne, mais encore toute la puissance législative.

Le premier usage que firent de leur autorité ces Souverains, ce fut de créer trois ordres de noblesse. Ils appellerent Barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de Caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille, & le titre de Landgrave fut déferé aux deux qui en obtinrent quatre-vingts mille chacun. Ces concessions ne pouvoient jamais être aliénées en détail, & leurs heureux possesseurs devoient seuls former la chambre des Pairs. Les communes furent composées des représentants des villes & des comtés, mais avec les droits beaucoup moins considérables que dans la métropole. L'assemblée fut nommée

cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux sols six deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puissants obstacles s'opposèrent trop longtemps aux progrès de ce grand établissement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les sectes indistinctement ; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un Etat naissant à de grandes prospérités. Dans la suite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformistes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de priere. Ces actes de folie & de violence furent annullés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la justice, à la raison, à la politique. Du choc de ces rêveries sortirent des cabales & des tumultes qui détournèrent les habitants des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne méprisera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux sauvages furent presque aussi extravagantes, presque aussi destructives de tout bien. Sans intérêt & sans motif, on attaqua, on massacra toutes les nations errantes ou fixée entre l'Océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive se soumit ou se dispersa.

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les Seigneurs propriétaires, imbus des principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choses, ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la misere & dans l'anarchie, une vaste contrée dont on s'étoit promis de si grands

avantages. Le Sénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ses premiers maîtres 540,006 livres de dédommagement. Grandville seul, par des considérations qui ne nous sont pas connues, fut maintenu dans son huitième, situé sur les confins de la Virginie; mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il se trouvoit déjà établi dans d'autres Provinces du Nouveau-Monde, fut substitué à l'arrangement bizarre que, dans des temps d'une extrême corruption, des favoris insatiables avoient arraché à un Monarque indolent & foible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'administration, il fut partagé en deux gouvernements indépendants, sous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV. Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cents milles sur la côte, & environ deux cents milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'éleve toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irrégulièrement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossière quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à cornes qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes sont navigables. Elles le

Ce que les
deux Caro-
lines ont de
commun.

feroient dans un plus long cours , fans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique Septentrionale , il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guere sentir que le matin ou le soir , & les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement dans les mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre, regnent dans la plaine des fievres intermittentes, quelquefois funestes aux regnicoles même, & trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

La Caroline Septentrionale est une des plus grandes Provinces du continent. Malheureusement elle n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Le sol y est généralement plus plat, plus sablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces tristes plaines sont couvertes de pins ou de cedres; ce qui annonce un terrain ingrat; & semées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de sable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieusement la population que l'intérieur des terres. Enfin, le pays est plus exposé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du sud-est.

Ces motifs éloignerent, sans doute, les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils eussent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur situation pouffoient dans

XVI.
Ce qui distingue la Caroline Septentrionale.

cet autre hémisphère, n'y portoit sa misere ou son inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, sans aveu, sans loix, sans projets, s'y fixerent. Mais, avec le temps, les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluerent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la Province, selon les congrès, trois cents mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'esclaves. Peu de ces habitants sont Anglois, peu sont Irlandois, peu sont Allemands. La plupart ont une origine Ecoissoise; & il faut en dire la raison.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu si fièrement tracé le caractère, ne furent asservis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion, & les coutumes étrangères s'arrêterent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe, ils montroient dans leurs manieres la politesse des Cours, sans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inspirée par la noblesse de leur origine; dans leur cœur, toute la délicatesse de notre point d'honneur, sans ses ombres minucieux. Comme l'industrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur sol & de leur climat ne les appelloit que dans deux saisons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longes loirs. C'étoit la chasse, c'étoit la guerre, c'étoit la danse qui les consommoient, ou, à leur défaut, des conversations animées par des expressions pittoresques, par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la jeunesse. Sous chaque toit, on trouvoit au moins un historien pour rappeler les grands événements, & un poète pour les chanter. Les lacs,

les forêts, les antres, les cataractes; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élevation à leur esprit, jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractère, & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-temps le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instruments homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit; si le tonnerre grondoit sur leur tête; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instruments; ils entonnoient un hymne en son honneur; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfants des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentiments & à la divination. Tous se foumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecoissois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent & vivoit sur les terres d'un Seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit af-

furé de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité; tous aimoient leur sang dans les autres membres de la confédération; tous supportoient patiemment leur sort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De son côté, le chef étoit un pere commun, autant par reconnaissance que par intérêt.

Cet ordre de choses subsista pendant une longue suite de siècles sans la moindre altération. A la fin, les Seigneurs contracterent l'habitude de passer une grande partie de leur vie, en voyages à Londres, ou à la Cour. Ces absences répétées détachèrent d'eux des vassaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus secourus. Alors des hommes, qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs stériles & sauvages montagnes, se disperferent. Plusieurs allerent chercher une autre patrie dans plusieurs Provinces Américaines. Le plus grand nombre se réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons sont rarement rassemblés. Aussi sont-ils les moins instruits des Américains, les plus indifférents pour l'intérêt public. La plupart vivent épars sur leurs plantations, sans ambition & sans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement sont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils ayent le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domestiques sont meilleures que leurs mœurs sociales, & il est presque sans exemple qu'un homme ait eu quelque liaison avec une esclave. C'est le porc, c'est le lait, c'est le maïs qui font leur nourriture, & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une passion démesurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux qu'un sort errant jetta sur ces sauvages rives, se bornoient à couper du

bois qu'ils livroient aux navigateurs qui se présentoient pour l'acheter. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur suffisoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des fillons, qui, prolongés jusqu'à son pied, aboutissoient à des vases disposés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une plateforme circulaire de terre glaise, où ils entassoient des piles de pins: on mettoit le feu à ce bois, & la résine en découloit dans des barils placés au-dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. Avec le temps, la Province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon salé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes secs, une petite quantité de mauvaises farines, & plusieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations de la colonie ne passoient pas douze ou quinze cents mille livres.

Le soin de voiturier ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphère a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échanges des eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglois, qui lui fournissoient son vêtement, les instruments de sa culture, & quelques negres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires destinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que seize pieds

d'eau abordent à cette ville bâtie presqu'à l'embouchure de la riviere du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la Province. Wilginton, sa capitale, placée plus haut sur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII.

Ce qui distingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale, mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ses travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz est une plante assez semblable au bled par son port, la couleur, la forme & la disposition de son feuillage. La panicule qui termine la tige est composée de petites fleurs distinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, six étamines & un pistil surmonté de deux styles. Ce pistil devient une graine blanche, très-farineuse, couverte de deux écailles intérieures, qui sont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aspérités, & relevées de plusieurs côtes faillantes, dont la moyenne se termine par une arête ou barbe assez longue. Cette plante ne se plaît que dans les terrains bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de sa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers temps, malheureusement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture la rendit la contrée la plus mal-saine du monde connu, sans cesse ravagée par des épidémies, & constamment affligée de maladies cutanées, qui passèrent de cette région dans les autres, où elles se sont perpétuées pendant des siècles, & où elles n'ont cessé que par la cause contraire à celle qui les avoit produites, le dessèchement des marais, la salubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités,

calamités, si l'art n'oppose des préservatifs à la nature, dont les bienfaits sont quelquefois accompagnés de maux, ou si la chaleur de la Zone-Torride ne dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Ce qui est connu, c'est que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la maniere dont le riz s'est naturalisé à la Caroline. Mais soit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des esclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre, toujours est-il certain que le sol sembloit l'appeller. Cependant, il se multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal où s'en faisoit la consommation, retiroient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les fraix de culture. En 1730, une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finisterre. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la Province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les soins des negres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'Océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan, réussit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette Province, les premiers essais ne donnerent que des produits d'une qualité très-inférieure: mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désesperent pas même de

supplanter , avec le temps , les Espagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol , sur l'abondance & le bon marché des subsistances , principalement sur l'usage où ils font , de labourer leurs champs avec des animaux , & d'y semer l'indigo comme le bled ; tandis que dans les Indes Occidentales , c'est l'esclave qui prépare les terres , c'est l'esclave qui jette la graine dans des trous disposés de distance en distance pour la recevoir.

Si , contre toute apparence , cette révolution dans le commerce arrivoit souvent , la Caroline Méridionale , qui compte annuellement deux cents cinquante mille habitants , moitié blancs , moitié noirs , & dont les exportations , en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale , s'éleverent , en 1769 , à 10,601,336 livres , la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler sa population & ses cultures. C'est déjà , de toutes les Provinces du continent septentrional , la plus riche. Aussi le goût des commodités y est-il général : aussi les dépenses s'y élèvent-elles jusqu'au luxe. Cette magnificence se faisoit sur-tout remarquer naguere dans les enterrements. On y rassembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit possible ; on leur servoit des mets recherchés ; on leur prodiguoit les vins les plus exquis , les liqueurs les plus rares. Aux vases précieux qu'on avoit , étoient ajoutés ceux des parents , des voisins , des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les sanglants & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole , ont mis fin à ces profusions ; mais sans abolir un usage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établissement , les ministres de la religion imaginerent de louer indistinctement

dans le temple toutes celles de leurs ouailles qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funebre. Ainsi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquoit, dans nos contrées, de la priere, le ministre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémisphere de la louange pour les morts.

Étoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les esprits, les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches ; un mauvais pere, un fils ingrat, des époux dissolus, & plaçant dans le ciel ceux que le Juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom, & elles sont en même-temps des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la riviere de Black, est encore peu de chose : mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit est semé de récifs, & embarrassé par un banc de sable : mais avec le secours d'un bon pilote, on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cents voiles ; & les

navires de trois cents cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide, & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du Nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud: mais elle n'a pas vu ou assez vu jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrain qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, sans doute, il s'établira quelque industrie dans des Provinces où il n'en existeroit pas de trace, si les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occasion & de quelle manière fut fondée la Georgie ?

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre, qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au Nord par

la riviere de Savannah, & au Midi par la riviere d'Alatamaha.

Depuis long-temps, le Ministere Britannique pensoit à occuper ce désert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaifance, que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que partout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche, voulut qu'après la fin de ses jours, ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolvables, que leurs créanciers détenoient en prison. Quel est ailleurs, & parmi nous, celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités? Plusieurs mourront, après avoir dissipé des millions, sans pouvoir se rappeler une seule action honnête. Plusieurs mourront, en laissant à des héritiers qui soupirent après leur décès, des trésors acquis par l'usure & les concussions, sans réparer, par quelque institution honorable & utile, le crime de leur opulence. Un des effets de l'or seroit-il donc d'endurcir l'ame jusqu'à la fin & d'étouffer le remords? Presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie, aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La sagesse politique, secondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, seroient transportés dans la terre inhabitée qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Georgie, en l'honneur du Souverain qui gouvernoit alors les trois Royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation, l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'Etat, tout fut l'ouvrage de la nation. Le Parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui

s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette riviere donna son nom au foible établissement qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cents dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les fraix de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondements s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoissois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fonderent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déjà établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Protestants, chassés de Saltzbourg par un Prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé sur la riviere de Savannah, à seize lieues de l'Océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imiterent les sages Saltzburgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi

sur la Savannah ; mais trois lieues plus bas , mais sur une rive qui les mettoit sous les loix de la Caroline. Leur peuplade , formée de cent maisons , s'appella Purysbourg , du nom de Pury , qui ayant fait la dépense de leur transplantation , méritoit bien cette marque de reconnoissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades , il se trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'Océan , la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils cherchoient ; ils vouloient partager avec la Virginie , avec les deux Carolines , les pelleteries que ces Provinces obtenoient des Creeks , des Chickefaws , des Cherokees , les nations sauvages les plus nombreuses de ce continent. Le projet réussit si bien , que , dès 1739 , ces liaisons occupoient six cents personnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure , étoit d'autant plus facile , que , durant la plus grande partie de l'année , le Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole pouvoit , ce semble , beaucoup espérer d'un établissement qui , dans un temps très-borné , avoit reçu cinq mille habitants , qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fisc , & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être son étonnement , lorsqu'en 1741 on l'instruisit , que la plupart des malheureux qui étoient allé chercher un asyle dans la Georgie , s'en étoient successivement retirés , & que le peu qui y restoit encore soupiroit sans cesse après un séjour moins insupportable. On chercha les causes d'un événement si singulier , & on les trouva.

Dans sa naissance même , cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit aban-

XIX.
Obstacles
qui s'oppo-

serent aux
progrès de
la Georgie.

donné la juridiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Le plus souvent les faits sont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs mal habiles ; ou l'on trouve, dans quelques légères différences entre les circonstances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, surveillé par la nation, n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le Ministère Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains, non-seulement la police, la justice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ses habitants. On ne laissoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ses intérêts & ses lumières, on vouloit qu'il obéît. C'étoit son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvénients dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en posséderoit jamais plus de cinq cents ; qu'elle ne pourroit pas les aliéner ; qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix,

ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par l'acharnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parents, à ses amis, à ses concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient, sur le prix qu'il attache à son existence, & sur les périls auxquels il s'expose. Se jeter sur un vaisseau pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre allarme dissipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce soit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie, qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage. Et tel devoit être nécessairement l'effet des limites imposées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne payent qu'un foible cens; encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre mesure avec le temps. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une Province peuplée & florissante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression se joignit un arrangement qui devint une nouvelle cause d'inaction. Les

désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout malfaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, les bestiaux, qui devoient être leurs premières richesses.

Toutes foibles qu'étoient ces ressources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cause d'une défense digne d'éloge, si le sentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'usage des esclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées sans la main des negres. On pensa qu'une contrée destinée à être le boulevard de ces possessions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, si l'on eût prévu que des colons, moins favorisés de la métropole que leurs voisins, placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernements peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins ; les Souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers, assez communément indifférents, principalement dans les contrées éloignées, sur la Puissance à laquelle ils appartiennent & sur

celle qu'ils recevroient d'une invasion ; négligent leur sûreté politique , pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci tout au contraire , ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession , & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables , à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée , ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite ; & il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haine qu'ils nous supposent , parce qu'ils l'ont mérité , & qui n'est que trop réel , s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une administration douce & paternelle : car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il est fondé sur les avantages rarement sentis , mais toujours avoués , d'une autorité suprême , quelle qu'elle soit , qui dirige , qui veille , qui protège & qui défende. Par la même raison , rien ne se recouvre plus facilement quand il est aliéné. Le trompeur espoir d'un meilleur avenir suffit seul pour calmer notre imagination , & prolonger sans fin nos misères. Ce que j'avance , le spectacle presque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran , toutes les nations se promettent un Roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paisiblement , & les peuples de gémir , d'attendre en patience un Roi qui ne vient point. Le successeur , élevé comme son pere ou son aïeul , est préparé , dès son enfance , à se modeler sur lui , à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie , un courage d'ame , une rectitude de jugement , un fonds de bienfaisance & d'équité , qui étouffent le vice de son éducation. Sans cet heureux caractère ,

il ne demandera dans aucune circonstance ce qu'il est juste de faire, mais ce qu'on faisoit avant lui; non ce qui conviendrait au bien de ses sujets qu'il regardera comme ses plus proches ennemis, sur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître son despotisme & leur servitude. Il ignorera toute sa vie la plus simple & la plus évidente des vérités; c'est que leur force & la sienne ne peuvent se séparer. L'exemple du passé fera son unique règle, & dans les occasions où il est sage de le suivre, & dans les occasions où il seroit sage de s'en affranchir. Il en est en politique comme en religion. L'opinion la plus absurde en religion sera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle sera plus unie avec le reste du système. En politique, le parti que le Ministère prendra sera toujours le plus analogue à l'esprit tyrannique, le seul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des esclaves, pour savoir s'ils leur seroient accordés ou refusés, il n'étoit question que d'examiner si la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus assurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la situation vraiment désespérée du nouvel établissement publioit avec trop d'énergie les imprudences du Ministère, pour qu'on pût persévérer dans si de fatales combinaisons. La Province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

XX. Depuis cette heureuse révolution, la Georgie a fait d'assez grands progrès, sans être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit désiré: mais ses marais ont fourni une

Situation &
espérances
de la Geor-
gie.

assez grande quantité de riz; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier Janvier 1768, six cents trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 f. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'éleverent à 1,625,418 livres 9 f. 5 deniers : elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre, & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres Provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de cultures, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

Sous ce nom, l'ambition Espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis longtemps cette domination illimitée dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louysiane.

XXI:
La Floride
devient une
possession
Espagnole.

Ce fut Luc Velasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtement duquel je serois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage, avec le projet d'en tirer des esclaves, par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attirâ les

fauvages voisins. On les invita à monter sur les vaisseaux; on les enivra; on les mit aux fers; on leva l'ancre, & l'on tira le canon sur tout ce qui restoit d'Indiens au rivage. Plusieurs de ces malheureux, si cruellement arrachés à leur patrie, refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte, & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui survécurent à leur désespoir furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres insatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velasquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ses infâmes compagnons fut massacrée à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi justement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours détestés dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Justice en fut faite sur la terre, que justice en soit faite aux enfers.

On avoit oublié en Espagne cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'un établissement qu'y formèrent les François en rappella le souvenir. La Cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ses riches possessions une nation si active, & elle ordonna la destruction de la colonie naissante. Ce commandement fut exécuté en 1565, & le vainqueur occupa la place que ses cruautés venoient de rendre absolument déserte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuse, lorsque le sassafras vint à son secours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reste de cet hémisphère, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes; mais toujours dans un terrain qui n'est ni trop sec, ni trop humide.

Ses racines sont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé, se couvre d'une écorce épaisse, fangeuse, de couleur cendrée, & pousse au sommet quelques branches qui s'étendent sur les côtes. Les feuilles sont disposées alternativement, vertes au-dessus, blanchâtres en-dessous, & distinguées, en trois lobes : quelquefois il s'en trouve d'entieres, sur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits qui succèdent sont de petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur se prend en infusion comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de sa racine est employée avec succès dans les fièvres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois est blanchâtre & moins odorant. La médecine employe l'un & l'autre pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaissies & visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie. Le sassafras étoit autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité ; ils auroient succombé du moins aux fièvres dangereuses, dont ils furent presque tous atteints à leur arrivée dans la Floride, soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les sauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de sassafras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. L'expérience fut tentée, & réussit.

Pourquoi donc ce médicament & tant d'autres

qui produisent des cures merveilleuses dans ces contrées éloignées, semblent-ils avoir perdu presque toute leur efficacité, transportés dans les nôtres? La cause en est vraisemblablement dans le climat plus favorable à la transpiration; dans la nature de la plante qui dégénère & perd de sa force dans une longue traversée; sur-tout dans le caractère du mal qui se combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices sans nombre de nos constitutions.

Les Espagnols établirent de petits postes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joseph : mais ce ne fut qu'à Saint-Augustin & à Pensacole qu'ils formerent proprement des établissements, l'un à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François durant les courtes divisions qui, en 1718, brouillèrent les deux branches de la maison de Bourbon. On ne tarda pas à le restituer.

En 1740, les Anglois assiégèrent vainement le premier. Les montagnards Ecoffois, chargés de couvrir la retraite, furent battus & massacrés. Un de leurs sergents fut seul épargné par les sauvages Indiens, qui, combattant avec les Espagnols, le réservèrent pour les supplices qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes :

» Héros & patriarches du monde occidental ;
 » vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois ;
 » mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre
 » m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit
 » de la victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais
 » puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une
 » rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui
 » n'est pas à rejeter.

» Sachez

» Sachez donc , braves Américains , que dans le
» pays où je suis né , certains hommes ont des con-
» noissances furnaturelles. Un de ces sages qui
» m'étoit allié par le sang , me donna , quand je me
» fis soldat , un charme qui devoit me rendre
» invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé
» à tous vos traits : sans cet enchantement , aurois-
» je pu survivre à tous les coups mortels dont vous
» m'avez assailli ? Car j'en appelle à votre valeur ;
» la mienne n'a ni cherché le repos , ni fui le dan-
» ger. C'est moins la vie que je vous demande au-
» jourd'hui , que la gloire de vous révéler un se-
» cret important à votre conservation , & de ren-
» dre invincible la plus vaillante nation du monde.
» Laissez - moi seulement une main libre pour les
» cérémonies de l'enchantement dont je veux
» faire l'épreuve sur moi-même en votre pré-
» sence ».

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours ,
qui flattoit en même-temps & leur caractère belli-
queux , & leur penchant pour les merveilles. Après
une courte délibération , ils délièrent un bras au
prisonnier. L'Ecoffois pria qu'on remît son sabre
au plus adroit , au plus vigoureux de l'assemblée ;
& dépouillant son cou , après l'avoir frotté en bal-
butiant quelques paroles avec des signes magiques ,
il cria d'une voix haute & d'un air gai : » Voyez
» maintenant , sages Indiens , une preuve incontesta-
» ble de ma bonne foi. Vous , guerrier , qui tenez
» mon arme tranchante , frappez de toute votre
» force : loin de séparer ma tête de mon corps ,
» vous n'entamerez pas seulement la peau de mon
» cou ».

A peine eût-il prononcé ces mots , que l'Indien
déchargeant le coup le plus terrible , fit sauter à
vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés

resterent immobiles , regardant le corps sanglant de l'étranger ; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes , comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourments en abrégant sa mort , ils accorderent à son cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date , trop récente pour donner du poids à une fiction , ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII.

La Floride est cédée par la Cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride , qui , vingt-trois ans auparavant , avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cents habitants. C'est par la vente de leurs cuirs , c'est avec les denrées qu'ils fournissoient à leur garnison , qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres besoins excessivement bornés. Ces misérables passèrent tous à Cuba , quoique convaincus qu'ils y seroient réduits au pain de l'aumône , si un Monarque touché de tant d'attachement , ne fournissoit à leur subsistance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Espagnols à préférer un gouvernement oppresseur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la superstition qui ne peut souffrir les autels de l'hérétique à côté des siens ? Seroit-ce le préjugé qui rend suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfants ? Accoutumés à une longue oisiveté , s'imagineroient-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme , qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable ? Quoi

qu'il en soit , il ne resta à l'acquéreur qu'un désert : mais n'étoit - ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitants rebelles à la fatigue , & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une Province immense , dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi , par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long-temps , cette Puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournerent principalement.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernements. On pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur , pour mieux diriger les défrichements. Le Ministère put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver , dans tous les temps , plus de soumission dans deux Provinces que dans une seule.

XXIII:
Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride Orientale , & Pensacole de la Floride Occidentale. Ces capitales , qui étoient en même-temps d'assez bons ports , ne réunissoient pas sans doute toutes les commodités dont elles étoient susceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en possédoient. Les autres colonies ne jouirent pas , à leur origine , de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons , des Officiers réformés & des soldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient servi en Amérique , & qui y étoient établis , obtinrent gratuitement un

terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois Royaumes, qui étoient dans la même situation, n'eussent été tentés de quitter la mere-patrie, déjà trop épuisée par les dernières hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissemens voisins. Elle en reçut de la métropole & de divers Etats Protestants. Il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémispheres.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le Docteur Turnbull, lorsqu'en 1767 il alla offrir à ceux du Péloponnese un asyle dans l'Amérique Angloise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations ; & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corse; il aborda à Minorque, & il persuada encore à quelques habitants de ces deux isles de le suivre.

Les émigrants, au nombre de mille, arriverent avec leur sage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très - vaste possession, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureusement, ils avoient été si opiniâtement contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, saison dangereuse qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui succomberent. Ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entieres.

Ce qui échappa de ce premier désastre a joui depuis d'une santé qui n'a été altérée que par quel-

ques fièvres. La constitution des hommes s'est fortifiée. Les femmes, qui, à raison du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, sont actuellement très-fécondes. On présume que les enfants auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de son fondateur des institutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'observent. Ce n'est encore qu'une famille où l'esprit de concorde doit durer long-temps. Au premier Janvier 1776, elle avoit déjà défriché deux mille trois cents acres d'un sol assez fertile. Elle avoit assez d'animaux pour sa nourriture & pour ses travaux. Ses récoltes suffisoient à sa consommation, & elle vendoit pour 67,500 livres d'indigo. L'industrie & l'activité qui la distinguent font beaucoup espérer du temps & de l'expérience.

Pourquoi Athenes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale? Pourquoi la ville de Turnbull ne feroit-elle pas dans quelques siècles le séjour de la politesse, des beaux-arts, & de l'éloquence? La nouvelle colonie est moins éloignée de cet état florissant que les barbares Pelasges ne l'étoient des concitoyens de Pericles. Quelle différence entre un établissement conçu & fondé par un homme sage & pacifique, & les conquêtes d'une longue suite d'hommes avarés, insensés & sanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle feroit devenue, si ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévastèrent, eussent été animés de l'esprit du bon Turnbull? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de sagesse que de dépenses? L'univers s'est peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exporterent que

pour 673,209 livres 18 sols 9 deniers de denrées, ont un avantage marqué sur le reste de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air, qui, en toute saison, causent à leur voisinage des dégâts si fréquents & si funestes. Aussi est-il permis d'espérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y prospéreront plutôt & mieux que dans les Provinces limitrophes. En 1774, la société formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'aussi bel indigo que celui de Guatemala. Si, dans un premier mouvement d'enthousiasme, on ne s'est que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une source de richesses pour la colonie.

Cependant le terrain beaucoup trop sablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont poussé sur ce sol, communément ingrat, quelques citoyens paisibles qui avoient un éloignement décidé pour les dissensions, & un plus grand nombre d'hommes, qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé, étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde, principalement sur les bords riants du Mississipi. Cette Province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à plusieurs îles Britanniques des Indes Occidentales, des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles rece-

voient des diverses contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide si les côtes de Pensacole eussent été plus accessibles, & si son port eût été moins infesté de vers.

Combien feroient accélérés les progrès des deux Provinces, si leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop constamment suivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes ! Pourquoi ce moyen de civiliser les nations barbares, qui a été si heureusement employé par les politiques les plus éclairés, ne feroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples ? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moissons brûlées & leurs cultivateurs massacrés, ou de poursuivre sans relâche, d'exterminer sans pitié des hordes errantes ? Ne devroient-ils pas préférer à des hostilités meurtrières & sans gloire, un moyen humain & infaillible, de désarmer un ennemi humilié & implacable ?

Les conquérants se flattent que, sans le secours de ces alliances, ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est, disent-ils, le destin des peuples sauvages, de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre, & les subsistances que leur fournilloit la chasse diminuant tous les jours, ils se voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher. C'est, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voisinage des établissements Européens. Ils reculent, ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois ; ils se replient vers les Affinipoils, vers la baie d'Hudson, où se nuisant néces-

fairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événements cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le Major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il, leur dit leur Général, qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour?* & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet; mais il peut être repris, & il n'est pas impossible qu'il réussisse. Alors les usurpateurs réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang. Si les Anglois dédaignent un conseil que la justice & l'humanité leur adressent par ma bouche, puisse un autre Pontheack sortir de ses cendres & consommer son plan!

XXIV. Les deux Florides, une partie de la Louysiane,
 Etendue des & tout le Canada, conquis ou acquis à la même
 possessions

époque, & par le même traité, acheverent de mettre sous la domination de la Grande-Bretagne, l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette Puissance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve, & les autres isles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laissé de posséder une des dominations les plus étendues qui eussent été sur la surface du globe.

Ce vaste Empire est coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cents lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit se transporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvreroit les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies; elle en au-

Angloises
dans l'Amé-
rique Sep-
tentrionale.

roit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit, peut-être, à prédominer sur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination, puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses Etats une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer, s'il faut languir obscurément dans un monde quand on regne dans un autre?

Les Anglois feront heureux, s'ils peuvent conserver, par la culture & la navigation, un Empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'est au commerce de féconder les conquêtes d'une Puissance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'industrie humaine, que ceux du continent septentrional de l'Amérique. Quoi qu'il soit, en général, si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses, cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fonds ou cette profondeur diminue insensiblement à mesure qu'on avance. Ainsi l'on peut, avec le secours de la sonde, connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres, qui, paroissant sortir de l'Océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports sans nombre, pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché; mais arrivent lente-

ment à la faison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hyver en prévient la récolte; tandis que, sous une latitude plus septentrionale, on en recueille sur notre continent, & le fruit & la graine. Quelle est la raison de ce phénomène? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hyver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux eussent entièrement pourri cette espece d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensevelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de temps, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-temps ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagements qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul, entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainsi nommé à cause de son produit, est un arbrisseau rameux, tortu, assez irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guere de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, disposées alternativement, sont étroites, entieres ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presque imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur des indivi-

XXV.
Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.

des différents? Les premiers forment des chatons; dont chaque écaille porte six étamines. Les secondes, disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au-lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La substance dont ils sont enduits se détache, par le feu & s'enlève avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un verd sale. On l'a fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matière, moyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans le payer trop cher. Mêlée avec un quart de suif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'est pas la seule. On en compose d'excellent savon & de bons emplâtres pour les blessures. On s'en sert même pour cacher. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Elevé par la nature près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, est revêtu d'une écorce assez fine. Ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la

même disposition, & sont blanchâtres en-dessous, découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, rassemblées en bouquets, ont un calice à cinq divisions, chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre est occupé par le pistil qui devient un fruit composé de deux capsules comprimées & réunies par le bas, écartées & ailées par le haut, remplies d'une seule graine.

On fait, dans le mois de Mars, au bas du tronc de l'érable, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on insère dans la plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuise & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vite.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un fyrop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le fyrop se durcit en se refroidissant, & se change en sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment ; mais cette préparation altere toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes ; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes ; l'érable est le sucre des sau-

vages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs; elle a par-tout ses merveilles.

XXVI.
Oiseaux
particuliers
à l'Améri-
que Septen-
trionale.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrêmement singulier; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre atouchement.

Le printemps est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en-dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile: mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant; les

hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vitesse, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, sur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim, plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espee ennemie. Celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine. C'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi, sans obstacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces especes n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins : c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien-monde au nouveau. Les sauvages l'appellent mouche-an-

gloise; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux effaims sur le nouvel hémisphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différents usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche considérable de commerce.

XXVII.

L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.

L'abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient soumis aucune espèce vivante à leur domination : ils ne favoient que les détruire. La domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussi-tôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts, qui consolèrent, peut-être, le genre-humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, sans doute, une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de hasards. Car enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des Empires avancés, même jusqu'aux arts du luxe : mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de

de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des Pays du Nouveau-Monde , où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appelés par la nature ; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante , à son coup-d'œil terrible , à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même , & les animaux ne l'étoient point encore. Le Roi de la nature connut donc la servitude , avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts , dont la génération est trop compliquée , pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres , l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture , lorsque les Européens y transporterent des bœufs , des brebis , des chevaux. Ils y furent d'abord , ainsi que les hommes , exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier Souverain , à la racine même de leur génération , du moins plusieurs especes eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes , à l'exception du porc , perdirent une grande partie de leur force , de leur grosseur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement , qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposèrent dans doute au succès de leur transplantation. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple , chaque espece vivante & végétante croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres , comme l'amour de leur conservation.

Cependant , il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la transf-

XXVIII.
Les grains
de l'Europe

ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

plation des animaux & des plantes. Lorsque les Anglois aborderent dans l'Amérique Septentrionale, les habitants vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient, qu'à regret, un peu de maïs, plante qui a le port du roseau. Ses feuilles, assez larges & fort longues, entourent à leur base la tige qui est ronde & noueuse par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets dont elle est composée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épi très-ferré sur un axe épais & charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. La maturité est annoncée par sa couleur, & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épi.

Cette espece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jeter dans chacun un grain de maïs qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloît dans un mortier de bois ou de pierre; & réduit en pâte, il étoit cuit sous la cendre. Souvent même, grillé seulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrain maigre,

léger & sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains celui qui peut soutenir le plus longtemps la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglois à le conserver, à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce, qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

La Suede étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette Puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif, cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea par

XXIX.
L'Amérique
Septentrio-
nale a four-
ni à l'Euro-
pe des mu-
nitions na-
vales.

des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la-fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complete d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hauffer le prix. Ce fut un système de convention entre elles, qui devint public en 1718 : temps où toutes les Puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau - Monde des hommes assez éloquents, pour persuader aux habitants qu'ils avoient le plus grand intérêt à feconder les vues de la mere-patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin-d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier effor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragements. Mais il n'avoit

pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps, les Américains en portoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois, avoient contracté l'habitude de fletter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation Britannique. Le Parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au Royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suede & de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratification, qui comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement, les matériaux du Nouveau-Monde se trouverent très-inférieurs à ceux de l'Ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloise. Elle devoit au Nord de l'Amérique ses ver-

gues & ses mâtures. On voulut qu'elle en reçût encore ses voiles & ses cordages.

Les Protestants François, qui, chassés de leur patrie, par un Roi tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets souverainement importants pour une Puissance maritime. L'Irlande & l'Ecosse cultiverent ces plantes avec quelque succès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cette importation ruineuse, le gouvernement imagina d'accorder 135 livres de gratification par tonneau, de ces matieres, à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup ; & cependant un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres se trouverent assez bonnes pour une production qui ne prospere que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer, en fer destiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXX.

Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent longtemps les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en les chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois-taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin, le gouvernement fit un

premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le Sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le Royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens ; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêterent pas le Parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matieres premières, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier qui l'enrichissoient depuis si long-temps, & qu'il

n'y avoit pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendrait le mieux.

Avant ces dispositions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne, à la Norwege, à la Suede & à la Russie, 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai est si abondant en Amérique, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglois ne désespéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle se promettoit de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffisoit que ses colonies la tirassent de la dépendance où les Puissances du nord de l'Europe, pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ses armements. Rien à ses yeux n'étoit plus capable de suspendre son essor naturel vers l'empire des mers, qui seul devoit lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI. Après s'en être aplani le chemin par la création d'une marine libre, indépendante & supérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espece de conquête qu'elle avoit

Peut-on espérer que le vin & la soie réussiront

faite en Amérique, encore plus par son industrie dans l'Amérique
que par ses armes. A mesure que, par une pente ^{rique Sep-}
naturelle, les établissements s'étoient avancés du Nord ^{tentrionale.}
au Sud, les entreprises & les projets s'étoient multipliés à raison du sol & du climat. Aux bois, aux grains, aux bestiaux qui avoient été les productions premières, s'étoient joints successivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richesses. Les Anglois, qui n'avoient point de vin en Europe, résolurent de le demander aussi au nouvel hémisphère.

On trouve sur le continent septentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuse de sèpes sauvages, qui produisent des raisins, dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée, & l'on appella des vigneronns François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlants; les saisons étoient trop inconstantes; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclore & prospérer une culture si chère à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'usage fait les délices de tant d'autres: mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin fera précédée par

celle de la soie , ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matiere coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. On résolut de la tirer de la Caroline ; qui , par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers , sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement , en attirant des Vaudois dans la colonie , furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riante promesse. On en rejetta la faute sur les habitants , qui n'achetant que des negres , dont ils tiroient une utilité prompte & sûre , négligerent d'avoir des négresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfants à élever des vers à soie : occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge le plus délicat. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphere dans un pays inculte & sauvage , donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers , à l'éducation des bestiaux , aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des Etats bien gouvernés. De l'agriculture , principe de la population , ils s'élevent aux arts de luxe , & les arts de luxe nourrissent le commerce , enfant de l'industrie & pere de la richesse. En 1769 , le Parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole , il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes , une gratification de vingt pour cent ; & pendant sept années encore , une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonier , de l'olivier , de beaucoup d'autres plan-

tes, ne devoit pas tarder à suivre. La nation pensoit que l'Europe & l'Asie avoient peu de productions qui ne puissent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelqu'une des vastes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes, & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

Ce furent les Anglois qui, persécutés dans leur isle pour leurs opinions civiles & religieuses, aborderent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des suites importantes. Les habitants de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs, les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenants, n'étoient guere propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités, il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les miseres, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette Puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

XXXII.

De quelques especes d'hommes se sont peuplées les Provinces de l'Amérique Septentrionale.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance & le despotisme qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, poufferent de nombreuses victimes sur une plage inculte, qui, dans son abandon, sembloit offrir & demander en même-temps du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se propoisoient les émigrants, c'étoit de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'Empire Britannique, après sept ans de domicile dans quelqu'une de ses colonies.

Tandis que la tyrannie & le persécution désoloient & desséchoient la population en Europe, l'Amérique Angloise se remplissoit de trois sortes d'habitants. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens, qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence; & presque par-tout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissements Anglois de l'Amérique Septentrionale paroissent avoir subi la loi commune. Leurs habitants étoient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature absorboit toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluoit sa dégradation & son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il falloit qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il falloit que les élèves de cet homme illustre, réunis en société, jettassent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvelât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes & rapides qu'elle avoit opérées dans les plus fieres républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement & d'observation. Bien-tôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homeres, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maîtres, de modeles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions, on y voit plus de gens bien nés, plus de loisir & de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raison.

Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours, l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrants de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement; mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons

au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein, & qu'elle cherche, par des voies justes & louables, une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigents, que l'impossibilité de subsister en Europe pouffoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le negre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire : c'étoit de vendre son compatriote sans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât ; il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espece d'esclavage est plus ou moins long : mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrants il se trouve des enfants, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le

vendre à qui bon lui semble : mais ce n'est que pour le temps de son premier engagement. Du reste, ce service n'a rien d'ignominieux, & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tache de la vente & de l'achat. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement, il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instruments de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat, dans la Souabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent, avec enthousiasme, les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négociants d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci soudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, payent une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues, sans le savoir, à des maîtres éloignés qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les Princes pour la guerre, avec les mêmes artifices : mais un but moins honnête, & peut-être plus inhumain : car qui fait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui survivent à leurs espérances ! L'illusion se perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de supprimer les lettres qui pourroient

dévoiler un mystère d'imposture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin, on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernements qui fait adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errants ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à la perspective d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner : on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances : on les emprisonne, on les garotte ; on empêche l'homme né libre d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau, que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix : peuples, où sont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques Puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siècles, tous les Princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé.

imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les Etats plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la misere à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se ligoient ou ne s'alloient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une Province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations : comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissiez tous, plus ou moins sourdement de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des Princes sont convenus entre eux de se rendre, non-seulement les déserteurs, qui, la plupart,

enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non-seulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part; mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'est plus d'asyle pour vous que sous terre. Vous tous artisans, ouvriers de toute espece, que l'on vexé par les monopoles, à qui l'on refuse le droit de travailler librement sans avoir acheté des maîtrises: vous que l'on tient courbés toute la vie dans un atelier pour enrichir un entrepreneur privilégié: vous qu'un deuil de Cour laisse des mois entiers sans salaire & sans pain, n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats & des gardes vous tiennent emprisonnés: errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Osez gémir, vos cris seront repouffés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous poursuivra même au-delà des monts & des fleuves; vous ferez renvoyés, ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Vous encore à qui la nature a donné un esprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs, qui osez penser & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naissiez dans ces Etats barbares, où la condition réciproque entre les Princes de se rendre les transfuges, vient d'être scellée par un traité, souvenez-vous de l'inf-

cription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer :

L A S C I A T E O G N I S P E R A N Z A , V O I
C H' E N T R A T E .

V O U S Q U I P A S S E Z I C I , P E R D E Z T O U T
E S P É R A N C E .

Quoi ! ne reste-t-il pas un asyle même au-delà des mers ? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas son sein aux malheureux , qui préféreront volontairement sa liberté au joug insupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés , qu'elle surprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les Couronnes se servent pour grossir leurs armées ? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables , dont elle forme une autre classe de sa population ?

Oui , par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire , les Provinces septentrionales ont eut recours au trafic , à l'esclavage des noirs. On ne disconvient pas qu'ils ne soient mieux nourris & mieux vêtus , moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protègent plus efficacement , & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant , quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle ? Des sectaires humains , des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes , ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-temps retenus par une loi qui ordonnoit d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Difons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le temps a changé pour eux en nature : ce sont-là les sophismes de l'amour-propre pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchants, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux que la nature semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui ayent assez de défintéressement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidele qui se croit mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là, sans doute, étoit inspiré) s'est levé & a dit : » Jusques à quand aurons-nous deux » consciences, deux mesures, deux balances; l'une » en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain; » toutes deux également fausses? Est-ce à nous, » mes freres, de nous plaindre en ce moment que » le Parlement d'Angleterre veut nous asservir, » nous imposer le joug du sujet, sans nous laisser » le droit du citoyen; tandis que depuis un siecle » nous faisons tranquillement l'œuvre de la tyran- » nie, en tenant dans les fers du plus dur esclava- » vage des hommes qui sont nos égaux & nos fre- » res? Que nous ont fait ces malheureux que la » nature avoit séparés de nous par des barrieres si » redoutables, & que notre avarice est allé cher- » cher au travers des naufrages jusques dans leurs » sables brûlants, ou leurs sombres forêts, au mi- » lieu des tigres? Quel étoit leur crime pour être

» arrachés d'une terre qui les nourrissoit sans tra-
» vail , & transplantés par nous sur une terre où
» ils meurent dans les labeurs de la servitude ?
» Quelle famille as-tu donc créée , Pere céleste ,
» où les aînés , après avoir ravi les biens de leurs
» freres , veulent encore les forcer , la verge à la
» main , d'engraïsser du sang de leurs veines , de
» la sueur de leur front , ce même héritage dont
» on les a dépouillés ? Race déplorable , que nous
» abrutissons pour la tyranniser , en qui nous étouf-
» fons toutes les facultés de l'ame pour accabler
» ses bras & son corps de fardeaux ; en qui nous
» effaçons l'image de la divinité , & l'empreinte de
» l'humanité ! race mutilée & déshonorée dans les
» facultés de son esprit & de son corps , dans toute
» son existence : & nous sommes chrétiens , & nous
» sommes Anglois ! Peuple favorisé du ciel , &
» respecté sur les mers , quoi , tu veux être libre
» & tyran tout-à-la-fois ? Non , mes freres , il est
» temps de nous accorder avec nous-mêmes. Af-
» franchissons ces misérables victimes de notre or-
» gueil ; rendons aux negres la liberté que l'homme
» ne doit jamais ôter à l'homme. Puissent , à no-
» tre exemple , toutes les sociétés chrétiennes , ré-
» parer une injustice cimentée par deux siècles de
» crimes & de brigandages ! Puissent enfin des
» hommes trop long-temps avilis , élever au ciel
» des bras libres de chaînes , & des yeux baignés
» des pleurs de la reconnoissance ! Hélas ! ces mal-
» heureux n'ont connu jusqu'ici que les larmes du
» désespoir » !

Ce discours réveilla les remords , & le petit nom-
bres d'esclaves qui appartenoient aux Quakers , fu-
rent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut
pas rompue par les autres colons de l'Amérique
Septentrionale , du moins la Pensilvanie , la Nou-

velle-Jersey & la Virginie demandèrent-elles , avec instance , que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaste continent paroïssent disposées à fuïre cet exemple : mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ses délégués , de rejeter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations , qui sont aussi barbares par les liens du vice , qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug , même les opinions ; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre , il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torrïde ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé , a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négociants , au cri de la nature , de la raison & de la vertu.

XXXIII. L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cents mille noirs. Le nombre de blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cents mille , si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doubent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies , & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première , est cette foule d'Irlandois , de Juifs , de François , de Vaudois , de Palatins , de Moraves , de Saltzbourgeois , qui , fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe , ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication est dans le climat même des colonies , où l'expérience a démon-

A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale.

tré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît par-tout en raison du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfants, les domestiques n'en ont point, & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possède. La concurrence qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix, & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance, & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrain, vaste & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de temps, un espace, qui,

pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-temps sa postérité. Ainsi les habitants du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitants de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & si l'on compte quatre enfants par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémisphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir, n'en ralentissent les progrès naturels.

XXXIV.
Quelles
sont, dans
l'Amérique
Septentrio-
nale, les
mœurs ac-
tuelles?

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plutôt formés que les Européens; mais ils vivent aussi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitants dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien-monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités: il regne généralement de l'économie, de la propriété, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du

soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aïfance ; comme la fécurité qui naît de la propriété ; comme l'efpérance & la facilité communes d'augmenter fes poffeffions ; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes font pour leurs befoins, jointe au befoin mutuel de fociété pour leurs plaifirs. A la place du luxe qui traîne la mifere à fa fuite ; au-lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien être univerfel, réparti fagement par la premiere diftribution des terres, par le cours de l'induftrie, a mis dans tous les cœurs le defir de fe plaire mutuellement : defir plus fatisfaisant, fans doute, que la fecrete envie de nuire, qui eft inféparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne fe voit jamais fans plaifirs, quand on n'eft ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui eft près de la haine. On fe rapproche, on fe rafsemble, on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la premiere deftination de l'homme, la plus convenable à la fanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talents, ces jouiffances recherchées, dont l'apprêt & les fraix ufent & fatiguent tous les refforts de l'ame, amenant les vapeurs de la mélancolie, après les foupirs de la volupté : mais les plaifirs domeftiques, l'attachement réciproque des parents & des enfans, l'amour conjugal, cet amour fi pur, fi délicieux, pour qui fait le goûter & méprifer les autres amours. C'eft-là le fpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale : c'eft dans les bois de la Floride &

de la Virginie ; c'est dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aime pour la première fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparées, des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées, les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les sentiments, ils couvent des germes de dissension qui peuvent un jour causer la ruine & le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre, dépend tout entier du régime des gouvernements.

XXXV.
Nature des
gouverne-
ments éta-
blis dans
l'Amérique
Septentrio-
nale,

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe, qui font un mélange insensé de loix sacrées & profanes. L'Amérique Angloise fut assez sage ou assez heureuse pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires qui, dans d'autres régions, ressortissent d'un tribunal sacerdotal, furent portées devant le Magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouèrent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant ils participèrent à l'administration, ainsi que les autres sectes. Les seuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils se refusoient aux serments

que paroïſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais ſous d'autres points de vue, il n'étoit pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfants, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raïſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciffitude des événements & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſſante, le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumières. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur ayent appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adolescents plus ou moins avancés, non en raïſon de leurs facultés, mais du régime de leur première inſtitution, dès qu'ils ſentent leurs forces & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon père : un Prince, au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon père, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un Prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raïſons publiques, ni la contrarier ſans l'avoir défabuſée. C'eſt d'après cette

opinion que le gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion, comme on le fait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières. Ainsi tel Prince pourra faire, sans trouver la moindre résistance, un acte d'autorité que son successeur ne renouvellerait pas sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait, pour ainsi dire, à l'insu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les succès heureux de son gouvernement ; l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion, & l'opinion générale est la règle du gouvernement : c'est parce qu'elle est la reine du monde, que les Rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernements doivent donc s'améliorer & se perfectionner comme les opinions. Mais quelle est la règle des opinions chez les peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la société, le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événements & des situations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, suivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement que les Anglois, libres & penseurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, d'une Province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, de la Nouvelle-Jersey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, est nommé royal, parce que le Roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse comme dans la métropole.

Un conseil choisi , approuvé par la Cour , établi pour soutenir les prérogatives de la Couronne , y représente la chambre des Pairs , & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays , qui sont ses membres. Un Gouverneur y convoque , y proroge , y termine les assemblées ; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations , qui reçoivent de son approbation force de loi , jusqu'à ce que le Monarque auquel on les envoie , les ait rejetées.

La seconde espece de gouvernement qui regne dans les colonies , est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées , un courtisan avide , actif , accrédité , obtenoit sans peine , dans des déserts aussi grands que des Royaumes , une propriété , une autorité sans bornes. Un arc & des pelletteries , seul hommage qu'exigeât la Couronne , valaient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré , dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie sont restés seuls asservis à cette forme singuliere , ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres Provinces voisines qu'en ce qu'il reçoit son Gouverneur de la maison de Baltimore , dont le choix doit être approuvé par la Cour. Dans la Pensilvanie même , le Gouverneur nommé par la maison propriétaire , & confirmé par la Couronne , n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant , & il doit s'accorder avec les coutumes , qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisieme régime que les Anglois appellent *charter government* , paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui

de toutes les Provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut & dans Rhode-Island. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs Officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles ayent besoin de l'approbation du Monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin, la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces Provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la Cour de Londres.

Cette diversité de gouvernements n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière. C'est le hasard, le climat, ce sont les préjugés du temps & des fondateurs qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la première règle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitants qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par

le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au-dedans du pays, soit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'est, sur-tout, dans la distribution de la propriété qu'éclatera la sagesse de la législation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'est-à-dire, à chacun une étendue suffisante pour l'entretien d'une famille; en distribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour les mettre en valeur; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues dont la colonie peut, avec le temps, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante est la subsistance & la population; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. Eviter les sujets de guerre, soit offensive ou défensive; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donnent à la colonie, & le nombre de ses habitants, & la nature de ses ressources; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit, esprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable, & subordonner toutes les loix du moment à la loi constante, qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité: ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de

la facilité des subsistances. La sainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une isle sauvage, qu'on peupleroit d'enfants, on n'auroit qu'à laisser éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raison. Avec des précautions contre les vaines terreurs qui naissent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles, heureusement combinée avec les forces de la raison, chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déjà vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent ? Que l'on veille à la seconde génération par une éducation commune & publique des enfants. Un Prince, un législateur, ne devoit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse ; c'est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enseigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu que l'on sème dans l'enfance des générations déjà viciées, sont étouffés dans l'adolescence & la jeunesse, par le débordement & la contagion des vices qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde sans y contracter les engagements & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profession, une carrière, ils y trouvent par-tout les semences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entièrement opposée à leurs principes, des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais

Mais dans une colonie naissante, l'influence de la première génération peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son âme un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière vague & sujette à l'instabilité des hypothèses, qui varient & se compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société cultivatrice ou commerçante, est la propriété. C'est-là le germe du bien & du mal, soit physique ou moral, qui suit l'état social. Toutes les nations semblent divisées en deux parties irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'est-à-dire, les maîtres & les esclaves, forment deux classes de citoyens, malheureusement opposées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des sophismes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais : par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le système des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme sacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer sa pente naturelle à tout en-

gloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal affises, parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économiée, plus les loix civiles qui tendent, la plupart, à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée, ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changements qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont grossi ce fatras obscur par

toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de temps & de mœurs y doivent ajouter. De ce mélange a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de juriconsultes, qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquises en très-peu de temps, ont mis sous le joug de leur rapacité, la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société, mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane, qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits, est venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

A la naissance des colonies, les especes y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hausser d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des especes qui venoient des colonies Espagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarissoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie, toutes les Provinces le chercherent dans la création d'un papier-monnaie.

L'usage qu'en firent les divers gouvernements fut d'abord assez modéré. Mais les brouilleries avec les sauvages se multiplièrent: mais on eut des guerres contre le Canada: mais des esprits ardents formerent des projets compliqués & vastes: mais le trésor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les pre-

XXXVI.

Monnoies
qui ont eu
cours dans
les colonies
Angloises de
l'Amérique
Septentrio-
nale.

miers temps, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnerent de nouvelles dettes. Les engagements furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'Etat conserverent, sans interruption, leur valeur entière. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre Provinces qui forment ce qu'on appelle plus particulièrement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouverent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachusset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole, en dédommagement, 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le Parlement, qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise eût faite, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII. Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique Septentrionale, se livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déferée au Parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritait.

Regles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce de l'Amérique Septentrionale.

toit. Il y eut des hommes assez courageux pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitants toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le temps que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie; enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un Etat naissant, qu'à en diminuer ou en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans réplique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévèrement interdite entre les Provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le Parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son atelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. II.

ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creufets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaisseaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proscription que les vins de Madere, des Açores ou des Canaries, & les sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes engagèrent le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au sud du cap Finistère, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réservées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le Sénat, qui représente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, en-

tre les parties éparſes d'un Empire immense. Une Puiffance, en effet, devoit ſtatuer, en dernier reſort, ſur les relations qui pouvoient nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entière. Le Parlement étoit le ſeul corps qui pût ſ'arroger ce pouvoir important : mais il devoit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un Etat où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre, lorsqu'on obligea les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées ; lorsqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandifes, même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de fraix inutiles & perdus, arrêta néceſſairement leur activité, & diminua par conſéquent leur aiſance ; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole, qu'on ſacrifia les droits & les intérêts des colonies ! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit conſommer, qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandifes qui ſortoient de ſes fabriques. Juſques-là, toute ſoumiſſion étoit reconnoiſſance ; au-delà, toute obligation étoit violence.

Auſſi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La tranſgreſſion eſt le premier effet des loix injuſtes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe

fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expressees de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand fraudeux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloise, monterent au riers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement restreinte à de justes bornes, auroit arrêté les liaisons prohibées dont on se plaignoit si fortement. Alors les colonies seroient arrivées à un état d'aifance, qui leur eût permis de se libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandises, somme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées aux époques les plus prosperes. Mais au-lieu de voir adoucir leur sort comme ils ne cessoient de le demander, ces grands établissemens se virent menacés d'une imposition.

XXXVIII. L'Angleterre sortoit d'une longue & sanglante
 Etat de dé- guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de
 tresse où se la victoire sur toutes les mers, où une domination
 rtouve l'An- déjà trop vaste s'étoit accrue d'un territoire im-
 gleterre en mense dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en
 1763. imposer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit
 réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triom-
 phes. Ecrafée sous le fardeau d'une dette de

3,330,000,000 livres, qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres qui lui restoit de son revenu; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une confiance assurée.

Les terres restoit chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens-fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer, tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement, payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la dreche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée ou à la sortie. Les matieres premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négociants se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au dessus de cinquante-six millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'Etat étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque maniere fortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soula-

ger par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

XXXIX.
L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

Les membres d'une confédération doivent tous contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appelé à partager par son industrie. Point de principe social plus évident, & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernements ?

Du vice de la puissance législative, qui exagère l'entretien de la force publique, & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la subsistance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes au nom de l'Etat, prostitués dans les Cours à l'intérêt & au vice, vont grossir le faste d'une troupe d'hommes qui flattent, haïssent & corrompent leur maître; vont dans des mains plus viles encore payer le scandale & la honte de ses plaisirs. On les prodigue pour un appareil de

grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle ; pour des fêtes, ressource de l'oïveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un Empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics : mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le Prince & ses sujets. Ceux qui levent les revenus de l'Etat ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendrait d'une invasion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force paroît un gain légitime ; & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc insatiable & ardent, moins satisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt. Les vexations se multiplient. Elles se nomment châtiment & justice ; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichissent. Heureux le Souverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidele de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit. Mais ce Souverain n'a point encore paru, & sans doute il ne se montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'Etat qui le protege, n'en est pas moins nécessaire & sacrée, &

aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple ; & jamais le ministère Britannique n'avoit eu recours à elles , sans en obtenir les secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes , puisque la concession étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les assemblées de chaque établissement. La mere-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres dispendieuses & cruelles. Des Parlements tumultueux & entreprenants avoient troublé sa tranquillité. Elle avoit eu des administrateurs audacieux & corrompus , malheureusement disposés à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient succédées sans qu'on eût songé à attaquer un usage affermi par deux siècles d'une heureuse expérience.

Les Provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuse ou erronnée , la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité est un art délicat qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature , tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids , prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux , ou endormis

dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît* : point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la persuasion, si elles diminuent les forces de l'Etat. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité; & il n'y en eut jamais pour rejeter le système adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, soit que les diverses contrées de ce Nouveau-Monde fussent autorisées, comme elles le souhaitoient, à envoyer des représentants au Parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'Empire Britannique; soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude, & ces Provinces se seroient vues légalement chargées de

la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le second, le Ministère, disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus solidement encore sur le droit qu'à tout citoyen Anglois, de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentants. Ce droit, qui devoit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au regne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des Rois féroces comme sous des Rois imbécilles, dans des moments de servitude comme dans des temps d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglois, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux, & livrer sa tête sans défense à la hache des tyrans; mais jamais renoncer au droit de s'imposer lui-même. C'est pour le défendre qu'il répandit des flots de sang, qu'il détrôna ou punit ses Rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut solennellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chassoit un Roi despote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau Souverain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée, sans doute, que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoit que c'étoit la seule digue

qui pût à jamais arrêter le despotisme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilege , le condamne à l'oppression ; que les fonds levés en apparence pour sa sûreté , servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglois , en fondant ses colonies , avoit porté ces principes au-delà des mers , & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfants.

Ah ! si , dans ces contrées même de l'Europe , où l'esclavage semble depuis long-temps s'être assis au milieu des vices , des richesses & des arts ; où le despotisme des armées soutient le despotisme des Cours ; où l'homme , enchainé dès son berceau , garrotté des doubles liens & de la superstition & de la politique n'a jamais respiré l'air de la liberté : si dans ces contrées cependant , ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des Etats , ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes , & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution ; combien plus les Anglois , enfants de l'Amérique , doivent y être attachés , eux qui ont recueilli cet héritage de leurs peres ? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense ; libres comme la nature qui les environne , parmi les rochers , les montagnes , les vastes plaines de leurs déserts , aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage , & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme , ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs , ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce , à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples , aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté , ne peuvent être encore corrompus ni par

l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

XL.
L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le Ministère Britannique ignorât ces dispositions, soit qu'il espérait que ses délégués réussiroient à les changer, il faisoit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car qu'on le remarque bien, la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernements, comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'affervir leurs sujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc.

Les Provinces Angloises du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppresseur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, sont les plus ardentes à faire le sacrifice de ce qui servoit à leur parure; & les hommes, animés par cet exemple, renoncent de leur côté à d'autres jouissances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charue, pour se former à l'industrie dans des ateliers; & la laine, le lin, le coton, grossièrement travaillés, sont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette espèce de conspiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négociants dont les marchandises

chandises sont sans débouché, augmentent son inquiétude. Les ennemis du Ministère appuyent ces mécontentements, & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres temps auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le Parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut, en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissements situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit dans l'Ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chose, & que leur liberté ne seroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper, & ils ne veulent pas l'être. Ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations, en général, sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se sont jamais

avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les Etats où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet, il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition servile de l'ame s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse; & baissant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix comme ses dogmes. De même qu'une seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matière de culte & de politique, se sont introduites dans le monde pour écraser les hommes. Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portées à secouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé, est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples, & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloises en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y favoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le Ministère Britannique la violant, il falloit nécessairement qu'un

peuple tout composé de citoyens se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulerent sans qu'aucune des taxes qui bleffoient si vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque chose ; mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette satisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la supériorité de la métropole sur ses colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

Le Ministère , trompé par ses délégués , croyoit sans doute les dispositions changées dans le Nouveau-Monde , lorsqu'en 1773 il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle , l'indignation est générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques Provinces , on arrête des remerciements pour les navigateurs qui avoient refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres , les négociants , auxquels elle est adressée refusent de la recevoir. Ici on déclare ennemi de la patrie quiconque osera vendre. Là on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solennellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille , jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions , & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitants détruisirent , dans le port même , trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

XLI.

Après avoir
cédé , l'An-
gleterre
veut être
obéie par ses
colonies.

Mesures
qu'elles
prennent
pour lui ré-
sister.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privileges, étoit repoussée sans ménagement. Cette résistance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le Ministère qui avoit des vengeances à exercer, saisit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable; & il en demanda au Parlement une punition sévère.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 Mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La Cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perséveroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la Province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-temps jalouses de celle de Massachusset, l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort, & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles. De cette manière seroit rompue l'union de ces divers établissemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de consistance, au gré de la métropole.

L'attente du Ministère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impose quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que

gronder au loin, se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux. C'est alors qu'ils pèsent les avantages & les défavantages de la résistance; qu'ils mesurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élevent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la division s'éleve entre les esprits, & que la société se partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent sous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce sang avec une douce satisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guere de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce sont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'est la mollesse qui s'épouvante & n'ose faire l'échange de son repos contre des périls honorables. C'est la vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'est surtout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernements, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître: c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siècle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de constance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus.

Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant pour la philosophie, de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la superstition a béni les chaînes des peuples; où tant de fois les Prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit sa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & si l'on peut croire que la Divinité daigne abaisser ses regards sur les malheureuses querelles des hommes, elle aimoit mieux sans doute voir son sanctuaire consacré à cet usage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adressoient ses ministres. Ces discours devoient produire un grand effet; & lorsqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppression, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitants de Massachusset dédaignent jusqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du désastre de la capitale. Ils ne songent qu'à resserrer avec les Bostoniens les liens qui les unissent, disposés à s'ensévelir sous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les Provinces s'attachent à la cause de Boston, & leur affection augmente à proportion du malheur & des souffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de chose près d'une résistance si sévèrement punie, elles sentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'est que différée, & que toute la grace dont peut se flatter la plus favorisée, fera d'être la dernière sur qui s'appesantira un bras oppresseur.

Ces dispositions à un soulèvement général sont augmentées par l'acte contre Boston, qu'on voit cir-

culer dans tout le continent sur du papier bordé de noir, emblème du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude se communique d'une maison à l'autre. Les citoyens se rassemblent & conversent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, sortent de toutes les presses.

» Les sévérités du Parlement Britannique contre
» Boston, dit-on dans ces imprimés, doivent faire
» trembler toutes les Provinces Américaines. Il ne
» leur reste plus qu'à choisir entre le fer, le feu,
» les horreurs de la mort, & le joug d'une obéif-
» sance lâche & servile. La voilà enfin arrivée cette
» époque d'une révolution importante, dont l'é-
» vénement heureux ou funeste fixera à jamais les
» regrets ou l'admiration de la postérité.

» Serons-nous libres, ferons-nous esclaves? C'est
» de la solution de ce grand problème que va dé-
» pendre, pour le présent, le sort de trois millions
» d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou la mi-
» sère de leurs innombrables descendants.

» Réveillez-vous donc, ô Américains! jamais la
» région que vous habitez ne fut couverte d'aussi
» sombres nuages. On vous appelle rebelles, parce
» que vous ne voulez être taxés que par vos re-
» présentants. Justifiez cette prétention par votre
» courage, ou scellez-en la perte de tout votre
» sang.

» Il n'est plus temps de délibérer. Lorsque la
» main de l'oppresseur travaille sans relâche à vous
» forger des chaînes, le silence seroit un crime, &
» l'inaction une infamie. La conservation des droits
» de la république : voilà la loi suprême. Celui-là
» seroit le dernier des esclaves, qui, dans le péril
» où se trouve la liberté de l'Amérique, ne feroit
» pas tous ses efforts pour la conserver”.

Cette disposition étoit commune; mais l'objet

important, la chose difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité, de la force, de la consistance. C'est ce concert qui, d'une multitude de parties éparées & toutes faciles à briser, compose un tout dont on ne vient point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fut saisie par les Provinces de New-Hampshire, de Massachusset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New-Yorck, de New-Jersey, des trois Comtés de la Delaware, de Pensilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles se joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de Septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la metropole avec ses colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux; c'est la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le Parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguise le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémisphère s'occupe de sa défense. Les citoyens y deviennent soldats. Les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrasement.

Gage, Commandant des troupes royales, fait partir de Boston, dans la nuit du 18 Avril 1775, un dé-

tachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts, continue rapidement sa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il se voit assailli, dans un espace de quinze milles, par une multitude furieuse, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le sang Anglois, tant de fois versé en Europe par des mains Angloises, arrose à son tour l'Amérique, & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés, les mois suivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

» Il n'est point mort, dit l'orateur, il ne mourra
» pas cet excellent citoyen. Sa mémoire sera éternel-
» nellement présente, éternellement chère à tous
» les gens de bien, à tous ceux qui aimeront leur
» patrie. Dans le cours borné d'une vie de trente-
» trois ans, il avoit déployé les talents de l'homme
» d'Etat, les vertus d'un sénateur, l'ame du héros”.

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, appro-
» chez-vous du corps sanglant de Warren. Lavez
» de vos pleurs ses blessures honorables : mais ne
» vous arrêtez pas trop long-temps auprès de ce
» cadavre inanimé. Retournez dans vos demeures
» pour y faire détester le crime de la tyrannie.
» Qu'à cette peinture horrible, les cheveux de vos
» enfants se dressent sur leurs têtes ; que leurs yeux
» s'enflamment ; que leurs fronts deviennent mena-
» çants ; que leurs bouches expriment l'indignation.
» Alors, alors, vous leur donnerez des armes ; &
» votre dernier vœu sera qu'ils reviennent vain-
» queurs, ou qu'ils finissent comme Warren”.

Les troubles qui agitoient Massachusset se répétoient dans les autres Provinces. Les scenes n'y étoient pas, à la vérité sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoié des forts, des armes, des munitions ; par-tout ils expulsoiént leurs chefs & les autres agents du gouvernement ; par-tout ils maltraitoiént ceux des habitants qui paroissoiént favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenants portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en est donné à George Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau Général vole à Massachusset, pousse de poste en poste les troupes royales, & les force à se renfermer dans Boston. Six mille de ces vieux soldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & pressés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 Mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un asyle dans la Nouvelle-Ecosse, restée, ainsi que la Floride, fidelle à ses anciens maîtres.

XLII.
Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Ce succès fut le premier pas de l'Amérique Angloise vers la révolution. On commença à la desirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la justifioient. Ces principes, nés en Europe & particulièrement en Angleterre, avoient été transplantés en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumieres, & l'on disoit :

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au hasard sur ce globe, environné de tous les maux de la nature, obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des aliments, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe dont il croit être le maître: l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois, où leur nombre diminue de siècle en siècle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine, tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécessité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.

Ainsi la société est née des besoins des hommes ; le gouvernement est né de leurs vices. La société tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La société est la première ; elle est dans son origine indépendante & libre ; le gouvernement a été institué pour elle, & n'est que son instrument. C'est à l'une à commander, c'est à l'autre à la servir. La société a créé la force publique ; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la consacrer toute entière à son usage. Enfin, la société est essentiellement bonne ; le gouvernement, comme on le fait, peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'est pas. Que nous avons tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits où il y a inégalité de talents ou de force, & nulle garantie, nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense, cela n'est pas ; & je ne fais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation, ce n'est pas de la détruire, c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfants en marâtre, en créant des enfants débiles & des enfants forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; surtout si l'on remonte à un temps antérieur à toute législation, temps où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législa-

teurs se font-ils donc proposé? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une forte d'égalité artificielle, qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promene indistinctement sur toutes les têtes: mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tint.

Qu'en est-il résulté? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes espèces d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres; mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, quelles qu'ayent été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du serment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-elles obligatoires pour leurs descendants? Il n'en est rien; & il est impossible que vous, Anglois, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballotés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rébellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philosophe; & l'on fait bien que ce ne sont pas nos spéculations

qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patients que nous. Je vais donc suivre mon objet, sans en redouter les suites. Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont; s'ils sont malheureux, ce ne seront ni vos opinions, ni les miennes; ce sera l'impossibilité de souffrir davantage & plus long-temps qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'oppresser appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choisit pour soi. On ne sauroit vouloir ni choisir pour un autre; & il seroit insensé de vouloir, de choisir pour celui qui n'est pas encore né, pour celui qui est à des siècles de son existence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de son pays, n'en puisse aller chercher ailleurs une meilleure. Point de société qui n'ait à changer la sienne, la même liberté qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les sociétés en sont comme au premier moment de leur civilisation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux seroit sans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur sans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'est nulle forme de gouvernement dont la prérogative soit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier, ou il y a mille ans, ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle Puissance, si respectable, si sacrée qu'elle soit, autorisée à regarder l'Etat comme sa propriété.

Quiconque pense autrement est un esclave. C'est un idolâtre de l'œuvre de ses mains.

Quiconque pense autrement est un insensé qui

se dévoue à une misere éternelle, qui y dévoue sa famille, ses enfants, les enfants de ses enfants, en accordant à ses ancêtres le droit de stipuler pour lui lorsqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce monde a commencé ou par le consentement des sujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne prescrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle, que, par sa nature, toute Puissance tend au despotisme, chez la nation même la plus ombrageuse, chez vous, Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais Souverain, ou du moins un mauvais Ministre, avec aussi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ses droits, ni la juste idée, ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui oïoit se croire ou s'appeler libre; & cependant une administration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuse, vous précipite impérieusement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos especes circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramassé dans votre trésor, suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne fait par quel incroyable prestige cette monnoie fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jeter dans le décri. Il ne faut

qu'une allarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instinct qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que deviendrez-vous lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, ce sont des rebelles.... Des rebelles! & pourquoi? parce qu'il ne veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses lois, de son commerce; l'imposer comme il lui plaît; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires est serf, oui il est serf; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la suite est la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est une hydre à mille têtes, qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppression exercée par un tyran

ran rassemble toute l'indignation sur lui seul. Le même crime commis par une nombreuse société, en disperse l'horreur & la honte sur une multitude qui ne rougit jamais. C'est le forfait de tous, ce n'est le forfait de personne; & le sentiment du désespoir égaré ne sait où se porter.

Mais ce sont nos sujets.... Vos sujets! pas plus que les habitants de la Province de Galles ne sont les sujets du Comté de Lancastre. L'autorité d'une nation sur une autre ne peut être fondée que sur la conquête, le consentement général, ou des conditions proposées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le consentement des aïeux ne peut obliger les descendants, & il n'y a point de condition qui ne soit exclusive du sacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'est d'un prix qui lui soit comparable. C'est le discours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent est la nôtre.... La vôtre! c'est ainsi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais soit. La charte de concession ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de concessions de chartes qui accordent ce dont on n'est pas le maître, ce qu'en conséquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonstances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un pacte signé par leurs ancêtres? Ou confessez la vérité de ce principe, ou rappelez les descendants de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chasser que nous n'ayons de nous séparer de vous, vous disent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre?

Ce sont des ingrats, nous sommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenseurs ; nous nous sommes endettés pour eux.... Dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défense, c'est comme vous auriez pris celle du Sultan de Constantinople, si votre ambition ou votre intérêt l'eussent exigé. Mais ne se sont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions ; en recevant exclusivement vos marchandises au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre ; en s'assujettissant aux prohibitions qui gênoient leur industrie, aux restrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas secourus ? Ne se sont-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorsque vous leur avez adressé vos demandes, comme il convient d'en user avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus, si ce n'est lorsque leur appuyant la baïonnette sur la poitrine, vous leur avez dit : *Vos trésors ou la vie ; mourez ou soyez mes esclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaiteurs, vous avez le droit d'être oppresseurs ? Quoi ! les nations aussi se feront-elles de la reconnaissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne soit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux, il est beau, il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps est avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'Etat, chaque nouveau citoyen qui vient respirer l'air de la pa-

trie qu'il s'est faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres, s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paye cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité, c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale, en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grece furent liées par des services réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée ?

Notre honneur est engagé. . . . Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé ? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir ? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes ? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux . . . J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'affervissement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le

souvenir de vos atrocités fera récent, & le fruit vous en fera ravi. Alors il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi ; si alors les Américains entreprennent sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux, que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre Parlement, ni adopter nos constitutions.... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.... C'est-à-dire, que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentants, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées & vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendants de nous... Ne l'êtes-vous pas d'eux ?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramènera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux... Ce seroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissions contre eux, comme on sévit contre des enfants insensés.... Leur intérêt ! leur bien ! Et

qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne feroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui, sous prétexte de régir, voulût usurper ? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen ?

Nous sommes la mere-patrie... Quoi, toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mere-patrie ! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un temps où l'autorité des peres & des meres sur leurs enfants cesse ; & ce temps est celui où les enfants peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutelle qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutelle ne se changeoit pas pour nous en une contrainte insupportable ; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre ; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des Gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avi-

lis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence des tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mere-patrie; mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature en nous favorisant, trompe vos vœux secrets; ou plutôt vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mere? Est-ce une patrie? Ah! dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce, qui, devenue mere, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre Souverain? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solennel despote du Canada? Faudroit-il alors qu'ils ratifiasent cette extravagante concession? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéissent au Souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prissent les armes contre vous s'il l'ordonnoit? Le Roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y sauroit publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'incon-

vénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, si votre gouvernement se perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse ?

Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons, & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos Provinces se gouvernant à sa manière, ayant ses loix & prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte....

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilege qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilege. Mais séparés de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions ? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés ; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilege, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger, & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts

à toutes les nations, & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent partout où il vous plaît, & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez, & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçants; & parce que votre compagnie des Indes périltoit, il falloit que les Américains réparassent ses pertes. Et vous les appelez vos concitoyens; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez, allez; cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire n'est que celle des animaux imbécilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches, que la moindre menace ameneroit tremblants & consternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raison de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave secouant le joug Espagnol; & ce joug, vous seriez étonnés, vous leurs descendants, que vos compatriotes, vos freres, ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines, eussent préféré d'en arroser la terre, & de mourir plutôt que de vivre esclaves? Un étranger, sur le-

quel vous eussiez formé les mêmes prétentions, vous auroit défarmés, si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *Enfonce le poignard, ou laisse-moi libre ; & vous égorgez votre frere ; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frere ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de sa liberté & attentant à la liberté d'autrui ? Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre ? Hélas ! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des Rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez partout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élevent de toutes les contrées de la terre.*

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'éleve dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est temps ; expiez l'ancien fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté ; il ne veut pas que la servitude avilisse & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, appro-

chez-la des autels. Ce fera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité le lira un jour avec un saint respect : elle dira : voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

XLIII. Lorsque la cause de vos colonies étoit débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellents plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adresser, le voici.

Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies.

» Je ne vous parlerai point, Messieurs, de la justice ou de l'injustice de vos prétentions. Je ne suis pas assez étranger aux affaires publiques pour ignorer que cet examen préliminaire & sacré dans toutes les autres circonstances de la vie, seroit déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel espoir vous pouvez avoir de réussir, & si vous serez les plus forts, quoique ce sujet vous parût peut-être de quelque importance, & que je puisse vraisemblablement m'en promettre votre attention. Je ferai plus : je ne comparerai point les avantages de votre situation si elle réussit, avec les suites qu'elle aura si vous manquez de succès. Je ne vous demanderai point jusqu'à quand vous avez résolu de servir vos ennemis. Mais je supposerai tout d'un coup que vous avez réduit vos colonies au degré de servitude que vous en exigez. Apprenez-moi seulement comment vous les y fixerez. Par une armée subsistante ? Mais cette armée qui vous épui-
» fera d'hommes & d'argent, suivra-t-elle ou ne

» suivra-t-elle pas l'accroissement de la population ?
» Il n'y a que deux réponses à faire à ma question ;
» & de ces deux réponses , l'une me semble absurde ,
» & l'autre vous ramene au point où vous êtes .
» J'y ai beaucoup réfléchi ; & si je ne me trompe ,
» j'ai découvert le seul parti raisonnable & sûr que
» vous ayez à prendre . C'est aussi-tôt que vous
» vous ferez rendus les maîtres , d'arrêter les progrès
» de la population , puisqu'il vous paroît plus
» avantageux , plus honnête & plus décent de dominer
» sur un petit nombre d'esclaves , que d'avoir pour
» égaux & pour amis une nation d'hommes libres .

» Mais , me demanderez-vous , comment arrêtera-t-on
» les progrès de la population ? L'expédient pourroit
» révolter des ames foibles , des esprits pusillanimes ;
» mais heureusement il n'en est point dans cette auguste
» assemblée . C'est d'égorger sans pitié la plus grande
» partie de ces indignes rebelles , & de réduire le reste
» à la condition des nègres . Ces braves & généreux
» Spartiates , si vantés dans les histoires anciennes &
» modernes , vous en ont donné l'exemple . Comme eux ,
» la tête enveloppée de leur manteau , nos concitoyens
» & nos satellites iront la nuit clandestinement massacrer
» les enfants de nos Ilotes à côté de leurs meres ,
» & ne laisseront vivre que le nombre suffisant pour leurs
» travaux & notre sûreté » .

Anglois ! vous frémissez à cette horrible proposition ,
& vous demandez quel parti l'on pourroit prendre .
Vainqueurs ou vaincus , voilà ce qui vous convient .
Si le ressentiment , excités par vos barbaries , peut se
calmer ; si les Américains peuvent fermer les yeux sur
les ravages qui les entourent ; si , en marchant sur les
ruines de leurs villes incendiées ,

de leurs habitations détruites, sur les offemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes ; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme, s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos discours, & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins foudroyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaisseaux de leurs côtes ; & s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente, & qu'il dise :

» O vous ! nos citoyens & nos anciens amis ;
» permettez-nous ce titre, nous l'avons profané,
» mais notre repentir nous rend dignes de le re-
» prendre, & nous aspirons désormais à la gloire
» de le conserver. Nous confessons en présence de
» ce ciel & de cette terre qui en ont été les té-
» moins, nous confessons que nos prétentions ont
» été injustes & nos procédés barbares. Oubliez-
» les comme nous. Relevez vos remparts & vos
» forteresses. Rassemblez-vous dans vos paisibles
» habitations. Effaçons jusqu'à la dernière goutte
» du sang qui a coulé. Nous admirons l'esprit gé-
» néreux qui vous a dirigés. C'est le même auquel
» dans des circonstances semblables nous avons dû
» notre salut. Oui, c'est à ces marques sur-tout que
» nous vous reconnoissons pour nos concitoyens &
» pour nos frères. Vous voulez être libres, soyez
» libres. Soyez-le dans toute l'étendue que nous
» avons attachée nous-mêmes à ce nom sacré. Ce
» n'est pas de nous que vous tenez ce droit. Nous
» ne pouvons ni vous le donner, ni vous le ravir.
» Vous l'avez reçu comme nous de la nature, que
» le crime & le fer des tyrans peuvent combattre,

» mais que le crime & le fer des tyrans ne peuvent détruire. Nous ne prétendons à aucune sorte de supériorité sur vous. Nous n'aspirons qu'à l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous suffit. Nous connoissons trop bien le prix inestimable de nous gouverner par nous-mêmes, pour vouloir désormais vous en dépouiller.

» Maîtres & arbitres suprêmes de votre législation, si vous pouvez dans vos Etats vous créer un meilleur gouvernement que le nôtre, nous vous en félicitons d'avance. Votre bonheur ne nous inspirera d'autre sentiment que le desir de vous imiter. Formez-vous des constitutions adaptées à votre climat, à votre sol, à ce monde nouveau que vous civilisez. Qui peut mieux connoître que vous vos propres besoins ? Des ames fières & vertueuses telles que les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix qu'à celles qu'elle se donneront elles-mêmes. Tout autre joug seroit indigne d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous ne vous demandons que de vous conformer à notre usage dans l'affiette de l'impôt. Nous vous présenterons l'état de nos besoins, & vous assignerez de vous-mêmes la juste proportion entre vos secours & vos richesses.

» D'ailleurs, exercez votre industrie, comme nous exerçons la nôtre ; exercez-la sans limites. Mettez à profit les bienfaits de la nature & les contrées fécondes que vous habitez. Que le fer de vos mines, les laines de vos troupeaux, la dépouille des animaux sauvages errants dans vos bois, façonnés dans vos manufactures, prennent sous vos mains une valeur nouvelle. Que vos ports soient libres. Allez exposer vos denrées & les productions de vos arts dans toutes les parties du monde ; allez chercher celles dont vous

» avez besoin. C'est un de nos privileges, qu'il soit
» aussi le vôtre. L'empire de l'Océan, que nous
» avons conquis par deux siècles de grandeur & de
» gloire, vous appartient comme à nous. Nous se-
» rons unis par les liens du commerce. Vous nous
» apporterez vos productions que nous accepterons
» de préférence à celles de tous les autres peuples,
» & nous espérons que vous préférerez les nôtres
» à celles de l'étranger, sans toutefois que vous y
» soyez astreints par aucune loi, que par celle de
» l'intérêt commun, & le titre de concitoyens &
» d'amis.

» Que vos vaisseaux & les nôtres, décorés du
» même pavillon, couvrent les mers, & que des
» deux côtés il s'éleve des cris de joie lorsque
» ces vaisseaux amis se rencontreront au milieu des
» déserts de l'Océan. Que la paix renaisse, que la
» concorde dure à jamais entre nous. Nous con-
» cevons enfin que la chaîne d'une bienveillance
» réciproque est la seule qui puisse lier des Empires
» aussi éloignés, & que tout autre principe d'unité
» seroit injuste & précaire.

» Que sur ce nouveau plan d'une amitié éter-
» nelle, l'agriculture, l'industrie, les loix, les arts,
» & la première de toutes les sciences, celle de
» faire le plus grand bien des Etats & des hommes,
» se perfectionne parmi vous. Que le récit de votre
» bonheur appelle autour de vos habitations tous
» les infortunés de la terre. Que les tyrans de tous
» les pays, que tous les oppresseurs, ou politiques
» ou sacrés, sachent qu'il existe un lieu dans le
» monde où l'on peut se dérober à leurs chaînes;
» où l'humanité flétrie a relevé sa tête; où les moi-
» sons croissent pour le pauvre; où les loix ne sont
» plus que le garant de la félicité; où la religion
» est libre & la conscience a cessé d'être esclave;

» où la nature enfin semble vouloir se justifier d'a-
» voir créé l'homme, & le gouvernement si long-
» temps coupable sur toute la terre répare enfin
» ses crimes. Que l'idée d'un pareil asyle épouvante
» les despotes & leur serve de frein : car si le bon-
» heur des hommes leur est indifférent, ils sont du
» moins ambitieux & avarés, & veulent conserver
» & leur pouvoir & leurs richesses.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos amis !
» nous-mêmes nous profiterons de votre exemple.
» Si notre constitution s'altérait ; si la richesse pu-
» blique corrompoit la Cour, & la Cour la nation ;
» si nos Rois, à qui nous avons donné tant d'exem-
» ples terribles, les oublioient enfin ; si nous étions
» menacés, nous qui étions un peuple auguste, de
» ne devenir que le plus lâche & le plus vil des
» troupeaux, en nous vendant nous-mêmes, le
» spectacle de vos vertus & de vos loix pourroit
» nous ranimer. Il rappelleroit à nos cœurs avilis,
» & le prix & la grandeur de la liberté ; & s'il faut
» que cet exemple devienne impuissant, s'il faut
» que l'esclavage, suite de la corruption vénale,
» s'établisse un jour dans ce même pays, qui a été
» inondé de sang pour la cause de la liberté, & où
» nos peres ont vu les échafauds dressés pour les
» tyrans : alors nous abandonnerons en foule cette
» terre ingrate livrée au despotisme, & nous lais-
» serons le monstre régner sur un désert. Vous nous
» recevrez alors en qualité d'amis & de freres. Vous
» partagerez avec nous ce sol, cet air libre comme
» les ames de leurs généreux habitants ; & grace à
» vos vertus, nous retrouverons encore l'Angle-
» terre & une patrie.

» Voilà, braves concitoyens, & notre espérance
» & nos vœux. Recevez donc nos serments, gages
» d'une si sainte alliance. Invoquons pour rendre

» ce traité plus solemnel, invoquons nos ancêtres
» communs, qui tous ont été animés de l'esprit de
» liberté comme vous, & n'ont pas craint de mou-
» rir pour la défendre. Attestons la mémoire des
» fondateurs illustres de vos colonies, celle de vos
» augustes législateurs, du philosophe Locke, qui
» le premier sur la terre fit un code de tolérance,
» du vénérable Penn, qui le premier fonda une
» ville de freres. Les ames de ces grands hommes
» qui, dans ce moment, sans doute, ont les yeux
» fixés sur nous, sont dignes de présider à un traité
» qui doit assurer la paix de deux mondes. Jurons
» en leur présence, jurons sur ces mêmes armes
» avec lesquelles vous nous avez combattus, de rester
» à jamais unis & fideles; & quand nous aurons
» prononcé tous ensemble un serment de paix, pre-
» nez alors ces mêmes armes, transportez-les dans
» un dépôt sacré, où les peres les montreront à
» chaque génération nouvelle; & là, gardez-les
» fidèlement d'âge en âge pour les tourner un jour
» contre le premier, soit Anglois, soit Américain,
» qui osera proposer de rompre cette alliance,
» également utile, également honorable pour les
» deux peuples ».

A ce discours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionales retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendrissement le nom de leurs freres Anglois, le nom de la mere-patrie. Les feux de la joie succedent aux incendies de la discorde; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre Parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer? La raison s'y fera-t-elle entendre, ou persévérera-t-il dans sa folie? Sera-t-il le défenseur des peuples

peuples ou l'instrument de la tyrannie des Ministres ? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre , ou des édits dictés par la Cour ? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révéés retentissent de harangues pleines de modération & de sagesse. La douce persuasion y paroît couler des levres des orateurs les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espoir. Tout-à-coup une voix , organe du despotisme & de la guerre , suspend cette émotion délicieuse.

» Anglois , s'écrie un déclamateur forcené , pouvez-vous balancer un moment ? Ce sont vos droits , vos intérêts les plus importants ; c'est la gloire de votre nom qu'il faut défendre. Ces grands biens ne sont pas attaqués par une Puissance étrangère. Un ennemi domestique les menace. Le danger est plus grand , l'outrage est plus sensible.

» Entre deux peuples rivaux & armés pour des prétentions mutuelles , la politique peut quelquefois suspendre les combats. Contre des sujets rebelles , la plus grande faute est la lenteur , toute modération est foiblesse. L'étendard de la révolte fut levé par l'audace , qu'il soit déchiré par la force. Tombe , tombe sur les mains qui l'ont déployé , le glaive de la justice. Hâtons-nous. Pour étouffer les révolutions , il est un premier moment qu'il faut saisir. Ne donnons pas aux esprits étonnés , le temps de s'accoutumer à leur crime ; aux chefs , le temps d'affermir leur pouvoir ; au peuple , celui d'apprendre à obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple , dans la révolte , est presque toujours entraîné par un mouvement étranger. Ni sa fureur , ni sa haine , ni son amour ne lui appartiennent. On lui donne ses passions comme ses armes. Déployons à ses yeux la force & la majesté de l'Empire Britannique. Il va tomber à

» nos pieds ; il passera en un instant de la terreur
» au remords , du remords à l'obéissance. S'il faut
» user de la sévérité des armes , point de ménage-
» ment. Dans la guerre civile , la pitié est la plus
» fausse des vertus. Le glaive une fois tiré ne doit
» plus s'arrêter que par la soumission. C'est à eux
» désormais à répondre au ciel & à la terre de leurs
» propres malheurs. Songez qu'une sévérité passa-
» gere , dans ces contrées rebelles , doit nous af-
» surer l'obéissance & la paix pour des siècles.

» Pour suspendre nos coups , pour défarmer nos
» bras , on nous dit , on nous répète que ce pays
» est peuplé de nos concitoyens , de nos amis , de
» nos frères. Quoi , invoquer en leur faveur des
» noms qu'ils ont outragés , des liens qu'ils ont rom-
» pus ! Ces noms , ces liens sacrés sont ce qui les
» accuse & qui les rend coupables. Depuis quand
» ces titres si révéérés n'imposent-ils des devoirs qu'à
» nous ? Depuis quand des enfants rebelles ont-ils
» le droit de s'armer contre leur mère , de lui ravir
» son héritage , de déchirer son sein ? Ils parlent de
» liberté. Je respecte ce nom comme eux : mais
» cette liberté est-elle de l'indépendance ? Est-elle
» le droit de renverser une législation établie &
» fondée depuis deux siècles ? Est-elle le droit d'u-
» surper tous les nôtres ? Ils parlent de liberté , &
» moi je parle de la suprématie & de la puissance
» souveraine de l'Angleterre.

» Quoi , s'ils avoient à former quelques plaintes ,
» s'ils refusoient de porter avec nous une foible
» portion du fardeau qui nous accable , & de s'asso-
» cier à nos charges comme nous les associons à
» notre grandeur , n'avoient-ils d'autre voie que
» celle de la révolte & des armes ! On les appelle
» nos concitoyens & nos amis , & moi je ne vois en
» eux que les persécuteurs & les ennemis les plus

» cruels de notre patrie. Nous avons des ancêtres
» communs; oui, sans doute : mais ces respectables
» aïeux, je les évoque moi-même avec confiance.
» Si leurs ombres pouvoient reprendre ici leur
» place, leur indignation égaleroit la nôtre. Avec
» quel courroux ces vertueux citoyens entendraient
» que ceux de leurs descendants qui se sont fixés
» au-delà des mers n'ont pas plutôt senti leurs for-
» ces, qu'ils en ont fait le coupable essai contre
» leur patrie; qu'ils se sont armés contre elle de ses
» propres bienfaits? Oui tous, jusqu'à cette secte
» pacifique à qui son fondateur inspira le devoir
» de ne jamais tremper ses mains dans le sang; eux
» qui ont respecté les jours & les droits des peuples
» sauvages; eux qui, par enthousiasme de l'hu-
» manité, ont brisé les fers de leurs esclaves: au-
» jourd'hui également infidèles à leur pays & à leur
» religion, ils arment leurs mains pour le carnage;
» & c'est contre vous. Ils traitent tous les hommes
» de frères, & vous, vous seuls de tous les peuples
» êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde
» que les sauvages Américains, que les negres de
» l'Afrique leur sont désormais moins étrangers que
» les citoyens de l'Angleterre.

» Arméz-vous. Vengez vos droits offensés. Ven-
» gez votre grandeur trahie. Déployez cette puis-
» sance qui se fait redouter dans l'Europe, dans
» l'Afrique & dans l'Inde, qui a si souvent étonné
» l'Amérique elle-même; & puisqu'entre un peu-
» ple souverain & le sujet qui se révolte, il n'y a
» plus désormais d'autre traité que la force, que
» la force décide. Conservez, reprenez cet univers
» qui vous appartient, & que l'ingratitude & l'au-
» dace veulent vous ravir ».

Les sophismes d'un rhéteur véhément, appuyés XLIV.
par l'influence du trône & par l'orgueil national, L'Angleter-
re se déter-

mine à ré-
duire les
colonies par
la force.

étouffent , dans la plupart des représentants du peuple , le desir d'un arrangement pacifique. Les résolutions nouvelles ressemblent aux résolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du despotisme. On leve des armées ; on équipe des flottes. Les Généraux , les Amiraux font voile vers le Nouveau-Monde , avec des ordres , avec des projets destructifs & sanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable , les Américains s'étoient bornés à une résistance que les loix Angloises , elles-mêmes , autorisoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même , auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues , n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin , ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un Empire sous les ailes duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphere pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau , étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Ce fut l'effet que produisit un ouvrage , intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine , sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais , disoit l'Auteur de cet écrit célèbre , jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une Province , c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour , c'est celui

des siècles. Le présent va décider d'un long avenir ; & plusieurs centaines d'années après que nous ne ferons plus , le soleil , en éclairant cet hémisphère , éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout est changé. Dès qu'on a pris les armes , dès que la première goutte de sang a coulé , le temps des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transportés dans un siècle nouveau.

Des ames timides , des ames qui mesurent l'avenir par le passé , croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante ; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue ; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation , ainsi que d'homme à homme , qui peut avoir la force & le droit de me protéger , peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur , pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe , les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des Cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre , nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous , séparons-nous. La neutralité , le commerce & la paix : voilà les fondements de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veut la nature , la nécessité & le temps. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain , des dissensions & des dettes.

Si nous voulons assurer son bonheur , séparons-nous. Si nous sommes peres, si nous aimons nos enfants, séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la Cour & les Ministres d'un climat étranger! Quoi, attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallut ainsi chercher à travers l'Océan! Non, pour un grand Etat, il faut que le centre & le siege du pouvoir soit dans l'Etat même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appesantit; & les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitants d'une isle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit par-tout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu, il ne peut renaitre. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves; l'Amérique, qu'elle sentoit également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment, plus de traité. Il seroit signé par la haine & la dé-

fiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel seroit le fruit d'un accommodement? votre ruine. Vous avez besoin de loix, vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation Angloise? Elle est jalouse de votre accroissement. Le Roi? Il est votre ennemi. Vous-mêmes dans vos assemblées? Ne vous souvenez-vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du Monarque qui veut vous subjuguier? Ce droit seroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes, elles seront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce, ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne fera plus qu'une guerre fourde, celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre; ce sera dans l'ordre politique un assassinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foiblesse, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre: voilà votre sort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité, une juste défense, nos malheurs, ceux de nos enfants, les excès commis contre nous. Nos droits sont notre titre auguste de nation. C'est au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre est désormais le seul tribunal qui existe pour nous. Eh bien, puisqu'il faut combattre, que ce soit du moins pour une cause qui en soit digne, & qui nous paie & de nos trésors & de notre sang. Quoi, nous exposerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant sous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'est-à-dire, pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre esclavage? Quoi, ce sera à la lueur des incen-

dies ; ce sera sur la tombe de nos peres , de nos enfants , de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs ! & tout couverts de notre sang , ils daigneront nous pardonner ! Ah , nous ne ferions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe , d'indignation pour l'Amérique , de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir , nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté seule peut nous absoudre. La liberté , & une liberté entière , est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je ? Dès ce moment , elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits ; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous , la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendants.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le temps de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'otage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui , par sa constitution même , est l'alliée nécessaire des Rois ; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression ; cette noblesse avide de droits & de titres , pour qui , dans les temps de révolutions & de crise , le peuple n'est qu'un instrument , pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux , d'hommes laborieux & fiers , propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rusti-

ques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talents inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent, que les héros se montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ses succès : voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerons d'hommes & de richesses, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de Provinces? Il faut pour une pareille union que chaque peuple sente à la fois, & sa faiblesse, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames, & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul esprit errant de toute part, forme le génie des Etats, & que toutes les forces dispersées deviennent, en se rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs, nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus, & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils seroient impuissants.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hom-

mes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre-humain enseveli sous une inondation générale du globe. Une seule famille survécut, & fut chargée par l'Être suprême de renouveler la terre. Nous sommes cette famille. Le despotisme a tout inondé, & nous pouvons renouveler le monde une seconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du sort d'une race d'hommes plus nombreuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant, & que l'espérance de l'univers soit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons, un jour elles se promèneront avec leurs fers sur nos tombeaux, & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour devise ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rebelles que nos insolents oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due, nous assurer des alliés parmi les Puissances, imprimer le respect même à nos ennemis; & si nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais je le répète : hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyons étonnés de no-

tre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le temps de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages, & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

Tel étoit le fond des sentiments & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis, qui, depuis long-temps, demandoient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 Juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

XLV.
Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome ! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux, qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, éleverent ce grand édifice ? Hancock, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante : mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux : IL ARRACHA LA Foudre au ciel et le Sceptre aux Tyrans. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au

milieu des respectables personnages de ton aréopage ; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai désiré ; & mes dernières paroles feront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle, elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste, & on y lut : que l'histoire de la nation Angloise & de son Roi n'offrira à l'avenir, qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient également à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces Provinces.

Elle dira que son Monarque a refusé son consentement aux loix les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentants, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laissé, après cette dissolution, les Etats trop long-temps sans représentants, & par conséquent exposés aux inconvénients résultant du défaut d'assemblée.

Qu'il s'est efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturalisation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terrains dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans sa dépendance, en statuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs salaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoient notre substance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces considérables, sans le consentement du pouvoir législatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile, & même supérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maisons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous imposer des taxes sans notre aveu; pour nous priver, dans plusieurs cas, de nos jugements par jurés; pour nous transporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, supprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement; pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouvernement dans les Provinces Américaines, en nous déclarant déchu de sa protection, & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits prisonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs freres, ou à périr eux-mêmes par des mains si cheres.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines, & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitants les sauvages barbares, accoutumés

à tout massacrer , sans distinction de rang , de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangères , chargées de consommer l'ouvrage de la désolation & de la mort.

Et qu'un Prince , dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie , n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le sang , par la religion & par l'habitude , devoit être soutenue par un grand concert de volontés , par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnerent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain , toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque Province eut une assemblée formée par les représentants des divers districts , & en qui résidoit la puissance législative. Son Président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens ; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient ; de pourvoir à l'armement , à la subsistance des troupes , & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le temps de sa gestion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les Provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand Conseil de la nation , quoique composé des députés de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais quelques personnes ont jugé que l'institu-

tion de ce corps n'étoit pas aussi bien combinée que la législation des Provinces. Il semble en effet que des Etats fédératifs, qui sortent de la condition de sujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent sans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'Etat entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il semble que dans ces moments de révolution, la volonté publique ne fauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il est nécessaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défense commune, soient décidées par les représentants communs du corps de l'Etat : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque Province, & les délibérations transmises au congrès par les députés qui soumettroient l'avis de leurs Provinces à la pluralité. On ajoute enfin que si, dans les gouvernements affermis, il est bon que le peuple se repose avec confiance sur la sagesse de son Sénat, dans un Etat où la constitution se forme, où le peuple, encore incertain de son sort, redemande sa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens soient sans cesse au Conseil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils ayent les yeux toujours ouverts sur les représentants à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suisse, qui n'occupent qu'un terrain de peu d'étendue, &

où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les Provinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grece. Ces Etats étoient placés à peu de distance les uns des autres, presque resserrés dans les bornes du Péloponnese ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, semés sur un continent immense; occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés; séparés par des déserts, des montagnes, des golfes, & par une vaste étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque Province; si à chaque occasion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres, &, pour ainsi dire, un nouveau pouvoir aux représentants, ce corps resteroit sans activité. Les distances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs, ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de représentants trahisse, par corruption ou par faiblesse, les intérêts qui lui sont confiés. C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exhale & s'enflamme. C'est-là que réside, dans sa vigueur, le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un temps où toute fonction publique est un danger, & tout suffrage est un honneur; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice
d'un

d'un monument auguste qui s'éleve. Les craintes que les partisans du système contraire pourroient avoir sur cet objet paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du Sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua : Je leve l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je désavoue d'avance, & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment : mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais, & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque, dans le mois de Mars, Hopkins enle-

voit de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre ; lorsqu'au commencement de Mai , Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession ; lorsqu'en Juin , Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau Général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 Avril à Hallifax , il en étoit parti le 10 Juin pour se porter sur la petite isle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent successivement ; & le 28 Août , il débarqua sans opposition à l'Isle-Longue , sous la protection d'une flotte commandée par l'Amiral son frere. Les Américains ne montrerent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance & d'assez grandes pertes , ils se réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit su profiter de ses avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnerent la ville de New-Yorck beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'isle-Longue , & ils se replierent sur Kingsbrige ou le Pont du Roi , où tout paroissoit disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglois avoient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeoient les circonstances , les nouvelles levées qu'on leur oppoisoit auroient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassurer , & elles n'abandonnerent leurs retranchements que dans la nuit du premier au second Novembre ,

lorsque les mouvements qui se faisoient sous leurs yeux les convinquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Wafington, n'avoit pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il savoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, sont toujours funestes à l'étranger. Cette conviction le détermina à se replier sur le Jersey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hyver, par la connoissance du pays, par la nature du terrain qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages, il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile Province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout-à-coup il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cents avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient passer la riviere à la suite de ce petit nombre de fugitifs, & achever de les disperfer. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps se seroit faite sans opposition dans Philadelphie même, & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on dans le temps au Général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hyver. Il les prit, comme s'il ne fût pas

resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur salut commun. Le 25 Décembre, elles traversent la Delaware, & fondent inopinément sur Trenton, occupé par quinze cents des douze mille Hessois, si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois régiments Anglois sont également chassés de Princeton : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événements inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey, aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu elle revient à elle même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les Etats confédérés. Il en sortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 Juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses Généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là elle attaque,

elle bat les Américains le 11 Septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonné le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitants.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévastation. Resserré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins; & ce n'est qu'au travers des mers que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-Yorck par le Jersey, & sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglois languissoient en Pensilvanie, une grande scene s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au mois de Mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en Octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Bourgoyne à Ticonderago au mois de Juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important, avec perte de son artillerie, de ses munitions, de son arriere-garde.

Le Général Anglois étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée accrut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-Yorck par les rives de l'Hudson. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale, & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le succès, il auroit fallu que, pendant qu'une armée

descendrait le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Bourgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'allongeoient; ses vivres diminuoient; les Américains reprenant courage se rassembloient de toutes parts autour de lui. Enfin, ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 Octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui se rappelloient que les Suédois de Charles XII jusqu'alors invincibles, avoient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusoient pas les troupes Angloises, & blâmoient seulement l'imprudence de leur Général.

Cet événement, si décisif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de suite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévastations, de massacres, l'état des choses ne se trouva guere différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

XLVII.
Pourquoi
les Anglois
ne sont
point par-
venus à sou-
mettre les
Provinces
confédé-
rées,

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans son propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-temps, ses troupes étoient insultées dans Boston; il s'étoit formé dans la Province de Massachusset une autorité independante de la sienne; les autres colonies se dispoisoient à suivre cet exemple, sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous

les yeux du Parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs, & l'on y déclamoit encore après avoir long-temps déclamé. Le Sénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rebelle à ses décrets y feroit soumise par la force : mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les Etats libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entièrement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le temps de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses Rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agents qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui regne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutelle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette in-

novation n'eut pas de grands inconvénients tant que les événements roulerent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force, ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembloit trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un Monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans ses entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un Ministère sans harmonie & sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans la Parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui, peut-être, leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le Prince de ses confidents, ou, en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguier l'Amérique eût été suivi, mais avec plus de dignité, plus de force, & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des Provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima

mieux que cette immense partie de l'Empire Britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des Généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accorderent au soldat de trop longs repos ; ils employèrent à méditer le temps d'agir ; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvements. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit, qui, en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce système a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le temps ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers moments sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté, mais cet effroi qui naît de la supériorité des talents & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturel-

lement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop fervile aux principes & aux regles, des chefs peu habiles manquerent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté, les troupes ne pressoient pas leurs Officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le Parlement, ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou si quelques personnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui, dans les grandes villes, occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme, & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie; & cent mille hommes armés ne sont que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cede, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin, le régime & la subordination militaire, qui, à la voix d'un seul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir, acheve de changer en eux ces sentimens en principes, & en fait pour ainsi

dire la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte, qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique d'accord avec la constitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Aussi voit-on par l'histoire des révolutions arrivées dans cette île si orageuse, que le soldat Anglois, quoiqu'engagé pour sa vie, conserve pour la liberté politique une passion dont on se feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Hessois, les Brunswickois, les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux, tous également mécontents des Souverains qui les avoient vendus, mécontents du Prince qui les soudoyoit, mécontents de la nation qui méprisoient en eux des mercenaires? Ces braves gens n'avoient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs, ils avoient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des blessures.

L'esprit des armées Angloises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Le succès de la dernière guerre, l'extension que le commerce avoit reçu après la paix, les grandes acquisitions faites dans les Indes Orientales : tous ces moyens de fortune avoient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumerent le desir de nouvelles jouissances. Les grands en allerent puiser l'art dans les pays étrangers, sur-tout en France, &

en empoisonnerent leur pays. Des conditions supérieures, il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier, simple & réservé, succéda le goût du faste, de la dissipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement visité cette île si renommée, se croyoient sous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémisphere la passion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux superfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des Etats; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la discipline Européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr & terrible: vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, est réservée une épreuve plus difficile: celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons, que les moyens de guerre arriverent rarement au travers de tant de

mers, dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux, & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'opposèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans, ou même pour tout le temps que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur Province particulière étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les instruments nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés : mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit, en Angleterre, que le Parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'Empire

XLVIII.

Pourquoi les Provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquassent en doute cette autorité. Cependant le refus que faisoient les Américains de la reconnoître, n'indisposoit pas les esprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour soutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languissoient pas dans l'intérieur du Royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paisiblement de ses affaires, ou se livroit tranquillement à ses plaisirs. Tous attendoient sans impatience la fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroissoit pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer? Mais cette chaleur se foutint-elle? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naissante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion, & fouiller par des assassins l'étendard de la liberté. On l'a vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les Généraux ou leurs Lieutenants qui abandonneroient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste

son prisonnier : *Retourne vers ton chef ; & s'il te demande combien j'ai de troupes , réponds - lui que j'en ai assez ; que quand il parviendrait à les battre , il m'en resteroit encore assez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentiments étoient héroïques , mais rares , & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale , & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe , aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion , ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières , les usages , aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis , pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'administration n'y avoient pas changé , & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à favoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique , n'étoit guere propre à soulever une multitude , ou du moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder , ses moissons ravagées , ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités , ouvrage des troupes royales sur la côte , s'en joignirent

bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des Cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, fans que les deux Puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglants débats les peuples errants dans cette partie du nouvel hémisphere. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares.... » C'est, répondit-on » à ses sollicitations, c'est le démêlé d'un pere avec » ses enfants; il ne nous convient point d'entrer » dans cette brouillerie domestique.... Mais si les » rebelles venoient attaquer cette Province, ne nous » aideriez-vous pas à les repousser?... Depuis la » paix, la hache de la guerre est ensevelie à quarante brasses de profondeur.... Vous la trouveriez sûrement, si vous fouilliez la terre.... Le » manche en est pourri, & nous n'en pourrions » faire aucun usage. »

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. » Nous » avons entendu parler des différends survenus entre l'Ancienne & la Nouvelle-Angleterre, dit la » tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous » ne prendrons part à ces divisions atroces. La guerre » entre des freres est une chose étrange & nouvelle » dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laissé » aucun exemple de cette nature. Etouffez vos haines insensées, & qu'un ciel favorable dissipe le » sombre nuage qui vous enveloppe. »

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au fort des Américains. » Voilà seize schelings, leur dirent ces » bons sauvages : c'est tout ce que nous possédons.

» Nous

» Nous comptons en acheter du rum; nous boi-
» rons de l'eau. Nous irons chasser. Si quelques bê-
» tes tombent sous nos fleches, nous en vendrons
» les peaux ».

Mais avec le temps, les agents très-actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigenes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis, & parce que les distances ne lui avoient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on seroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'Océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui, sur le globe entier, représentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondants dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblèmes qui devoient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna

des affronts faits à sa monnoie, & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentiments? est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindroit de commettre sa fortune? est-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettroit des actes d'un despotisme inconnu dans les régions même façonnées à la servitude? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahison? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 Septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'Etat devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque Province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors ils dirent à l'univers: » C'est le nom » Anglois qui nous a rendus odieux; nous l'abju- » rons solennellement. Tous les hommes sont nos » freres. Nous sommes amis de toutes les nations. » Tous les pavillons peuvent sans crainte d'insulte, » se montrer sur nos côtes, fréquenter nos ports ». On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les Etats vraiment commerçants, instruits que l'Amérique Septentrionale avoit été ré-

duite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui seroit apporté. Les seuls François, qui osent tout, osèrent braver les inconvénients de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral Howe, la plupart des navires qu'ils expédierent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnerent point ou ne donnerent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole, où un Parlement renverferoit ce qu'un autre Parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présents.

Ainsi le pensoit le Ministère Britannique, lorsqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agents publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la Cour de Londres le fit proposer, il fut rejeté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans

cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déjà rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui, dans chaque colonie, s'étoient saisis de l'autorité, tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la Cour de Versailles, signé le 6 Février 1778.

XLIX. Si le Ministère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette Couronne la circonspection que doit toujours inspirer un nouveau regne. Alors ses finances étoient dans la confusion où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Espagne, déjà fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis, & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette Couronne, d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solennels.

La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette Couronne & celle d'Angleterre.

George III ne vit rien de tout cela. Les secours obscurs que la Cour de Versailles faisoit passer aux Provinces armées pour la défense de leurs droits, ne lui dessillerent pas les yeux. Les ateliers de cette Puissance étoient remplis de constructeurs. Ses arsenaux se remplissoient d'artillerie. Il ne restoit plus de place dans ses magasins pour de nouvelles muni-

tions navales. Ses ports présentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de sa léthargie , il fallut que Louis XVI y fît signifier le 14 Mars , qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impossible qu'une nation , plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages , souffrît patiemment qu'on déliât ses sujets de leur serment de fidélité , qu'on les élevât avec éclat au rang des Puissances souveraines. Toute l'Europe prévint que deux peuples rivaux depuis plusieurs siècles alloient teindre de sang les eaux de l'Océan, & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenseront jamais les désastres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs semblables , déploroient d'avance les calamités , qui , dans les deux hémisphères , étoient prêtes à tomber sur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas , & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie , qu'une politique insidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'Etat , les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables , prochaines même sur notre Océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates , livré le 17 Juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux

qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'état ne peuvent nous la rendre étrangère; & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événements qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit: mais la justice & la vérité qui sont éternelles, nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière, nous serons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissants, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les Cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, & leurs passions & leurs foiblesses, & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou

les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent ! Cette apparente audace n'est que l'impuissance. Malheur à ceux qui, par leurs talents, n'ont pas de quoi soutenir ces regards ! Qu'ils se rendent justice & déposent un fardeau trop pesant pour leurs foibles mains. Ils cesseront du moins de compromettre eux-mêmes & les Etats.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le temps, les circonstances, elle avoit tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ces préparatifs, qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit, qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événements parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les Officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long-temps. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagements particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte britannique courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré à Quessant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses Amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ses succès peut-être inattendus,

la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de saper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une Puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entièrement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémispheres, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoise étoit depuis long-temps malheureuse, & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens: mais ces innovations, bonnes ou mauvaises, furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin, ses Amiraux dictèrent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres absolus des rades, des arsenaux, des ateliers, des magasins, détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les Officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque, c'étoit le Ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa, peut-être sans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisieres difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entièrement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des Etats en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'Océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les Provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol; il est d'autres créées, transportées par le commerce, & qui sont, pour ainsi dire, errantes sur l'Océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le la-

boureur des campagnes, de repousser l'embrasement qui menace les moissons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'escorter le commerce! Mais si le commerce n'a plus de protecteurs, que dev. endront les richesses de l'Etat, dont vous demandez, sans doute, une part pour récompense de vos services? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richesses peuvent seuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que sont tous les ordres de l'Etat à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, sinon des protecteurs, des défenseurs du citoyen & de sa fortune? Votre poste est sur les mers, comme celui du magistrat sur les tribunaux, celui de l'Officier & du soldat de terre dans les camps, celui du Monarque même sur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embrasser d'un coup-d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par-tout où l'on sert l'Etat. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, sans doute, on aimoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce, vous sauvez la fortune de l'Etat? Oui, votre valeur est brillante; elle est connue de l'Europe comme de votre patrie: mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'Océan, si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les na-

vires qui portoient les richesses de votre pays ; si dans ce même port où vous rentrez victorieux , une multitude de familles défolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné , & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des Cours , & ces papiers publics , qui , faits pour amuser l'oïfiveté , ne donnent la gloire qu'un jour , quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le souvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Portsmouth étoient bien opposées. On y sentoit , on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événements décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humiliants dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation allarmante remplissoit tous les esprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la Puissance rivale en grossissent la masse énorme ; & sur le champ le crédit public est ranimé , les espérances renaissent , & ce peuple qu'on se plaisoit à regarder comme abattu , reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté , les rades de la France se remplissent de gémissements. Une inaction avilissante & ruineuse y succede à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichissoit. L'indignation des négociants se communique à la nation entière. Les premiers moments de succès sont toujours des moments d'ivresse qui semblent couvrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité

aux jugements. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fiere du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux Conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première Puissance du globe en défavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de Ministres ou par l'ascendant de quelques agents obscurs, engagé l'Etat dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un regne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique infidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentiments qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au Ministre, ni à l'Etat. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité: » Anglois, vous avez abusé de la victoire. Voici le moment d'être justes, ou ce sera celui de la vengeance. L'Europe est lasse de souffrir des tyrans. Elle rentre enfin dans ses droits. » Déformais, ou l'égalité, ou la guerre. Choisissez ». C'est ainsi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il est vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire, & que pour être despote il assassina tous ses ennemis avec la hache des

bourreaux ; mais que la nation & l'Etat doivent honorer comme Ministre , parce que le premier il avertit la France de sa dignité , & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance. C'est ainsi que leur eût parlé ce Louis XIV , qui , pendant quarante ans , fut être digne de son siècle , qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes même , & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégrada jamais ni lui , ni son peuple. Ah ! pour gouverner une grande nation , il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces âmes indifférentes & froides par légèreté , pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement , qui laissent flotter au hasard de grands intérêts , & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi , demande-t-on encore , pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'Etat , & qui , pour être obéis , n'ont qu'à commander , se font-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires ? Pourquoi s'être mis , par un traité incertain , dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondants & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermé la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du Nouveau-Monde une escadre qui protégeât les colonies , & fît en même-temps respecter notre alliance ? Mais l'Europe , qui a les yeux fixés sur nous , voit un grand dessein & nulles démarches concertées ; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses , & nulle exécution ; voit des flottes menaçantes , & cet appareil rendu presque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers , la mollesse & l'irrésolution dans les chefs ; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple , tout ce qui

annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris sa vigueur ; & jusqu'à présent c'est un problème à résoudre pour l'Europe, si, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toutes parts, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin, la philosophie, dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernements justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la Cour de Versailles, elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs*. Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre, dont un Roi de Hongrie, en montant sur le trône, osa faire une des constitutions de l'Etat ; qu'un des plus grands Princes qui ayent régné sur le monde, Trajan, adopta, lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé, il dit au premier Officier de l'Empire : *Je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste, pour me combattre & me punir si je deviens tyran* : cette maxime est trop étrangère à nos gouvernements foibles & corrompus, où le devoir est de souffrir, & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'est sur-tout contre l'Espagne que sont dirigées les plaintes les plus ameres. On la blâme de son aveuglement, de ses incertitudes, de ses lenteurs, quelquefois même de son infidélité : accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans nécessité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette Couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine Britannique, sans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas si l'esprit qui régnoit dans le cabinet de Versailles autorisoit cette conjecture. Il est aujourd'hui connu que cette Couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des secours secrets aux Américains, épioit le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au Roi Catholique de faire cause commune avec elle. Soit que ce Prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ses intérêts, soit que la résolution lui parût précipitée, soit enfin que d'autres objets politiques exigeassent toute son attention, il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa si peu de cette grande affaire, que ce fut sans l'en prévenir que la Cour de Versailles fit signifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des Provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette Puissance étoit

libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvements, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverfaire à combattre.

L.
L'Espagne
n'ayant pas
réussi à ré-
concilier
l'Angleterre
& la France,
se déclare
pour cette
dernière
Puissance.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où seroient discutés les prétentions diverses, & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce Monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies, ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il bleffoit la dignité du Roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles, on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles, & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejeté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendants de fait, quoiqu'ils ne fussent pas appelés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de son cœur, n'en

n'en desiroit pas la prospérité, quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille; c'est lorsque la fierté élève les ames au-dessus de la terreur, qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur: c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'événement, traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le fais. Je fais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le Ministère Britannique ne se fut pas plutôt expliqué, que la Cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles, & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante-trois vaisseaux de ligne & six en construction. La France en avoit quatre-vingts, & huit sur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates, mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service, & on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instruments de guerre, cette Puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissensions domestiques énervoient

encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernements vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvements intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation cesse, que les haines soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violents. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un Ministre qui, comme lui, n'eût *ni parents, ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne se montrait pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son caractère, malgré l'expérience de ses Amiraux, malgré l'audace de ses hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu. Qui fait pour quel parti les éléments se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un Général. Des signaux, ou ne sont pas entendus, ou ne sont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté sont croisés par l'ignorance, par la jalousie, par une trahison, par la certitude de

l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis, ou les sépare, ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles. Les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux. Le moment est manqué, ou par la pusillanimité qui diffère, ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse; mais ils resteront sans effet par le défaut de concert dans les mouvements de l'exécution. Un ordre inconsideré de la Cour décide du malheur d'une journée. La disgrâce ou le décès d'un Ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-temps subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le François emporté, dédaigneux & léger; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain, qui tient secrettement ses regards tournés vers sa mere-patrie, & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir, & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne, tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières Puissances de cet hémisphere?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissants; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté, la multitude des hommes

& le nombre des troupes ; de l'autre , la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'affujettir la mer dans les combats. Ici , l'impétuosité & la valeur ; là , & la valeur & l'expérience. Dans un parti , l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre , la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici , le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là , le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique , comme celle de l'Océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes Puissances ; mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord , soit dans les desseins , soit dans l'emploi des forces , l'Angleterre est abandonnée à elle-même ; mais n'ayant à diriger que sa propre force , elle a l'avantage de l'unité dans les desseins , d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte , il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre , qui , d'un côté , n'est à beaucoup d'égards qu'une guerre de Rois & de Ministres ; qui , de l'autre , est une guerre vraiment nationale , où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts , d'un commerce qui fait sa richesse , d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin , si l'on considère l'esprit de la nation Française , opposé à celui de la nation qu'elle combat , on verra que l'ardeur du François est peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre ; qu'il espère tout lorsqu'il commence , qu'il désespère de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle ; que par

son caractère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle, fait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger, & s'affermir par la disgrâce : semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît sous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligue se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athenes victorieuse de la Perse; Rome sauvée d'Annibal; dans les temps modernes, Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Prusse, qui, par le génie d'un homme, a su tenir tête à l'Europe, ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

Mais supposons que la Maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quel doit être sa conduite ?

La France est sous tous les points de vue l'Empire le plus fortement constitué, dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Espagne est aussi un Etat d'un grand poids, & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la Maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événements lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'allarme seroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'An-

LI.
Quelle doit être la politique de la Maison de Bourbon, si elle est victorieuse.

gleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette isle superbe ont inspiré par-tout, doit être la cause de cette inaction. Mais la haine se tait, lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphere, & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette Puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les Cours de Versailles & de Madrid se verroient déçues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le temps de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent sur-tout à propos, & qu'un desir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit aussi le vœu de la France. On peut soupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des Provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne, est simple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même système ?

Le nouvel hémisphere doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renversement de nos droits, qui faisoient notre courage; par le luxe de nos Cours &

la misere de nos campagnes ; par la haine , à jamais durable , entre des hommes lâches qui possèdent tout , & des hommes robustes , vertueux même , qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population , des cultures , de l'industrie & des lumieres. Tout achemine à cette scission , & les progrès du mal dans un monde , & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France , dont les possessions dans le nouvel hémisphère sont une source inépuisable de richesses , leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or , c'est ce qui arriveroit , si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix , ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée , qu'il deviendroit l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigants , séditieux , flétris ou ruinés. La culture , les arts , le commerce ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie , également éloigné du travail & du repos , se tourneroit vers les conquêtes , & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons , détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis , le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense , ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu , les Provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord , & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même les possessions

de nos monarchies absolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les Cours de Madrid & de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le nord de l'Amérique deux Puissances qui s'observent, qui se contiennent, qui se balancent. Alors des siècles s'écouleront avant que l'Angleterre & les républiques formées à ses dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; & les établissemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité, qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement, c'est l'ordre de choses qui conviendrait le mieux aux Provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il regne une grande jalousie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontieres un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissentions.

Il faut la paix & la sûreté aux monarchies; il faut

des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage, & celui qui détruisit la liberté Romaine, ce ne fut ni Sylla, ni César; ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le Sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cents ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissants qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

Mais dans cette combinaison, à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le temps s'élever les Provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères, & nous croyons quelques moments respirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs, ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien espere que le châtimement des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La

LII.

Quelle idée
il faut se
former des
treize Pro-
vinces con-
fédérées.

terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand ; & de conscience à l'assassin. Telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inspiré les Américains. Nos imaginations se sont enflammées pour eux. Nous nous sommes associés à leurs victoires & à leurs défaites. L'esprit de justice qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir , se plaît à croire que cette partie du Nouveau - Monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe. On va jusqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ses maîtres dans ses enfants. Osons résister au torrent de l'opinion & à celui de l'enthousiasme public. Ne nous laissons point égarer par l'imagination qui embellit tout , par le sentiment qui aime à se créer des illusions , & réalise tout ce qu'il espere. Notre devoir est de combattre tout préjugé , même celui qui seroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais , & de ne pas trahir cette conscience pure & droite qui préside à nos écrits & nous dicte tous nos jugements. Dans ce moment , peut-être , nous ne serons pas crus ; mais une conjecture hardie qui se vérifie au bout de plusieurs siècles fait plus d'honneur à l'historien , qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil , eux & moi nous ne serons plus. Mais je livre mes idées à la postérité & au temps. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer , n'est que de soixante-sept lieues marines ; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cents quarante-cinq , depuis la

rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitants, c'est la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les Provinces de New-Yorck, de Jersey & de Pensilvanie. Mais le sol s'y est si rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles, & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure, qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline Méridionale & de la Georgie, est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'Océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève, ce ne sont plus que des fables rebelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres , imagina le puissant ressort des gratifications pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin , la vigne , la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues ; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde ; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts , ne fut pas plus heureuse que le Ministère. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année , aux contrées qui nous occupent , pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos , leurs fers , leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières , en échange de leurs bois , de leurs grains , de leur poisson , de leur riz , de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable , que lorsque les troubles commencerent , les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole , & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces défavantages , il s'étoit successivement formé dans le sein des treize Provinces une population de deux millions neuf cents quatre - vingt-un mille six cents soixante-dix-huit personnes , en y comprenant quatre cents mille noirs. L'oppression & l'intolérance y pouffoient tous les jours de nouveaux habitants. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux ; mais la paix le leur rouvrira , & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais.

Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise, parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées, & qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles, des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes, sans que peut-être ils ayent rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, assez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégènerent très-rapidement, & où la mesure des travaux & les avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces Provinces, ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose : mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près, le pays pourra se suffire à lui-même, pourvu que ses habitants sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & sur-tout que celui de la mère-patrie vous instruisse. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix ; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulents & une multitude de citoyens dans la misère ; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre, n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aisance &

la fanté dans le travail ; la prospérité dans la culture des terres & les ateliers de l'industrie ; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur tout veillez à l'éducation de vos enfants. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits & courageux, les bons peres, les bons maris, les bons freres, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions, & qu'elle soit l'indestructible ciment qui lie vos Provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée, ni persécutée ; & que votre durée soit, s'il se peut, égale à celle du monde.

Puisse ce vœu s'accomplir, & consoler la génération expirante par l'espoir d'une meilleure ! Mais laissant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil sur le résultat de trois siècles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de misère & de ténèbres étoit l'Europe à la naissance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête du monde a conduit & poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le desir d'être utile. Si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siècle, à la société.

Fin du dix-huitieme Livre.

T A B L E
A L P H A B É T I Q U E
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

A.

- A**DMINISTRATION; son premier devoir est de ménager les opinions dominantes; pourquoi, Page 141.
- Affranchissement des Negres*, a lieu chez les Quakers dans ces derniers temps, après un discours proféré par un de leurs prédicateurs, 116. Le gouvernement Anglois s'oppose à ce que cet exemple soit suivi dans ses autres colonies, 117 & *suiv.* Causes de cette opposition, *ibid.*
- Allemands*, vendus par leurs Princes aux Anglois pour faire la guerre aux Américains; pourquoi avoient si peu d'ardeur pour combattre, 203.
- Amérique*, (l') ou le Nouveau-Monde, doit un jour se détacher de l'ancien; raisons de s'y attendre, 230 & *suiv.*
- Amérique Septentrionale*, (l') est coupée du Nord au Sud par les Apalaches, une chaîne de montagnes au-delà desquelles est un désert immense, 89. Le sol y produit en abondance, mais les productions sont plus tardives qu'en Europe; raisons de ce phénomène, 90 & *suiv.* On y trouve tous les arbres de l'Europe, mais elle en a qui lui sont propres, quels, 91. Ses forêts sont peuplées d'une multitude d'oiseaux, parmi lesquels est l'oiseau-mouche, 94. Elle est moins chargée d'insectes depuis qu'on a défriché la terre & abattu les bois, 95. On y trouve des abeilles; mais comme les sauvages les appellent mouches Angloises, il est apparent qu'elles y ont été apportées, *ibid.* Il y a beaucoup d'animaux domestiques qui y ont été transportés d'Europe, 96. Et qui, comme l'homme, y ont essuyé des maladies épidémiques, 97. Presque tous, hormis le porc, y ont d'abord dégénéré, *ibid.* Quand les Anglois y aborderent, les sauvages n'y cultivoient que le maïs, 98 & *suiv.* La culture du lin & du chanvre n'y a pas prospéré; mais elle est très-abondante en fer, 102. Révolutions qu'essuya en Angleterre

l'importation du fer d'Amérique, *ibid.* & *suiv.* Sage décision du Parlement à cet égard, 103. Ce sont des Anglois persécutés pour leurs opinions religieuses qui ont abordé les premiers cette partie du globe, 107. On y a fait usage d'esclaves noirs, mais ils y sont mieux traités qu'aux isles, 115 & *suiv.* Population générale des colonies Angloises qui y sont établies, y compris les noirs, 119 & *suiv.* Espece des hommes qui la forment, 120. Mœurs de cette nouvelle génération, *ibid.* Il lui manque de ne pas former précisément une nation, 122. Nature des gouvernements qui y furent établis, *ibid.* & *suiv.* Gouvernement royal, 124. Gouvernement propriétaire, 125. *Charter Government*, *ibid.* Gouvernement du Canada & de la Floride, 126. Ses premiers colons se livrerent uniquement à l'agriculture, 132.

Anabaptistes, (les) sectaires qui avoient des principes particuliers dans la religion Chrétienne, portent le fer & le feu en Allemagne, & ne formerent qu'en 1525 un corps de religion, 4. Principes de cette secte, *ibid.* Qui ne produisirent que des crimes. 5. A quoi l'esprit de cette secte porta les payfans, *ibid.* Son unique gloire est d'avoir donné lieu à la naissance des Quakers, 6.

Angleterre (l') est le pays où l'on trouve le plus de patriotisme; emploi admirable auquel un de ses citoyens destine ses biens après sa mort, 69. Après avoir acquis la Floride, elle possédoit dans l'Amérique septentrionale une des dominations les plus étendues du globe, 88. Avantages immenses qu'elle retireroit de ses colonies, s'il s'y trouve un passage dans la mer du Sud, 89. Elle encourage ses colonies d'Amérique par des primes à l'importation des munitions navales qui sont à leur portée, 100. Succès étonnant de cette entreprise, *ibid.* Moyens par lesquels elle encourage l'importation, dans ses ports, des bois, sur-tout, propres à la marine, 101. Accorde une forte gratification aux colonies d'Amérique pour encourager la culture du lin & du chanvre, 102. Etat de ce qu'elle payoit à divers pays de l'Europe pour le fer qu'elle en recevoit, 104. Elle tente de faire croître des vins en Amérique, mais sans réussite, 105 & *suiv.* Ils essayent d'y introduire des vers-à-soie en y envoyant des Vaudois; l'essai réussit, mais n'est pas accompagné de nouveaux progrès, 106. Raisons qui vraisemblablement s'y sont opposées, *ibid.* Encouragement qu'accorde le Parlement en 1769 pour l'importation des soies crues de l'Amérique, *ibid.* Etat de détresse où elle se trouva en 1763, 136 & *suiv.* Elle demande du secours à ses colonies, 138. Elle avoit toujours été secourue de ses colonies par des dons & point par des taxes, 140. Elle en exige à la paix de 1763 des contributions qu'elle n'auroit dû que demander, & donna en 1764 l'acte du timbre, 144. Suites de cette injustice, *ibid.* Maniere

niere dont les colons d'Amérique regardent les impositions de 1767. 145. Espérances que la Cour de Londres fendoit sur la clôture du port de Boston, 148. Elles sont trompées; réflexions à cet égard, *ibid.* & *suiv.* Etat actuel de son numéraire & de la situation de ses finances, 159. Suites effrayantes de cette situation si elle perd l'Amérique, 160. Réponses de l'Auteur aux objections que le gouvernement Britannique pourroit former contre les Américains, *ibid.* & *suiv.* C'est sur la fausse idée du peu de bravoure des colons qu'on a osé leur faire la guerre, 168. Discours qu'un orateur des chambres assemblées pour les colonies auroit dû prononcer à la place des plaidoyers qu'on y a entendus, 170 & *suiv.* Conseils à la nation Angloise, & discours à adresser aux Anglo-Américains en leur offrant la paix, 172 & *suiv.* Quelle en seroit l'issue, 176. Conduite & langage bien différents tenus par un orateur forcené, *ibid.* & *suiv.* Les sophismes du déclamateur entraînent la nation à prétendre réduire ses colonies par la force, 179 & *suiv.* Accoutumée aux orages politiques en Europe, elle ne fit pas d'abord assez d'attention à celui qui s'élevoit dans le Massachusetts, & particulièrement à Boston, 198. Illusions qu'elle se fit sur la facilité de réduire ses colonies: elle est la région des partis; causes qui en résultent, 199 & *suiv.* Maniere dont George III composa son Conseil, *ibid.* Inconvénients de ce Ministère sans accord & sans harmonie, 200. L'activité de ses Généraux ne put pas réparer le vice des contrariétés qui en étoient la suite, 201. L'influence de sa constitution s'étend sur ses troupes; comment, 203. Quelle y étoit l'opinion générale à l'égard des taxes, 205. L'activité de ses agents lui concilie l'esprit de quelques nations sauvages du Canada, 209. Espérances sur lesquelles elle propose un plan [de conciliation aux Etats-Unis. Succès de ce plan, 211. Raisons de ce mauvais succès; bévues du Ministère Britannique. *ibid.* & *suiv.* Les bonnes maximes de sa marine sauvent les richesses nationales, & raniment le crédit public, 219. Elle refuse la médiation de l'Espagne, 224. Nombre des ses vaisseaux à la déclaration de guerre contre la France & l'Espagne, 225. Troubles du Parlement depuis la guerre, 226. Elle a reconnu que la nature du sol des colonies Angloises, n'étoit propre à aucun des établissemens qu'elle y a essayés; son principal avantage consistoit dans la vente de ses expéditions de la métropole, 236 & *suiv.* Nature du commerce qu'elle faisoit avec elles, *ibid.*

Anglois (les) seront heureux s'ils peuvent conserver leurs possessions dans l'Amérique septentrionale, 90. Il sont tellement attachés à leur patrie, qu'il n'y a que les plus fortes révolutions qui puissent les engager à s'expatrier, 107. & *suiv.* Ils étoient trop actifs & ambitieux pour être propres à défricher

l'Amérique, *ibid.* Ils apportent beaucoup d'impétuosité dans leurs factions, & sont froids & calmes par-tout ailleurs, 201.
Anapolis, capitale du Maryland, dans l'Amérique septentrionale, est située sur la baie Chésapeak, 38.
Apalaches, (les) montagnes très-hautes de l'Amérique Septentrionale, la traversent entièrement du Nord au Sud, 89 & *suiv.*
Armée royale d'Angleterre, époque où, avec plus d'activité, elles auroient pris Philadelphie, & étouffé au berceau la nouvelle république, 195. Trois régiments Anglois sont chassés de Princeton par les Américains, 196. Elle bat les Américains le 11 Septembre 1777 à Brandiswine, & entre le 30 à Philadelphie, *ibid.* Les troupes qui la composoient ne monstroient aucune ardeur pour qu'on les menât au combat; pourquoi? 202 & *suiv.* La révolution arrivée depuis 18 ans dans les mœurs avoit changé l'esprit des armées Angloises, de quelle maniere, 203 & *suiv.* Exposition des calamités qu'elle occasionna en Amérique, 207 & *suiv.*

B.

BALANCE des pouvoirs & des avantages des Puissances beligerantes dans la guerre d'Amérique, 227.
Baltimore, Lord Anglois, va chercher dans la Virginie un asyle contre les persécutions que Charles I^{er}. se vit obligé de faire aux Catholiques, 30. Il meurt avant que d'avoir formé l'établissement qu'il projettoit dans une région entre la riviere Potowmak & la Pensilvanie. Son fils poursuit l'entreprise, *ibid.*
Baltimore, fils du précédent, part d'Angleterre en 1633 pour aller suivre l'établissement de son pere entre la Potowmak & la Pensilvanie, 30. Destitué par Cromwel, rétabli par Charles II, sa charte est attaquée sous le regne de Jacques I^{er}., 31. Le successeur du despote prive les Baltimore de l'autorité dans la colonie, en leur laissant les revenus. Cette famille est ensuite réintégrée dans ses droits, comment, *ibid.* Ses principes de tolérance, 32.
Baltimore, ville & port du Maryland dans l'Amérique septentrionale, sur la baie de Chésapeak, est le plus grand entrepôt de la colonie, 38.
Beaufort ou Port-Royal, ville de la Caroline méridionale, est & restera médiocre malgré la bonté de sa rade, 67.
Bedfort, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.
Berklei, (Guillaume) Gouverneur de la Virginie; exemple de son attachement à la Famille Royale, 41. Il essuie une révolte de la part des Virginiens, qui se termine par la mort du chef, 43 & *suiv.*
Berks, Comté de la Pensilvanie dans l'Amérique septentrionale, 14.

Boston, capitale du Massachusset, l'une des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, a toujours été plus occupée de ses droits que les autres villes de l'Amérique, 148. La Cour de Londres ferme son port par un bill du 13 Mars 1774, *ibid.* L'exécution de ce bill y échauffe les esprits, 149 & *suiv.* Suite qui en résulte dans toutes les Provinces voisines, 150 & *suiv.*

Brunswick, ville de la Caroline septentrionale, au Nord de l'Amérique, est le seul port de cette Province où les vaisseaux puissent aborder, 63.

Brunswickois, habitants du Duché de Brunswick, envoyé malgré eux en Amérique contre les Etats-Unis; raisons du peu d'empressement qu'ils avoient à se battre, 203.

Bucks, Comté de la Pensilvanie dans l'Amérique septentrionale, 14.

Burgoyne, Général de l'armée royale Angloise, arrive en Juillet 1777 à Ticonderago, 197. Sa présomption lui fait former une entreprise chimérique, *ibid.* & *suiv.* Il est fait prisonnier, le 13 Octobre 1777, avec six mille hommes à Saratoga, 198.

C.

CANADA, ou Nouvelle-France, grande région de l'Amérique septentrionale, nature de son gouvernement actuel, 126 & *suiv.*

Caractère des Anglois & des François, 228 & *suiv.*

Carleton, Général de l'armée royale Angloise, chasse les provinciaux du Canada, 193. & détruit les bâtimens de guerre sur le lac Champlain, 197. Il tenta le premier d'armer les Sauvages contre les Etats-Unis, 208.

Caroline méridionale, Province de l'Amérique septentrionale, fait le même commerce que l'autre Caroline, 64. Ses principales productions, *ibid.* On ne fait point comment le riz s'y est naturalisé, 65. L'indigo s'y perfectionne tous les jours, *ibid.* Sa population, 66. Son luxe, sur-tout dans les funérailles. Coutume particulière des Ministres de la religion, *ibid.* Conséquences dangereuses de cette coutume, 67. Elle ne renferme que trois villes, *ibid.* Son sol est fort uni; les pluies excessives y forment des marais propres à la culture du riz; il y croît du mauvais indigo, 235.

Caroline septentrionale, est une des plus grandes Provinces du continent de l'Amérique septentrionale; son sol, 59. Pourquoi les Anglois s'en éloignèrent, quoique ce fût la première plage qu'ils découvrirent, *ibid.* Nombre actuel de ses habitants; raison pourquoi la plus grande partie est d'origine Ecoissoise, 60. Causes de la nombreuse transmigration d'Ecoissois dans cette Province, *ibid.* & *suiv.* Maniere de vivre de ces colons: état des premiers qui habitoient cette con-

- trée, 61 & *suiv.* Objets de commerce qu'ils y trouverent, 62. Nature de celui qu'elle fait aujourd'hui, 63. Elle produit quelques grains, mais d'une qualité très-inférieure, 235.
- Carolines*, (les deux) vaste contrée de l'Amérique septentrionale, au Midi de la Virginie, fut découverte par les Espagnols, qui la mépriserent. L'Amiral de Coligny y forme une colonie de Protestants François, 53. Charles II en accorde la propriété à huit personnes tant Lords que particuliers. Locke leur trace un code de loix, *ibid.* & *suiv.* Prérogatives accordées à ces huit propriétaires, & premier usage qu'ils font de leur autorité, 56. Conséquences de cette constitution mal ordonnée, 57. Le Sénat Britannique reprend la colonie en 1728, & lui rend les loix Angloises, 58. Division qu'on en fit alors, *ibid.* Etendue des deux contrées, *ibid.* Rivieres qui les arrosent; climat qui y regne, 59. Elles sont bien éloignées de la prospérité qu'elles peuvent atteindre, ont beaucoup de terrain à défricher, & feroient sans manufactures si les réfugiés François n'y avoient porté des métiers à faire la toile, 68. Leur gouvernement est nommé royal; pourquoi, 124.
- Charles I*, Roi d'Angleterre; raisons qui le porterent à chérir les Catholiques, 30.
- Charles II*, Roi d'Angleterre, cede en 1663 la propriété de la Caroline à divers Lords & particuliers Anglois, 53.
- Charles III*, Roi d'Espagne, soutint avec dignité sa médiation proposée entre l'Angleterre & la France, 224. Elle étoit fondée sur la justice, *ibid.* Sur le refus du Ministère Britannique, il se joint à la Cour de Versailles, *ibid.* Nombre de ses vaisseaux, 225.
- Charles-Town*, capitale de la Caroline méridionale, est actuellement & deviendra de plus en plus le meilleur entrepôt du commerce de la Province; sa situation, sa description, 67.
- Cherokées*, peuple indigene de l'Amérique septentrionale, dans le voisinage de la Georgie, 71.
- Chesapeack*, baie du Maryland, dans l'Amérique septentrionale, sa profondeur dans les terres, deux caps forment son entrée, 38.
- Chester*, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.
- Chickesaws*, peuple indigene de l'Amérique septentrionale, dans le voisinage de la Georgie, 71.
- Cirier*, (le) arbre indigene de l'Amérique septentrionale, doit son nom à sa production; sa description, ses fleurs, son fruit, usage qu'on en fait, 91. Il sert encore à faire du savon, des emplâtres & à cacheter, 92.
- Clans*, désignation des tribus nombreuses des habitants de l'Ecosse, dont chacune avoit son nom & son Seigneur particulier, 61.

Colepepper, Lord Anglois, arrive au printemps de 1679 à la Virginie pour en prendre le gouvernement, 45. Singulier règlement qu'il propose, & réflexions qui en résultent, *ibid.*

Coligny, Amiral de France, suite funeste, pour la colonie Protestante de la Caroline, du fanatisme qui le fit assassiner, 53.

Colonies Angloises de l'Amérique septentrionale (les) ne payent qu'un foible cens, 73. Quelle étoit la seconde classe des colons qui y furent envoyés, & celle qui y fut ensuite substituée au mépris de l'humanité, 110 & *suiv.* Maniere dont cette dernière classe fut trompée pour être ensuite vendue, *ibid.* Leur constitution législative se ressent du vice radical de celle de leur métropole, 130. C'est la dépendance & l'ignorance qui leur ont laissé cette constitution, abus qui en résultent, *ibid.* Monnoies qui ont eu cours; révolutions arrivées aux especes, 131. Etablissement du papier monnoie, *ibid.* Différends qu'elles eurent avec la métropole pour l'établissement des manufactures, 132 & *suiv.* Restrictions qu'elle mit à l'importation chez elle des fers de leurs mines, 133. Entraves mises à leurs autres importations, 134. L'obligation de verser toutes leurs productions dans la métropole fut une tyrannie, *ibid.* & *suiv.* qui enfanta la contrebande, 135. Qu'une liberté restreinte à de justes bornes auroit empêché, en portant les colonies à un état considérable d'aifance, 136. La métropole leur demande des secours en 1763. 138. Elle ne lui en avoit jamais refusé, mais c'étoit à titre de dons, & non de taxes, 139 & *suiv.* Elles regardoient comme un droit cette maniere d'accorder leur secours, 140. Raifons sur lesquelles elles se fondoient à cet égard, 141. La maniere de vivre des colons doit les rendre jaloux & zélés pour le maintien de ce droit, 144. Leur conduite en 1764 après l'usurpation des Anglois d'Europe de leurs droits les plus précieux, *ibid.* Révolutions que les impositions y occasionnent en 1767, 145 & *suiv.* La métropole les abandonne toutes en 1770, excepté celles sur le thé, qu'elle ordonne, en 1773, & qui y cause une indignation générale, 147. Quel en fut le résultat, *ibid.* Imprimés qui y circulent après l'exécution du bill contre Boston, 150. Treize Provinces se réunissent en Septembre 1774, & envoient des députés à Philadelphie, 152. C'est l'époque où leurs démêlés avec la métropole prennent de l'importance, *ibid.* Hostilités commises de part & d'autre, 153. Le congrès assemblé à Philadelphie forme une armée, 154. Opérations du Général qui y fut nommé, *ibid.* Vœux de l'Auteur pour que le fanatisme de la liberté anime leurs prédicateurs dans les chaires, 169 & *suiv.* Jusqu'au moment où le gouvernement envoie des flottes contre elles, les Américains ne s'étoient défendus que par le secours des loix Angloises, 180.

- Le bruit des armemens de la métropole contre eux étouffa seul leur attachement pour elle, & produisit l'ouvrage intitulé *Le Sens commun* : extrait de cet ouvrage, *ibid.* Caractere des habitants des colonies, 184. Devise d'un écrit répandu dans les colonies, 186. Vœux pour leur prospérité, 187. Manifeste qu'elles publièrent, assertions nombreuses dont il est plein, qui attestent la tyrannie du gouvernement Britannique, 188. Elles prennent une constitution fédérative sous le nom d'*Etats-Unis*, 190.
- Combat* (le) de deux frégates, au 17 Juin 1778, fut la première hostilité de la guerre entre la France & l'Angleterre, qui fut la suite de la déclaration de la Cour de France de l'indépendance des Américains, 213.
- Combat* (le) d'Ouessant, combien eut été fatal à la flotte Angloise, sans les intrigues qui firent rentrer les vaisseaux François dans leurs ports, 215.
- Complot odieux des Souverains*, d'avoir fait la guerre uniquement pour établir, par des forces militaires, le pouvoir du despotisme, 112 & *suiv.*
- Congrès-général*, se forme à Philadelphie, en Septembre 1774, par les députés des treize colonies, 152. Il honore la cendre de Warren, 153. Discours de l'Orateur qui prononce son oraison funèbre, *ibid.* & *suiv.* Il assemble une armée & lui donne un Général, 154 & *suiv.* Il n'avoit parlé au peuple que de se procurer un accommodement avantageux, jusqu'à l'instant où ils apprennent les ordres destructifs donnés aux Amiraux contre les colonies, 180. Il prononce, le 4 Juillet 1776, l'indépendance des colonies, 187. Sa supériorité sur les congrès particuliers se borne à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre, 190. Il quitte Philadelphie le 25 Septembre 1777. 196. Mauvais succès du papier-monnoie qu'il établit pour subvenir au défaut d'espèces, 209 & *suiv.* Il rejette hautement un plan de conciliation proposé par le gouvernement Anglois; pourquoi, 211.
- Conseils de Louis XVI*; reproches qu'on leur fait à l'occasion des secours donnés clandestinement aux Américains, 220 & *suiv.* Langage qu'ils auroient dû tenir aux Anglois, & qui auroit été celui de Richelieu & de Louis XIV, 221 & *suiv.* Leur traité avec le congrès étoit inconsideré, *ibid.*
- Contraste* singulier entre le Nouveau-Monde & l'Ancien relativement aux sciences, 109.
- Contribution* (la) est justement due par tous les membres d'une confédération; mais l'injustice est souvent dans la maniere de la percevoir, 138. Abus qui s'y commettent en en détournant la juste application; atrocités qui en accompagnent l'exaction, *ibid.* & *suiv.*
- Creeks*, peuple indigene de l'Amérique septentrionale, dans le voisinage de la Georgie, 71.

Cromwel, Anglois Presbytérien, après avoir persécuté vivement les Quakers, leur donna des marques d'estime, 9.
Cumberland, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.

D.

DÉCLARATION de la guerre entre la France & l'Angleterre, 213. Les premières hostilités commencerent le 17 Juin 1778, par le combat de deux frégates, *ibid.*

Défiance (la) est de sa nature irréconciliable, 183.

Delaware, Lord Anglois, amene une nouvelle peuplade & des secours à la Virginie. Caractere de ce Lord, 40. Sa mauvaise santé l'obligea de retourner en Angleterre, 41.

Delaware, (la) riviere de Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, au confluent de laquelle, avec le Schuylkill, est bâtie la ville de Philadelphie, 24.

Despotisme (le) qui régnoit en Europe a été le mobile de la population de l'Amérique septentrionale, 108. Celui des armées soutient en Europe celui des Cours, 143. C'est la vile ambition de commander qui lui prête ses bras, 149.

Destinée d'un Empire fondé sur la vertu, combien seroit avantageuse, 2. Il n'en existe aucun dans les annales du monde, 3.

La Pensilvanie est le pays qui en a le plus approché, *ibid.*
Discours, leçon, conseils & exhortations aux peuples de l'Amérique septentrionale, 237 & *suiv.* Vœux de l'Auteur en leur faveur, 238.

Domesticité des animaux (la) n'a pas dû précéder la société des humains; c'est un grand effet de l'industrie des hommes. On a trouvé des sociétés civilisées en Amérique, mais les animaux y étoient libres, 96.

Droit de se taxer eux-mêmes (le) étoit le plus cher aux Anglois; dans tous les temps, depuis le regne d'Edouard I^{er}, ils avoient préféré perdre la vie plutôt qu'y renoncer, 142 & *suiv.* Cette prérogative a été le rempart de la liberté de l'Angleterre, *ibid.* Il doit être plus cher aux Anglo-Américains qu'aux Anglois même, pourquoi, 143. Leur maniere de vivre doit les rendre très-jaloux de ce droit héréditaire, *ibid.*

Dumpler, Allemand, fondateur d'une secte établie en Pensilvanie du nom de son auteur, 15. Il bâtit la ville d'Euphrate, & s'y retire avec ses sectateurs, *ibid.* Mœurs, coutumes & maniere de vivre des Dumplers, 16. Leur défintéressement, leur vêtement, *ibid.* Leur nourriture, leurs occupations, leurs mariages, 17.

E.

EBENEZER, ville de la Georgie, dans l'Amérique septentrionale, sur la Savanah, fondée par des Salzbourgeois, 70.
Ecoffois, naturels de l'Ecoffe, l'un des trois Royaumes qui for-

ment la Grande-Bretagne ; étoient des montagnards qui ne furent jamais asservis : mœurs & caractère de ce peuple, 60 & *suiv.* Idée de leurs clans ou tribus, 61. Raisons qui les déterminèrent à s'expatrier & à se réfugier dans la Caroline septentrionale, 62.

Erable, arbre indigène de l'Amérique septentrionale, 91. S'appelle aussi l'arbre à sucre : lieux où il se plaît, sa description, 92. Ses fleurs, son fruit, manière d'en extraire le suc, 93. Préparation de ce suc pour en obtenir du sucre, *ibid.*

Espagne, (1^o) plaintes mal fondées que l'on dirige contre elle au sujet de la guerre d'Amérique, 223. Elle commence par proposer sa médiation, 224. Après le refus de l'Angleterre, elle se joint à la Cour de Versailles, 225. C'est un Etat de très-grand poids, dont les moyens de prospérité croissent journellement, 229. Lui convient-il, puisque ses plus grandes richesses sont en Amérique, de hâter le moment qui la détachera de l'ancien hémisphère ? 231. Quelle pourroit en être la conséquence, *ibid.* Parti que doit prendre l'Espagne, 232 & *suiv.*

Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, forment une constitution fédérative, 190. Institution de chaque Province, *ibid.* Etoit mieux combinée que celle du congrès général, 191. Inconvénients qui pouvoient en résulter, *ibid.* & *suiv.* Raisons pour lesquelles ces institutions se trouvoient nécessaires, *ibid.* & *suiv.* Commencement de leur guerre avec les troupes Angloises, 193 & *suiv.* La timidité du Général Anglois empêche leur anéantissement, 195. Pourquoi ne parvinrent pas à chasser les Anglois du continent de l'Amérique, 204 & *suiv.* Et pourquoi l'animosité n'étoit pas égale chez tous les Anglo-Américains, 207 & *suiv.* Ne réussissent pas à faire déclarer les sauvages du Canada en leur faveur, 208. L'activité des agents Anglois fait déclarer contre eux quelques nations sauvages qui leur font beaucoup plus de mal que les troupes royales, 209 & *suiv.* Mais la disette d'argent fut une calamité plus générale pour toutes les Provinces des Etats-Unis, *ibid.* On y substitue le papier-monnaie ; mais cet expédient ne réussit pas, pourquoi, *ibid.* & *suiv.* Ouvrent leurs ports à toutes les nations, 210. Il n'y a que les François qui en font usage avec peu de succès, 211. Les nombreuses privations auxquelles ils étoient forcés, faisoient incliner les habitants de leurs Provinces à accepter un accommodement avec l'Angleterre, *ibid.* Ils signent, le 6 Février 1778, un traité de commerce avec la Cour de Versailles, 212. Louis XVI fait signifier, le 14 Mars 1778, à la Cour de Londres qu'il reconnoît leur indépendance, 213. Ils avoient douze frégates à la déclaration de guerre contre la France, & beaucoup de corsaires, 225. Ils ont montré le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique septentrionale, 230. Quel

est l'ordre de choses qui leur conviendra le mieux, 232. Raïsons qui établissent l'utilité de cet ordre, *ibid.* & *suiv.* On ne sauroit prévoir jusqu'où pourra monter leur population, mais ce seroit beaucoup si le sol y permet une subsistance sûre à dix millions d'ames, 237.

Euphrate, ville de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, fondée par Dimpler, Allemand, chef de la secte de son nom, 15. Description de cette ville, *ibid.* Mœurs & usages de ses habitants, 16 & *suiv.*

Europe; il est possible que ses diverses Cours s'opposent à l'agrandissement de la Maison de Bourbon, & à l'affoiblissement de l'Angleterre, 229 & *suiv.*

Européens (les) ont fondé des colonies dans toutes les parties du globe, 108.

Expatriation; quelles en sont les causes les plus ordinaires, 72 & *suiv.*

F.

FANATISME; (le) après avoir causé l'assassinat de Coligny, il détruit sa colonie de la Caroline, 53.

Femmes d'Amérique; celles des colonies Angloises sont les plus ardentes, après l'acte du timbre en 1764, à faire le sacrifice de ce que fournissoit la métropole pour leur parure, 144.

Floride (la) comprenoit autrefois tout le Nord de l'Amérique depuis le Mexique, & fut découverte par Luc Velasquez, 77. Atrocités qui y sont exercées, *ibid.* & *suiv.* Les François veulent y former un établissement que la Cour de Madrid fait détruire en 1565. 78. On y découvre le sassafras, *ibid.* Les Espagnols y établissent deux petits postes, 80. Anecdote singulière du siège de St. Augustin par les Anglois, *ibid.* & *suiv.* Elle est cédée aux Anglois en 1763. 82. Conjectures sur les motifs qui déterminèrent ses habitants à se retirer à Cuba, *ibid.* Les Anglois en firent deux gouvernements, 83. Les terres en furent distribuées aux officiers réformés & aux soldats congédiés, *ibid.* Climat des deux gouvernements, 85 & *suiv.* On y a recueilli d'aussi bel indigo que celui de Guatimala, 86. La Floride occidentale est la plus féconde, *ibid.* Le mariage avec les familles Indiennes en accéléreroit la prospérité, 87. Nature de son gouvernement, 112 & *suiv.*

Fox, (George) Anglois de condition obscure, établit la secte des Quakers dans sa patrie. Caractère de ce sectaire. Conduite qu'il tint pour former des prosélytes, 6.

France (la) commença la guerre en 1778 contre l'Angleterre avec des avantages inappréciables, comment, 215. L'ivresse de ses succès à Ouessant lui fait perdre de vue ses intérêts les plus chers, *ibid.* & *suiv.* Elle laisse rentrer tous les vaisseaux & flottes marchandes d'Angleterre dans leurs ports,

& laisse enlever la plus grande partie des siens ; causes de ces revers , 216 & *suiv.* Ses rades se remplissent de gémissements ; pourquoi , 219. Nombre de ses vaisseaux au commencement de la guerre , 225. Elle est sous tous les points de vue l'Empire le plus fortement constitué , 229 & *suiv.* Lui convient-il , vu les avantages qu'elle retire de ses possessions dans le Nouveau-Monde , de hâter l'événement qui doit en décider le déchirement d'avec l'Ancien , 231. Conséquences qui en résulteront , & parti préférable à prendre , 232 & *suiv.*

Francklin, Docteur Anglo-Américain , forma en 1732 la superbe bibliothèque de Philadelphie , 26. & y établit en 1749 un college où l'on enseigne toutes les sciences , excepté la théologie , *ibid.* & *suiv.* A dissipé les préjugés de l'Europe sur les habitants des colonies Angloises , 109. Réflexions de ce philosophe sur la population des colonies Angloises de l'Amérique septentrionale , 119 & *suiv.* Il est , avec Hancock & les deux Adams , le plus grand acteur de la prononciation de l'indépendance des colonies Angloises , 187. Inscription mise au bas de son buste , *ibid.*

François (les) ont été les seuls qui ayent osé tenter de profiter de l'invitation des Etats-Unis à commercer dans leurs ports , 211. Raisons du mauvais succès qu'ils eurent , *ibid.*

G.

GA T E S , Général des Etats-Unis , fait , le 13 Octobre 1777 ; le Général Burgoyne prisonnier avec un corps de six mille hommes à Saratoga , 197.

George III, Roi d'Angleterre , composa son Conseil de membres isolés , pourquoi , 199. Inconvénients qui en résultent pour la guerre d'Amérique , 200. Ses conseils nuisirent beaucoup aux succès de la guerre d'Amérique , par l'influence qu'ils voulurent y avoir malgré l'éloignement , 204. Son peu de discernement sur les affaires d'Amérique . 212.

Georges-Town , ville de la Caroline méridionale , à l'embouchure de la riviere de Black , pourra devenir plus considérable , 67.

Georgie , (la) Province de l'Amérique septentrionale , sa forme , sa situation , 68 & *suiv.* Oglethorpe y forme en 1733 le premier établissement , 70. Des Saltzbourgeois & des Suisses vont s'y joindre , *ibid.* Des colons portés au commerce y fondent la ville d'Augusta , 71. On apprend cependant à Londres avec étonnement en 1741 que la plupart des colons ont quitté cette Province , *ibid.* Ce désastre provenoit de ce que la propriété en avoit été abandonnée à des particuliers ; abus qui en furent la suite , 72 & *suiv.* Une des plus fortes causes fut la défense d'y porter des liqueurs spiritueuses , 73. L'usage des esclaves y étoit interdit , 74. Le

Ministère l'ôte des mains des propriétaires, & lui rend le gouvernement commun aux autres colonies, 76. Avantages immenses qui en résultent, 77. Son gouvernement est nommé royal; pourquoi, 124. Les pluies y forment des marais propres à la culture du riz, & l'on y recueille de l'indigo de qualité inférieure, 235.

Gouvernement (le) doit sa naissance à la nécessité de prévenir les injures entre les hommes qui se joignoient en société, 155. Il est né des vices des hommes, 156. Il n'est que trop souvent mauvais, *ibid.* Celui qui reçut sa sanction des aïeux peut-il être obligatoire à leurs descendants? 157 & *suiv.* Réponse à cette question, *ibid.* & *suiv.* Il n'en est point sans la confiance entre celui qui commande & celui qui obéit, 182.

H.

HABITANTS des Colonies Angloises, idée de leur naturel, 109 & *suiv.*

Habitants des Provinces des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, inclinoient à un accommodement avec l'Angleterre, pourquoi, 211.

Haine (la) ne pardonne pas, 182.

Hazard; son empire est bien étendu. Exposition des hasards qui pouvoient décider la victoire dans la guerre des Anglois contre l'Espagne, la France & les Etats-Unis, 226 & *suiv.*

Hessois, peuple d'Allemagne, dont le Prince a vendu lâchement douze mille hommes au gouvernement Anglois. Un parti Américain en défait totalement un corps de 1500 placé à Trenton, 196. Raisons pour lesquelles ils doivent avoir moins d'ardeur en Amérique que les Anglois pour se battre contre les Américains, 203.

Hommes; il y a une inégalité originelle entr'eux, 156. En Angleterre, l'homme est citoyen avant que d'être soldat, 203.

Howe, Général des troupes royales, remplace le Général Gage, 194. Clinton lui succede, 197.

L.

INDÉPENDANCE; sa déclaration pouvoit seule effacer chez les Anglo-Américains le titre de sujets rebelles, 186. Le congrès général la prononce le 4 Juillet 1776. 187. On ne prononce jamais aux nations le beau nom d'*indépendance* sans les remuer, 206.

Indigo, (l') plante originaire de l'Indostan, 65. D'un grand usage pour la teinture, c'est une des principales productions de la Caroline méridionale; manière de le cultiver, *ibid.*

Injustice (l') ne fut jamais la base d'une société; quelles en seroient les conséquences, 1 & *suiv.* Une telle société ne se

voit dans aucune annale du monde, 3. Combien est criante celle des Princes Européens d'empêcher l'émigration des malheureux de leurs Etats, 113 & *suiv.*

Intolérance religieuse, (1^{re}) est une conséquence de la superstition; effets qui en résultent, 54 & *suiv.* C'est elle qui a peuplé l'Amérique septentrionale, 108.

Iroquois, peuple de l'Amérique septentrionale; trait de magnanimité de Pontheack, leur chef en 1762. 88.

J.

JAMES-TOWN, ville de la Virginie, dans l'Amérique septentrionale, fut le premier établissement des Anglois dans cette Province, 40. Mais elle tomba en ruines, 52.

Jacques I, Roi d'Angleterre; caractere de ce Prince, 31.

L.

LANCASTRE, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.

Législation; son but doit être le bonheur d'une société, 126.

Sa sagesse éclatera dans la distribution de la propriété, 127.

Son habileté dans l'établissement d'un peuple vieux dans un pays nouveau, consiste à ne lui laisser d'habitudes nuisibles que celles dont on ne peut le guérir, 128.

Liberté; les démarches les plus hardies pour l'obtenir sont les plus sages, 187. Son nom est si doux que tous ceux qui combattent pour elle nous intéressent; pourquoi, 233 & *suiv.*

Locke, fameux philosophe Anglois, fut en 1663 l'Auteur de la législation de la Caroline, 54. Quelle a dû être son opinion sur les loix religieuses, 55. Il fut moins favorable à la liberté dans les loix civiles, 56. Prérrogatives qu'il accorda dans son code aux huit propriétaires de la Caroline, *ibid.*

Logan, citoyen de Philadelphie, capitale de la Pensilvanie, fait présent, en 1752, à sa patrie d'une précieuse collection d'Auteurs Grecs & Latins, 26.

Logan, chef des Shawenefes, peuple indigene de la Virginie, dans l'Amérique septentrionale; discours qu'il adresse à Dunmore, Gouverneur de la colonie, 48, 49.

Louis XVI, Roi de France, fait signifier le 14 Mars 1778 au gouvernement Britannique, qu'il reconnoît l'indépendance des Etats-Unis, 213. Reproches faits à ses conseils à l'occasion des secours donnés clandestinement aux Américains, 220.

Luthéranisme (le) causa une grande fermentation en Europe; pourquoi, 3.

M.

MAÏS, (le) plante indigene de l'Amérique, étoit la seule que les Indiens cultivoient dans l'Amérique septentrionale quand les Anglois y aborderent, 98. Description de cette plante, culture qu'y apportoit les sauvages, *ibid.* & *suiv.* Leur préparation pour s'en nourrir, *ibid.* Avantages que réunit cette plante, 99.

Marine Françoise, étoit depuis long-temps malheureuse; pourquoi, 216 & *suiv.* Préjugés destructeurs de sa marine commerçante, 217 & *suiv.* Leçons aux officiers des vaisseaux du Roi pour leur en faire connoître le ridicule funeste & leur indiquer leur devoir, *ibid.* & *suiv.* Parallele avec les maximes de la marine Angloise, 219. Etat de ses forces à la déclaration de la guerre, 225.

Maryland, (le) contrée de l'Amérique septentrionale, au Sud de la Pensilvanie, 30. Les Catholiques qui l'habitoient défabusés de l'esprit d'intolérance, en font un asyle à toutes les sectes, 31. Ce fut la colonie la moins féconde en événements, 32. Tout se réduit à deux faits qui suivent, *ibid.* Sources, rivières & climat de cette Province, la plus petite de l'Amérique septentrionale, 33. Nombre de ses habitants, *ibid.* Leur religion, leurs mœurs, leurs cultures dont le tabac est la principale, *ibid.* & *suiv.* Ses meilleures terres sont entre les Apalaches & la mer, 38. Les mines de fer y sont abondantes, 39. Manufactures établies par M. Stirenwith, *ibid.* Ses campagnes sont supérieures à celles des autres Provinces confédérées, mais ne sont pas très-fertiles: les anciennes plantations du tabac ont dégénéré des deux tiers, 235.

Masphis, peuple sauvage indigene du Canada; secours qu'ils accordent aux Etats-Unis contre les Anglois, 208.

Massachusset, partie de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique septentrionale; magnanimité de ses habitants, qui refusent de profiter de la disgrâce de Boston après la clôture de son port, 150.

Mollesse (la) n'ose pas faire l'échange de son repos contre des périls honorables, 149.

N.

NATIONS (les) ont plus été faites pour sentir que pour penser, 145. Réflexions qui en dérivent, 146. Leur jeunesse est l'âge le plus favorable à leur indépendance, 184. Peux ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement, 185. On ne leur prononce jamais l'odieux nom de tyrannie, ni celui si agréable d'indépendance sans les re-

- muer, 206. Quelle épreuve est pire que la mort pour celles qui sont corrompues par l'opulence, 204.
- Nature* (la) a formé elle-même le germe de la tyrannie; comment, 156. Elle n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitants d'une île dans un autre univers, 182.
- Northampton*, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.
- Northumberland*, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.
- Nouvelle-Angleterre*, contrée de l'Amérique septentrionale, une de ses Provinces a le gouvernement nommé Royal, 124.
- Nouvelle-Ecosse*, dans l'Amérique septentrionale, son gouvernement est nommé Royal, pourquoi, 124.
- Nouvelle-Jersey*, dans l'Amérique septentrionale, quel est son gouvernement? 124. Elle produit principalement du bled; mais le sol est si détérioré qu'un acre n'y produit que le tiers de ce qu'il donnoit autrefois, 235 & *suiv.*
- Nouvelle-York*, Province de l'Amérique septentrionale; quel est son gouvernement, 124. Le bled est sa principale production, mais son sol produit à peine le tiers de ce qu'il donnoit précédemment, 235 & *suiv.*

O.

- O**BJET (l') unique de l'Auteur étant d'être utile & vrai, obligations qu'il s'impose à cet égard relativement à la guerre entre la France & l'Angleterre, 213 & *suiv.*
- Oiseau-mouche*, (l') oiseau de l'Amérique septentrionale. Description de sa forme & de ses couleurs, 94 & *suiv.* De son nid & de ses œufs: sa nourriture, son vol, *ibid.* Sa méchanceté, 95. Son impatience auprès d'une fleur fanée, *ibid.* Son ennemi est une grosse araignée friande de ses œufs, *ibid.*
- Onéidas*, peuple sauvage indigène du Canada; réponse qu'ils font aux Etats-Unis qui les sollicitent à se déclarer pour eux contre les Anglois, 208.
- Oppression des gouvernements* (l') excite les émigrations, 112.

P.

- P**ATRIOTISME, est une vertu qui se trouve beaucoup plus en Angleterre que par-tout ailleurs; exemple célèbre qu'en donne un Anglois, 69.
- Penn*, (Guillaume) fils d'un Amiral Anglois, donne le plus grand éclat à la secte des Quakers, 9, 10. Fut en 1681 le fondateur de la Pensilvanie, *ibid.* & *suiv.* Acte d'équité par lequel il commença l'établissement de sa colonie, 10. Son humanité s'étend sur tous ceux qui viennent habiter sous ses loix, *ibid.* dont le fondement fut la tolérance, 11. Con-

ditions auxquelles il attacha la propriété de l'établissement à sa famille, *ibid.* & *suiv.* Son attention à prévenir les procès, 12. Bonheur dont sa législation vertueuse fait jouir la Pensilvanie, 13 & *suiv.* Inconvénients qui résultent de la manière dont sa famille accorde des terres aux colons qui en demandent, 23. Il fonda Philadelphie qu'il destina à être la métropole d'un grand Empire; étendue qu'il lui donna, 24, 25.

Pensacole, ville & fort de la Floride, fut un des principaux établissements des Espagnols dans cette contrée: ils le fondèrent en 1696. 80. Il a été pris par les François en 1718, & ensuite restitué, *ibid.* La Floride étant devenue possession Angloise, cette ville fut le chef-lieu de la Floride occidentale, 83.

Pensilvains, habitants de la Pensilvanie, successeurs des colons que Guillaume Penn conduisit dans cette contrée; leurs mœurs, leur figure, leur naturel, 18. Leur économie, leur bienfaisance, 19. Ne sont pas célibataires; manière dont se marient les amants qui rencontrent quelque opposition, 20 & *suiv.* Idée de leurs habitations, *ibid.* Pompe de leurs honneurs funéraires, 21 & *suiv.*

Pensylvanie, dans l'Amérique septentrionale, est la contrée du monde où le gouvernement a été le plus fondé sur la vertu, 3. Fut fondée en 1681 par le Quaker Guillaume Penn, 10. Sa prospérité est rapide sous les loix vertueuses de son fondateur, 13. Sa situation, son étendue & sa division, 14, 15. Son climat, ses eaux, son sol, ses productions, *ibid.* & *suiv.* Sa tolérance & la liberté de toutes les sectes firent sa prospérité, *ibid.* Concorde extraordinaire des sectes qui l'habitent, 18. Nombre de ses habitants en 1774, *ibid.* L'inconstance des saisons n'y influe ni sur la population, ni sur les récoltes, 19 & *suiv.* Il n'y a pas un seul pauvre, *ibid.* Elle a des impôts très-légers qui doivent finir en 1772. *ibid.* & *suiv.* L'autorité paternelle y est excessive, un pere peut y engager ses enfants à ses créanciers, 20. Productions, manufactures & denrées qu'ils exportent chez d'autres nations, objets qu'ils reçoivent en échange, 22. Commerce qu'elle fait avec l'Europe & particulièrement avec la métropole, *ibid.* Ce qui peut retarder les progrès de la colonie, 23. Manière dont s'y forment les habitations, *ibid.* & *suiv.* Montant de ses exportations en 1769. 24. Raisons pour lesquelles les Quakers n'ont aucun appareil de guerre en Pensilvanie, 28. Sur lesquelles est fondée la sécurité de ses habitants, 29. Son plus grand produit est en bled, mais son sol est si détérioré que l'acre n'y donne que le tiers de ce qu'il produisoit autrefois, 235 & *suiv.*

Peuplade naissante; objets qu'elle se propose, 127 & *suiv.* Moyens de former à la vertu sa nouvelle génération par la correc-

- tion des opinions & habitudes des hommes vieux qui l'ont établie, 128. Maniere d'y parvenir, *ibid.*
- Peuples*, (les) ne sont conseillés que par leurs besoins; indifférents à qui ils appartiennent, ils ne s'occupent que de leur bien-être, 74. Tous ceux qui sont opprimés ont le droit de s'élever contre leurs oppresseurs: c'est une loi Angloise, 222.
- Peuples sauvages*; leur destin est de s'éteindre à mesure que des nations policées s'établissent auprès d'eux, 87. Preuves de cette assertion, *ibid.*
- Philadelphie*, ou la ville des Freres, capitale de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale, sa situation, 24. Ses rues, ses maisons, 25. Ses temples, son hôtel-de-ville, *ibid.* Ses bibliothèques, son college, 26 & *suiv.* Ses quais, sa population, 27. Elle n'a aucune fortification, 28.
- Philosophie*; quel est son premier sentiment à l'égard des gouvernements, 222.
- Politique*, (la) à quoi ressemble par le but & l'objet, 123.
- Pontheack*, chef des Iroquois, donne aux Anglois en 1762, un témoignage frappant de sa maniere de penser forte & généreuse, 88. Il avoit entrepris de réunir toutes les nations sauvages de l'Amérique sous les mêmes drapeaux, & d'en faire un Etat indépendant & respectable, *ibid.*
- Population de l'Amérique Septentrionale*, dans les colonies Angloises. Nombre des blancs & des noirs, 118. Réflexions du Docteur Franklin sur sa multiplication, 119 & *suiv.* Raisons de sa diminution en Europe & de son augmentation en Amérique, *ibid.* & *suiv.* Qualité des hommes qui la forment, 120.
- Propriété*, sa distribution démontrera la sagesse de la législation, 127. Elle est le premier fondement de toute société cultivatrice ou commerçante, 129. Démonstration de cette assertion, *ibid.* La plus précieuse aux peuples est celle de leurs opinions, 141.
- Protestants François* (les) firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, 102.
- Puissance*; son levier n'a d'autre appui que l'opinion; avis aux Potentats des conséquences qui en découlent, 140.
- Purysbourg*, bourg de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, fondé par des Suisses qui y avoient été conduits par un nommé Pury, 71.
- Putnam*, Général des Etats-Unis d'Amérique, sa réponse à un royaliste, son prisonnier, 206.

Q.

QUAKERS, secte religieuse en Angleterre, qui s'éleva pendant les troubles de ce Royaume qui conduisirent Charles I^{er}. sur l'échafaud, 6. Son fondateur fut George Fox, *ibid.* Simplicité de leurs vêtements, égalité entr'eux, 7 & *suiv.* Austerité

térite de leur morale, *ibid.* & *suiv.* Leur mépris pour la politesse, 8. Pourquoi furent appelés *Quakers*, qui signifie *Trembleurs*, *ibid.* Furent vivement persécutés, *ibid.* Le plus méritant d'entr'eux fut Guillaume Penn, 9. La sévérité de leurs maximes évangéliques rendoit tout appareil de guerre inutile chez eux; pourquoi, 28. Magnifique exemple d'humanités qu'ils ont donné dernièrement en affranchissant leurs esclaves, 116. Discours de celui qui les y engagea, *ibid.*

R.

RIZ, (le) plante qui fournit un des meilleurs comestibles de l'univers, & qui croît dans les quatre parties du monde, est une des principales productions de la Caroline méridionale; description de cette plante, 64. Sa culture occasionne un air mal-sain, très-funeste aux cultivateurs, *ibid.* On ne fait point comment il s'est naturalisé dans la Caroline, 65. Originaire de l'Indostan, il réussit d'abord au Mexique, aux Antilles & dans la Caroline méridionale, *ibid.*

S.

SAINTE-AUGUSTIN; dans la Floride, Province de l'Amérique septentrionale, fut le premier établissement que les Espagnols y formerent, 80. Les Anglois l'assiégerent inutilement en 1740, *ibid.* Un sergent Ecossois tombe entre les mains des sauvages qui aidoient à défendre la place; discours singulier de ce sergent aux sauvages, *ibid.* Anecdote tragi-comique, 81 & *suiv.* Après la cession de la Floride aux Anglois, cette ville devint le chef-lieu de la Floride orientale, 83.

Sainte-Marie, dans le Maryland, Province de l'Amérique septentrionale, sur la baie de Chesapeak, en étoit autrefois la capitale, & n'est plus rien, 38.

Saratoga, ville de l'Amérique septentrionale, sur les frontières du Canada, célèbre par la reddition du Général Anglois Burgoyne, le 13 Octobre 1777, avec un corps de 6000 hommes, à Gates, Général des Etats-Unis, 198.

Sassafras, plante médicinale, découverte par les Espagnols dans la Floride, sa description, 78. Usage de sa fleur & de sa racine, 79. Il empêche les Espagnols de périr, *ibid.* Conjectures sur la cause de la diminution étonnante de son efficacité en Europe, 80.

Savannah, riviere de la Georgie, dans l'Amérique septentrionale, 70.

Sauvages du Canada; (les) Carleton, Général Anglois, tente de les armer contre les Etats-Unis; leurs réponses, 208. Et aux Etats-Unis qui les sollicitent aussi, *ibid.*

Schuylkill, fleuve de la Pensylvanie, dans l'Amérique septentrionale, au confluent duquel & de la Delaware, est située la ville de Philadelphie, 24, 25.

Schaweneses, peuple indigène de la Virginie dans l'Amérique septentrionale : discours d'un de leurs chefs à Dunmore, Gouverneur de la Province, 47 & *suiv.*

Société, son origine, ses avantages, son but, 156. Elle est née des besoins des hommes, *ibid.* Elle est essentiellement bonne, *ibid.*

Souverains (les) ne consultent que leur intérêt personnel, 74. qui devrait s'appuyer sur une administration douce & paternelle, 75.

Suede, (la) Royaume au Nord de l'Europe, vendoit aux Anglois le brai & le goudron; faute qu'elle commet en 1703 à cet égard, 99.

Superstition (la) produit l'intolérance & les atrocités qui en font la suite, 54 & *suiv.*

T.

TABAC; les plantations qu'il y en a dans le Maryland, font le plus grand objet de sa prospérité, 33. Qualités de cette plante découverte en 1520 près de Tabasco, dans le golphe du Mexique, 34. Description de la plante. Manière de la semer, travaux qu'elle exige, *ibid.* & *suiv.* Apparence de sa maturité, manière de le préparer, 35 & *suiv.* Pays où il se cultive, & ses diverses qualités dans chaque endroit, *ibid.* & *suiv.* Contrées de France où il a été cultivé, 36. Cuba fournit à l'Espagne le tabac en poudre, & Caraque celui à fumer, 37. Celui du Brésil est excellent à fumer; on le prépare pour en user en poudre, *ibid.* Les meilleurs tabacs croissent au Nord de l'Amérique, *ibid.* Celui de la Virginie l'emporte sur celui du Maryland, 50. On en cultive beaucoup en Europe, & particulièrement en Russie, *ibid.* Quantités qui en ont été exportées en Angleterre en diverses années, *ibid.* Son usage est devenu en Europe une passion, malgré les droits énormes qu'il paie, 51.

Thé, production de la Chine & du Japon; l'impôt qui y est mis en 1773 dans les colonies Angloises d'Amérique, par le Ministère Anglois, y cause une indignation générale, 147. Il s'en détruit trois cargaisons à Boston, *ibid.*

Trajan, Empereur Romain, usage qu'il ordonne qu'on fasse de son épée, 222.

Transgression (la) est le premier effet des loix injustes, 135.

Treize Provinces confédérées des Etats-Unis d'Amérique septentrionale, leur étendue, nature de leur sol, 234 & *suiv.* La pêche est l'unique ressource des quatre plus septentrionales, 235. Etat de leur population avant la guerre, 236.

Turnbull, Docteur Anglois, engage, en 1767, des Grecs du Péloponese à accepter un asyle dans les colonies Angloises de l'Amérique, 84. Il leur forme un établissement dans la Floride Orientale : succès de cet établissement, *ibid.*

Turnbull, ville de la Floride, fondée par un Docteur de ce nom, qui y amena, en 1767, une colonie de Grecs, 84. Etat de cette colonie au premier Janvier 1776. 85.

Tyrannie; la mort du tyran ne l'éteint pas; son successeur, élevé par lui, suit les mêmes errements, 75. C'est elle qui, en desséchant l'Europe, a le plus favorisé la population des colonies Angloises, 108. Les Potentats Européens ont travaillé à la fortifier chez eux par leurs pertes comme par leurs conquêtes; comment, 112. Elle enfante la contrebande, 135. La nature en a créé le germe par la naissance des hommes forts parmi des hommes foibles, 156. On ne prononce jamais son nom aux nations sans les remuer, 206.

Tyrans (les) ne trouvent des complices que chez les peuples corrompus, 148. Ils sont haïs de Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, 169. Ordre de Trajan à l'Officier à qui il remet son épée, de l'usage qu'il doit en faire s'il devenoit tyran, 222.

V.

VELASQUEZ, (Luc) homme exécration, fait la découverte de la Floride. Atrocités qu'il y exerce, 77. Il y périt dans la misere, 78.

Virginie, (la) contrée de l'Amérique septentrionale, avec le même sol & le même climat que le Maryland, a des avantages sur lui; quels, 39. Sa situation; les Anglois y aborderent en 1606. 40. Par quelle erreur ils crurent y avoir trouvé d'immenses richesses, & quelle en fut la suite fâcheuse, *ibid.* & *suiv.* La colonie est relevée par le Lord Delaware, *ibid.* Raisons de la lenteur des progrès de cette colonie, 41. Première loi qui fit tout changer de face, *ibid.* Révolutions que les troubles de l'Angleterre y occasionnerent, *ibid.* & *suiv.* Obstacles qui s'opposent à la prospérité de cette colonie, 42 & *suiv.* Conjuration des Américains indigènes, dans laquelle il périt un grand nombre d'Anglois, dont le massacre étoit général, si les chefs n'eussent été avertis quelques heures avant le signal, 43 & *suiv.* Atrocités qui suivirent de part & d'autre cette trahison, *ibid.* Les colons, au désespoir, se révoltent contre le Gouverneur, 44 & *suiv.* Fin de la révolte, *ibid.* Il arrive en 1679 un nouveau Gouverneur qui publie un singulier règlement; réflexions sur cet objet, 45 & *suiv.* Dans le commencement de la colonie, la justice y étoit administrée avec un grand désintéressement, les Gouverneurs y font des changements

fâcheux ; 47 & *suiv.* Autre innovation funeste qui y fut ordonnée en 1692, *ibid.* Les travaux n'y prospérèrent qu'au commencement de ce siècle, *ibid.* Les démêlés survenus avec les sauvages sont terminés en 1774, *ibid.* Discours de Logan un de leurs chefs, à Dunmore, Gouverneur de la Province, qui doit servir de monument, 48 & *suiv.* Commencements de la population de la colonie, *ibid.* & *suiv.* Révolutions dans sa religion, 49. Sa population actuelle, *ibid.* Ses productions ; ses tabacs sont supérieurs à ceux du Maryland, *ibid.* Quantité qui en a été exportée dès 1751 à 1770. 50 & *suiv.* Montant des denrées qu'elle vendit en 1769 en réunion avec le Maryland, 51 & *suiv.* Difficultés que les navigateurs trouvent à faire leur chargement, *ibid.* Luxe & mollesse de ses colons qui l'ont endettée, 52 & *suiv.* Moyens par lesquels elle pourra se tirer de cette situation, 53. Son gouvernement est nommé Royal ; pourquoi, 124. Ses campagnes sont supérieures à celles des autres Provinces confédérées, mais on ne recueille plus dans ses anciennes plantations, que le tiers du tabac qu'elles produisoient autrefois, 235.

W.

WARREN, chef des Anglo-Américains, tué dans une bataille contre les Anglois en 1775 ; son oraison funebre, 152 & *suiv.*

Washington, (George) Anglo-Américain de la Virginie, déjà connu par sa bravoure, est nommé Général des Etats-Unis par le congrès de Philadelphie, 154. Il force l'armée royale à quitter précipitamment Boston le 24 Mars 1776, *ibid.* Ne voulut pas hasarder une bataille au commencement de la guerre ; pourquoi, 195. Il est abandonné de son armée, *ibid.*

Westmoreland, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.

Wilmington, capitale de la Caroline septentrionale, au nord de l'Amérique, 64.

Williamsbourg, capitale de la Virginie, dans l'Amérique septentrionale ; nombre de ses habitants, 52.

Y.

YORK, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique septentrionale, 14.

Fin de la Table des Matieres du Tome neuvieme.

É T A T

De la Pêche de Morue faite par les François en 1773.

CÔTE DE TERRE-NEUVE EN PÊCHE DE MORUES SECHES.							ISLES SAINT-PIERRE ET MIQUELON.							GRAND BANC DE TERRE-NEUVE OU PÊCHE DE MORUES VERTES.						
PORTS D'ARMEMENT.	Nombre de Navires.	Port en Tonneaux.	Équipages.	Nombre de Bateaux.	Quintaux de Morues seches.	Barrisques d'Huile.	PORTS D'ARMEMENT.	Nombre de Navires.	Port en Tonneaux.	Équipages.	Nombre de Bateaux.	Quintaux de Morues seches.	Barrisques d'Huile.	PORTS D'ARMEMENT.	Nombre de Navires.	Port en Tonneaux.	Équipages.	Barrisques de Morues.	Nombre de Morues vertes.	Barrisques d'Huile.
Saint-Malo.....	43	6,779	3,293	596	80,730	1,184	Saint-Malo.....	15	870	156	14,716	50	Saint-Malo.....	29	1,936	326	410,000	25
Granville.....	38	5,442	2,623	503	73,370	1,098	Granville.....	3	210	36	2,400	38	Granville.....	47	3,047	595	775,500	46
Saint-Brieuc.....	17	2,590	1,055	203	28,050	466	Saint-Jean-de-Luz.....	4	270	48	3,204	Barfleur.....	2	165	29	33,000	2
La Rochelle.....	1	80	26	4	800	12	Bayonne.....	9	943	182	20	13,100	149	Honfleur.....	15	1,449	236	314,500	19
Saint-Jean-de-Luz.	5	730	266	61	7,110	65	Rochefort.....	1	80	9	700	16	Fécamp.....	8	530	100	143,000	9
							Saint-Pierre & Miquelon.	3	170	25	2,550	Dieppe.....	6	403	70	369	70,000	4
														Tréport.....	2	140	27	272	17,000	1
														Sables-d'Olonne.	14	1,415	272	259,300	15
														Marennnes.....	2	190	29	18,700	1
TOTAL.....	104	15,621	7,263	1,367	190,060	2,825	TOTAL.....	35	2,543	456	20	36,670	253	TOTAL.....	125	9,275	1,684	641	2,041,000	122

P R O D U I T E N A R G E N T.

CÔTE DE TERRE-NEUVE.

190,060 quintaux de Morues seches, à 18 liv.....	3,421,080	}	3,816,580
2,825 barrisques d'Huile, à 140 liv.....	395,500		

S A I N T - P I E R R E E T M I Q U E L O N.

36,670 quintaux de Morues seches, à 21 liv.....	770,070	}	805,490
253 barrisques d'Huile, à 140 liv.....	35,420		

G R A N D B A N C D E T E R R E - N E U V E.

2,041,000 Morues vertes, les 100 à 67 liv. 10 sols.....	1,377,675	}	1,421,615
641 barrils de Morues, à 40 liv.....	25,640		
122 barrisques d'Huile, à 150 liv.....	18,300		

TOTAL..... 6,043,685

R É S U L T A T D E S T R O I S P Ê C H E S.

Navires.....	264
Tonneaux.....	27,439
Hommes.....	9,403
Bateaux de pêche.....	1,387
Quintaux de Morues.....	226,630
Morues vertes.....	2,041,000
Barrisques de Morues.....	641
Barrisques d'huile.....	3,200
Produit en argent.....	6,033,685



TABLEAU du Commerce de la Grande-Bretagne avec ses Colonies du Continent de l'Amérique, depuis 1697 jusqu'en 1773, suivant les Comptes rendus au Parlement, & recueillis par le Chevalier CHARLES WHITWORTH.

Main table showing trade statistics from 1697 to 1773. Columns include 'ANNÉES', 'EXPORTATIONS d'Angleterre en Amérique', 'IMPORTATIONS d'Amérique en Angleterre', 'Excédent des Exportations', 'Excédent des Importations', and their equivalents in 'Livres tournois'. Data is presented in multiple columns with sub-columns for 'liv.', 's.', and 'd.'.

BALANCE des Exportations & Importations de l'Angleterre avec le Continent de l'Amérique Septentrionale.

Summary table for the balance of trade with Northern America. Columns include 'NOMS DES PROVINCES du Continent de l'Amérique', 'ÉPOQUE de leur Commerce', 'EXPORTATIONS d'Angleterre en Amérique', 'IMPORTATIONS d'Amérique en Angleterre', 'Excédent des Exportations', 'Excédent des Importations', and their equivalents in 'Livres tournois'. Rows list provinces like LA BAIE D'HUDSON, LE CANADA, SAINT-JEAN, CAP BRETON, TERRE-NEUVE, LA NOUVELLE-ÉCOSSE, LA NOUVELLE-ANGLETERRE, NEW-YORK, PENNSYLVANIE, VIRGINIE ET MARYLAND, CAROLINE, GÉORGIE, and FLORIDE.

Journal of the ...

... ..

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

TABLEAU DU COMMERCE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Avec les Indes occidentales, avec l'Afrique, avec le Midi de l'Europe & avec la Grande-Bretagne, depuis le premier Janvier 1769 jusqu'au premier Janvier 1770, copié sur les Registres particuliers de chaque Province.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	EXPORTATIONS.								TOTAL		IMPORTATIONS.								TOTAL	
	Aux Indes occidentales.		En Afrique.		Au Midi de l'Europe.		Dans la Grande-Bretagne.		DES EXPORTATIONS.		Des Indes occidentales.		De l'Afrique.		Du Midi de l'Europe.		De la Grande-Bretagne.		DES IMPORTATIONS.	
	Livres sterling.	Livres tournois.	Livres sterl.	Livres tournois	Livres sterling.	Livres tournois.	Livres sterling.	Livres tournois.	Livres sterling.	Livres tournois.	Livres sterl.	Livres tournois.	Livres sterl.	Livres tournois.	Livres sterling.	Livres tournois.	Livres sterling.	Livres tournois.	Livres sterling.	Livres tournois.
	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.	liv. s. d.
Canada.....	2,225 6 3	50,069 10 10			4,566 3 7	102,739 1 2	174,435 5 7	3,924,793 15 7	181,226 12 5	4,077,602 7 8	1,322 9 8	29,755 18 2		609 8 2	13,711 13 11	43,434 2 3	977,267 10 7	45,566 1 1	1,020,735 2 8	
Terre-Neuve.....	5,492 13 8	123,585 8 2			89,642 13 1	2,016,959 14 5	64,080 5 4	1,441,806	159,215 12 1	3,582,351 2 7	556 14 5	12,726 4 9	45	1,012 10	66,932 2 1	50,855 3 3	1,143,791 3 1	54,544 19 6	1,227,262	
Nouvelle-Ecosse.....	2,534 17 3	57,034 8 4			10,631 18 8	239,218 10 8	19,271 2	433,597 13 9	32,437 16 1	729,850 12 9	1,144 9	25,750 2 6		225 11 2	5,075 2 4	2,270 3 7	51,079 7	3,640 3 9	81,904 5 6	
Nouvelle-Hampshire.....	40,431 8 4	909,706 17 10	96 11 3	2,172 13 4	464 5	10,440 9 9					48,528 18 7	1,091,900 18 8		652 7 6	14,678 9 3					
Massachusetts.....	123,394 8 6	2,776,365 11 9	9,801 9 10	220,533 12 1	76,702 4	1,725,795 7 10	207,993 14 3	4,679,858 10 7	615,308 8	13,844,430 19 5	555,387 14 2	3,496,209 1 3		21,908 5 6	492,936 4 3	129,353 3 8	2,910,446 12 6	469,691 15 10	10,568,065 9 5	
Rhode-Island.....	65,206 13 2	1,467,149 16 5	7,814 19 8	175,837 2 2	1,440 11	32,412 7 6					56,839 17 2	1,278,896 17 4	180	4,050	58,071 19 3					
Connecticut.....	79,395 7 6	1,786,395 19 3			2,567 4 5	57,762 9 9					53,993 17 3	1,214,861 18 4		267 5 3	6,013 8 4					
New-York.....	66,324 17 5	1,492,309 12 3	1,313 2 6	29,545 6 9	50,885 13	1,144,927 12 6	74,918 7 10	1,685,663 16 3	193,442 9	4,352,446 17 9	97,420 4	2,191,954 10	607 10	15,693 15	14,927 7 8	335,866 3 2	73,466 3 9	1,652,989 4 4	186,511 5 5	4,196,503 12 6
Les Jerseys.....	2,531 16 5	56,965 19 9									1,663 19 9	37,439 15 1		326 18 2	7,355 8 11					
Pensylvanie.....	178,331 7 8	4,012,456 3 2	560 9 9	12,611 1 2	203,752 11 11	4,584,433 9	199,909 17 11	4,497,972 13 1	585,086 3 8	13,164,439 5 3	180,591 12 4	4,063,311 8 9		14,249 8 4	320,611 17 10	26,111 11 4	587,510 5	222,943 9 11	5,016,228 15 8	
Maryland.....	22,303 9 2	501,827 16 5			66,555 11 11	1,497,500 19 4	488,362 15 1	10,988,161 19 4	719,803 8 7	16,195,577 4 7	32,197 13 9	724,448 1	5,400	121,500	4,683 2 3	105,370 10 1				
Virginie.....	68,946 9 1	1,551,295 4 5			73,635 3 4	1,656,791 5 4					77,353 12 6	1,742,706 11 9	7,020	157,950	9,442 2 4	212,447 12 10	361,892 12	8,142,583 10	498,089 2 10	11,207,005 15 7
Caroline du Nord.....	27,904 7 9	628,748 15 1	70 15 4	1,614 15 4	3,238 3 7	72,859	306,600 5 6	6,898,506 3 9	471,170 9 8	10,601,336 7 2	10,603 13 3	235,582 8 4	1,080	24,300	932 19 9	20,992 5 14				
Caroline du Sud.....	59,814 11 6	1,345,828 2 2	619 16 9	13,946 7 7	72,881 9 3	1,639,832 18 4	5,340 19 4	1,312,671 15	72,240 16 5	1,625,418 9 5	65,666 4 8	1,477,490 5 8	124,180 10	2,794,061	6,166 6 1	138,741 16 11	387,114 12 1	8,710,078 11 10	595,744 5 10	13,404,246 8
Géorgie.....	13,285 15 1	298,929 9 5			614 2	13,817 5					9,407 9 9	211,668 10 1	13,440	302,429	547 7 7	12,316 1 2	83,270 2 3	1,851,077 10 7	105,664 19 7	2,377,462 1 11
Floride orientale.....							29,509 4 10	663,957 18 9	29,920 8 10	673,219 18 9	980 5	22,055 12 6	3,570	80,325						
Floride occidentale.....	411 4	9,252									6,669 5 6	150,058 14 3		2,029 10 5	45,664 4 9	1,444 12 2	39,253 13 9	14,693 13 1	337,357 5 3	
TOTAL.....	758,574 4 9	17,067,920 13 7	20,278 5	456,260 18 5	657,577 6 6	14,795,490 10 9	1,623,421 15 10	36,631,742 16 3	3,059,851 12	68,846,662 9	800,427 8	18,009,616 17 11	155,613	3,501,292 5	82,657 1 6	1,859,784 11 2	1,148,192 6 4	26,066,077 2 6	2,196,889 15 11	49,436,770 16 8

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA NAVIGATION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Depuis le premier Janvier 1769 jusqu'au premier Janvier 1770.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	BATIMENTS EXPÉDIÉS PAR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.												TOTAL			BATIMENTS REÇUS PAR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.												TOTAL							
	Pour le Continent de l'Amérq. septentrionale.			Pour les Indes occidentales.			Pour l'Afrique & le Midi de l'Europe.			Pour l'Irlande & l'Angleterre.			LA NAVIGATION ACTIVE.			CONSTRUCTIONS.			Du Continent de l'Amérq. septentrionale.			Des Indes occidentales.			De l'Afrique & du Midi de l'Europe.			De l'Irlande & de l'Angleterre.			LA NAVIGATION PASSIVE.				
	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.	Vaiffeaux	Goëletes	Tonneaux.		
Canada.....	11	48	2,752	2	7	405	4		335	22		4,136	39	55	7,628		2	60	9	47	2,246	2		145	2	2	670	28			4,626	41	49	7,687	
Terre-Neuve.....	6	15	923	5	2	415	69	6	6,298	38	11	2,822	118	34	10,458		1	30	24	34	3,087	22		1,965	1	1	120	83	16		6,510	130	51	11,682	
Nouvelle-Ecosse.....	7	131	5,489		7	325	1	9	716	6	1	794	14	148	7,324		3	110	3	118	4,495	2		230		4	205	17	1		2,076	22	123	7,006	
Nouvelle-Angleterre.....	9	96	3,874	84	118	12,878	1	1	170	38	11	2,822	132	226	19,744		16	29	29	2,452	8	118	4,551	2		480	69	98	9,500	8		915	87	216	15,346
Massachusetts.....	53	710	26,888	83	222	17,532	40	33	5,102	102	2	14,044	278	967	63,666		40	97	35	750	27,618	47	42	6,595	78	227	17,898	109	3		14,340	269	1,022	66,451	
Rhode-Island.....	14	361	10,312	54	121	6,060	13	7	863	9		540	90	489	17,775		8	31	14	378	10,237	3	3	226	57	103	5,958	5		415	79	484	16,836		
Connecticut.....	4	398	7,985	46	177	9,201	2	2	200	7		580	59	577	17,966		7	43	5	407	9,971	1	1	105	39	154	7,790	2		150	47	542	18,016		
New-York.....	25	477	11,440	42	83	5,466	31	52	3,483	77		6,470	175	612	26,859		5	43	26	421	11,714	29	11	2,730	69	110	6,964	59		5,224	183	5	42	26,632	
Les Jerseys.....		28	538		24	555									52	4,093		3	83		30	654			1	8	257				1	39	936		
Pensylvanie.....	35	246	11,738	120	103	11,959	134	3	12,070	69		7,219	358	352	42,986		14	8	45	1,469	45	254	12,453	112	5	10,745	135	100	12,521	85		9,309	377	359	45,028
Maryland.....	11	141	5,298	17	46	3,358	55	7	6,224	112		16,116	195	194	39,996		9	11	27	116	6,574	34	3	4,095	82	50	4,333	109		15,486	196	169	30,688		
Virginie.....	20	214	8,531	80	132	11,397	59	9	7,486	161	1	24,594	320	356	52,008		6	21	35	226	10,373	45	4	4,600	132	11,612	141	1		20,652	303	363	47,237		
Caroline du Nord.....	3	272	7,333	38	120	6,945	10	7	1,030	69	1	7,805	120	399	23,113		3	9	607	18	279	9,259	6	4	700	39	95	6,702	51		6,415	114	376	23,076	
Caroline du Sud.....	20	161	5,803	40	87	6,377	56		5,773	118		15,902	234	249	33,855		4	8	22	169	5,608	33	1	3,325	43	87	6,893	121	1		15,281	219	258	31,107	
Géorgie.....	5	50	1,358	34	63	4,654	2	1	200	25		3,029	66	114	9,241		2	8	60	2,357	5	1	525	28	49	4,188	20		2,523	59	110	9,693			
Floride orientale.....	6	46	1,688										6	46	1,688						1	44	1,097	1		100	1	1	52	8		915	11	45	2,164
Floride occidentale.....	3	19	612	4	2	280							9	21	1,172					1	13	375										470	4	13	845
TOTAL.....	232	3,413	112,662	649	1,314	97,807	477	137	49,950	855	27	107,153	2,213	4,891	367,572	114	311	20,381	279	3,462	122,669	344	76	36,591	670	1,221	95,963	849	22	105,307	2,142	4,781	360,530		

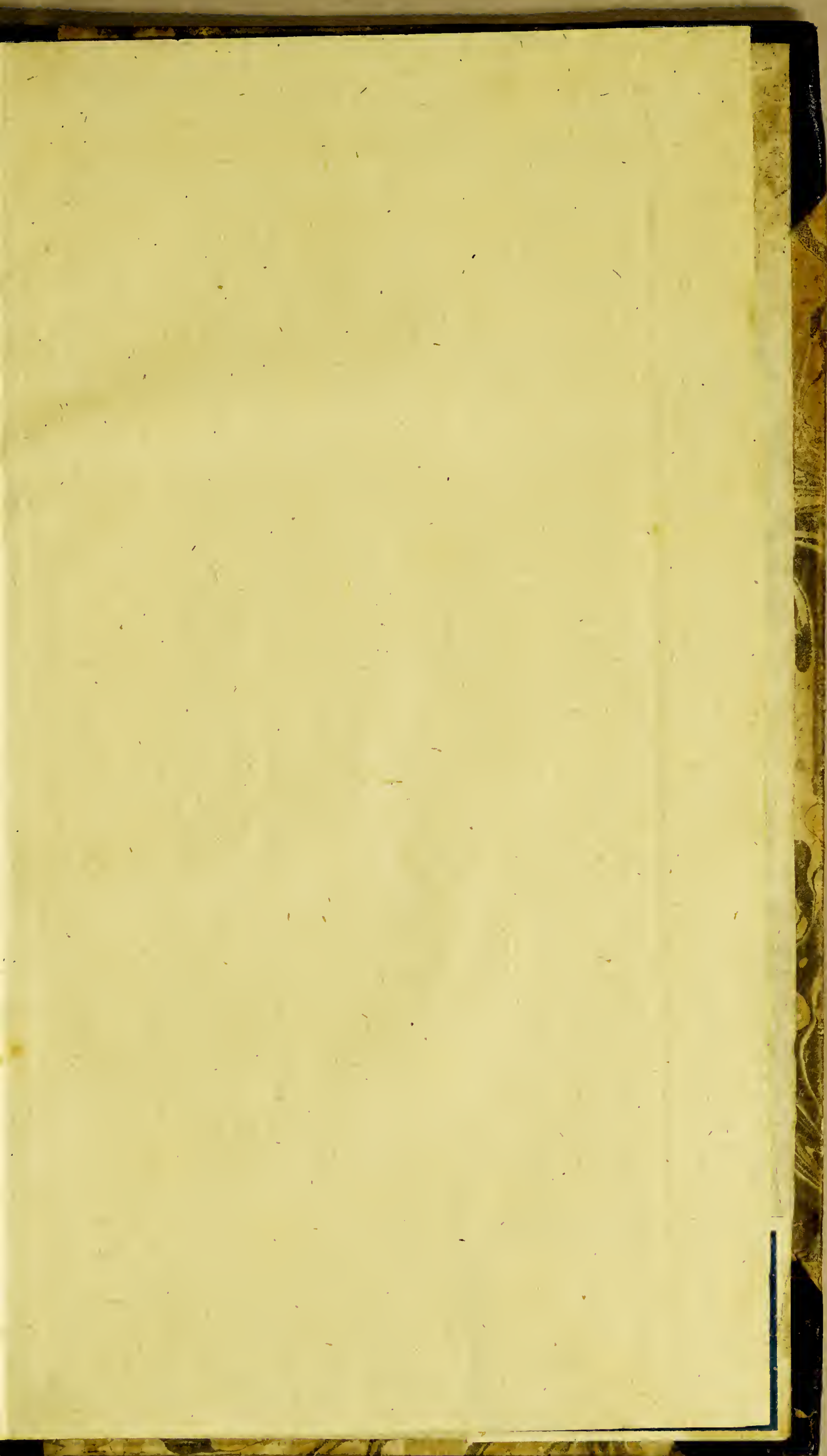
JANUARY

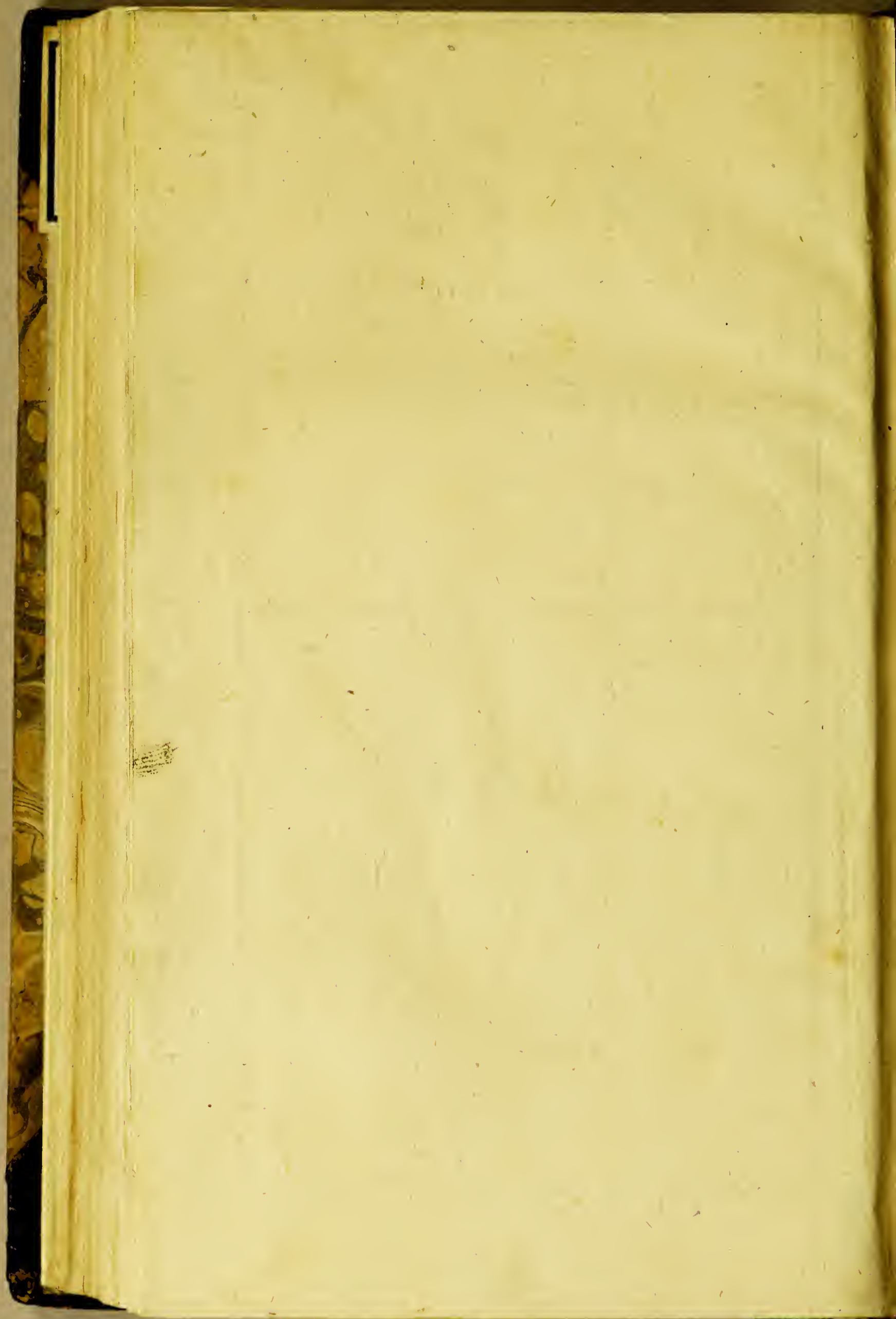
Monday 1st

DATE	DESCRIPTION	AMOUNT
1st		
2nd		
3rd		
4th		
5th		
6th		
7th		
8th		
9th		
10th		
11th		
12th		
13th		
14th		
15th		
16th		
17th		
18th		
19th		
20th		
21st		
22nd		
23rd		
24th		
25th		
26th		
27th		
28th		
29th		
30th		
31st		

DATE	DESCRIPTION	AMOUNT
1st		
2nd		
3rd		
4th		
5th		
6th		
7th		
8th		
9th		
10th		
11th		
12th		
13th		
14th		
15th		
16th		
17th		
18th		
19th		
20th		
21st		
22nd		
23rd		
24th		
25th		
26th		
27th		
28th		
29th		
30th		
31st		

TOTAL





E 783

R 274h

v. 9



